ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

DRAME

LES BURGRAVES

VICTOR HUGO

LES

BURGRAVES



PARIS

J. HETZEL & Cie
18, RUE JACOB

MAISON QUANTIN
RUE SAINT BENOIT, 7

Au temps d'Eschyle, la Thessalie était un lieu sinistre. Il y avait eu là autrefois des géants; il y avait là maintenant des fantômes. Le voyageur qui se hasardait au delà de Delphes et qui franchissait les forêts vertigineuses du mont Cnémis croyait voir partout, la nuit venue, s'ouvrir et flamboyer l'œil des cyclopes ensevelis dans les marais du Sperchius. Les trois mille océanides éplorées lui apparaissaient en foule dans les nuées au-dessus du Pinde; dans les cent vallées de l'Œta, il retrouvait l'empreinte profonde et les coudes horribles des cent bras des hétaconchires tombés jadis sur ces rochers; il contemplait avec une stupeur religieuse la trace des ongles crispés d'Encelade sur le flanc du Pélion. Il n'apercevait pas à l'horizon l'immense Prométhée couché, comme une montagne sur une montagne, sur des sommets entourés de tempêtes, car les dieux avaient rendu Prométhée invisible; mais, à travers les branchages des vieux chênes, les gémissements du colosse arrivaient jusqu'à lui, passant; et il entendait par intervalles le monstrueux vautour essuyer son bec d'airain aux granits sonores du mont Othrys. Par moments, un grondement de tonnerre sortait du mont Olympe, et dans ces instants-là le voyageur épouvanté voyait se soulever au nord, dans les déchirures des monts Cambuniens, la tête difforme du géant Hadès, dieu des ténèbres intérieures; à l'orient, au delà du mont Ossa, il entendait mugir Céto, la femme-baleine; et à l'occident, par-dessus le mont Callidrome, à travers la mer des Alcyons, un vent lointain, venu de la Sicile, lui apportait l'aboiement vivant et terrible du gouffre Scylla. Les géologues ne voient aujourd'hui dans la Thessalie bouleversée que la secousse d'un tremblement de terre et le passage des eaux diluviennes; mais, pour Eschyle et ses contemporains, ces plaines ravagées, ces forêts

déracinées, ces blocs arrachés et rompus, ces lacs changés en marais, ces montagnes renversées et devenues informes, c'était quelque chose de plus formidable encore qu'une terre dévastée par un déluge ou remuée par les volcans; c'était l'effrayant champ de bataille où les titans avaient lutté contre Jupiter.

Ce que la fable a inventé, l'histoire le reproduit parfois. La fiction et la réalité surprennent quelquefois notre esprit par les parallélismes singuliers qu'il leur découvre. Ainsi, — pourvu néanmoins qu'on ne cherche pas dans des pays et dans des faits qui appartiennent à l'histoire ces impressions surnaturelles, ces grossissements chimériques que l'œil des visionnaires prête aux faits purement mythologiques; en admettant le conte et la légende, mais en conservant le fond de réalité humaine qui manque aux gigantesques machines de la fable antique, — il y a aujourd'hui en Europe un lieu qui, toute proportion gardée, est pour nous, au point de vue poétique, ce qu'était la Thessalie pour Eschyle, c'est-à-dire un champ de bataille mémorable et prodigieux. On devine que nous voulons parler des bords du Rhin. Là, en effet, comme en Thessalie, tout est foudroyé, désolé, arraché, détruit; tout porte l'empreinte d'une guerre profonde, acharnée, implacable. Pas un rocher qui ne soit une forteresse, pas une forteresse qui ne soit une ruine; l'extermination a passé par là; mais cette extermination est tellement grande, qu'on sent que le combat a dû être colossal. Là, en effet, il y a six siècles, d'autres titans ont lutté contre un autre Jupiter. Ces titans, ce sont les burgraves; ce Jupiter, c'est l'empereur d'Allemagne.

Celui qui écrit ces lignes, — et qu'on lui pardonne d'expliquer ici sa pensée, laquelle a été d'ailleurs si bien comprise qu'il est presque réduit à redire aujourd'hui ce que d'autres ont déjà dit avant lui et beaucoup mieux que lui; — celui qui écrit ces lignes avait depuis longtemps entrevu ce qu'il y a de neuf, d'extraordinaire et de profondément intéressant pour nous, peuples nés du moyen âge, dans cette guerre des titans modernes, moins fantastique, mais aussi grandiose peut-être que la guerre des titans antiques. Les titans sont des mythes, les burgraves sont des hommes. Il y a un abîme entre nous et les titans fils d'Uranus et de Ghê; il n'y a entre les burgraves et nous qu'une série de générations; nous, nations riveraines du Rhin, nous venons d'eux; ils sont nos pères. De là entre eux et nous cette cohésion intime, quoique lointaine, qui fait que, tout en les admirant parce qu'ils sont grands, nous les comprenons

parce qu'ils sont réels. Ainsi, la réalité qui éveille l'intérêt, la grandeur qui donne la poésie, la nouveauté qui passionne la foule, voilà sous quel triple aspect la lutte des burgraves et de l'empereur pouvait s'offrir à l'imagination d'un poëte.

L'auteur des pages qu'on va lire était déjà préoccupé de ce grand sujet, qui dès longtemps, nous venons de le dire, sollicitait intérieurement sa pensée, lorsqu'un hasard, il y a quelques années, le conduisit sur les bords du Rhin. La portion du public qui veut bien suivre ses travaux avec quelque intérêt a lu peut-être le livre intitulé *le Rhin*, et sait par conséquent que ce voyage d'un passant obscur ne fut autre chose qu'une longue et fantasque promenade d'antiquaire et de rêveur.

La vie que menait l'auteur dans ces lieux peuplés de souvenirs, on se la figure sans peine. Il vivait là, il doit en convenir, beaucoup plus parmi les pierres du temps passé que parmi les hommes du temps présent. Chaque jour, avec cette passion que comprendront les archéologues et les poëtes, il explorait quelque ancien édifice démoli. Quelquefois c'était dès le matin ; il allait, il gravissait la montagne et la ruine, brisait les ronces et les épines sous ses talons, écartait de la main les rideaux de lierre, escaladait les vieux pans de mur, et là, seul, pensif, oubliant tout au milieu du chant des oiseaux, sous les rayons du soleil levant, assis sur quelque basalte verte de mousse ou enfoncé jusqu'aux genoux dans les hautes herbes humides de rosée, il déchiffrait une inscription romane ou mesurait l'écartement d'une ogive, tandis que les broussailles de la ruine, joyeusement remuées par le vent au-dessus de sa tête, faisaient tomber sur lui une pluie de fleurs. Quelquefois c'était le soir ; au moment où le crépuscule ôtait leur forme aux collines et donnait au Rhin la blancheur sinistre de l'acier, il prenait, lui, le sentier de la montagne, coupé de temps en temps par quelque escalier de lave et d'ardoise, et il montait jusqu'au burg démantelé. Là, seul comme le matin, plus seul encore, car aucun chevrier n'oserait se hasarder dans des lieux pareils à ces heures que toutes les superstitions font redoutables, perdu dans l'obscurité, il se laissait aller à cette tristesse profonde qui vient au cœur quand on se trouve, à la tombée du soir, placé sur quelque sommet désert, entre les étoiles de Dieu, qui s'allument splendidement au-dessus de notre tête, et les pauvres étoiles de l'homme, qui s'allument aussi, elles, derrière la vitre misérable des cabanes, dans l'ombre, sous nos pieds. Puis l'heure passait, et quelquefois minuit avait sonné à tous les clochers de la

vallée qu'il était encore là, debout dans quelque brèche du donjon, songeant, regardant, examinant l'attitude de la ruine, étudiant, témoin importun peut-être, ce que la nature fait dans la solitude et dans les ténèbres; écoutant, au milieu du fourmillement des animaux nocturnes, tous ces bruits singuliers dont la légende a fait des voix; contemplant, dans l'angle des salles et dans la profondeur des corridors, toutes ces formes, vaguement dessinées par la lune et par la nuit, dont la légende a fait des spectres. — Comme on le voit, ses jours et ses nuits étaient pleins de la même idée; et il tâchait de dérober à ces ruines tout ce qu'elles peuvent apprendre à un penseur.

On comprendra aisément qu'au milieu de ces contemplations et de ces rêveries les burgraves lui soient revenus à l'esprit. Nous le répétons, ce que nous avons dit en commençant de la Thessalie, on peut le dire du Rhin; il a eu jadis des géants, il a aujourd'hui des fantômes. Ces fantômes apparurent à l'auteur. Des châteaux qui sont sur ces collines, sa méditation passa aux châtelains qui sont dans la chronique, dans la légende et dans l'histoire. Il avait sous les yeux les édifices, il essaya de se figurer les hommes; du coquillage on peut conclure le mollusque, de la maison on peut conclure l'habitant. Et quelles maisons que les burgs du Rhin! et quels habitants que les burgraves! Ces grands chevaliers avaient trois armures: la première était faite de courage, c'était leur cœur; la deuxième d'acier, c'était leur vêtement; la troisième de granit, c'était leur forteresse.

Un jour, comme l'auteur venait de visiter les citadelles écroulées qui hérissent le Wisperthal, il se dit que le moment était venu. Il se dit, sans se dissimuler le peu qu'il est et le peu qu'il vaut, que de ce voyage il fallait tirer une œuvre, que de cette poésie il fallait extraire un poëme. L'idée qui se présenta à lui n'était pas sans quelque grandeur, il le croit. La voici :

Reconstruire par la pensée, dans toute son ampleur et dans toute sa puissance, un de ces châteaux où les burgraves, égaux aux princes, vivaient d'une vie presque royale. *Aux douzième et treizième siècles*, dit Kohlrausch, *le titre de burgrave prend rang immédiatement au-dessous du titre de roi**. Montrer dans le burg les trois choses qu'il contenait : une forteresse, un palais, une caverne; dans ce burg, ainsi ouvert dans toute sa réalité à l'œil étonné du spectateur, installer et faire vivre ensemble et de front quatre générations, l'aïeul, le

* Tome Ier, 4e époque. Maison de Souabe.

père, le fils, le petit-fils; faire de toute cette famille comme le symbole palpitant et complet de l'expiation; mettre sur la tête de l'aïeul le crime de Caïn, dans le cœur du père les instincts de Nemrod, dans l'âme du fils les vices de Sardanapale, et laisser entrevoir que le petit-fils pourra bien un jour commettre le crime tout à la fois par passion comme son bisaïeul, par férocité comme son aïeul et par corruption comme son père; montrer l'aïeul soumis à Dieu et le père soumis à l'aïeul; relever le premier par le repentir, et le second par la piété filiale, de sorte que l'aïeul puisse être auguste et que le père puisse être grand, tandis que les deux générations qui les suivent, amoindries par leurs vices croissants, vont s'enfonçant de plus en plus dans les ténèbres. Poser de cette façon devant tous et rendre visible à la foule cette grande échelle morale de la dégradation des races qui devrait être l'exemple vivant éternellement dressé aux yeux de tous les hommes, et qui n'a été jusqu'ici entrevue, hélas! que par les songeurs et les poëtes; donner une figure à cette leçon des sages; faire de cette abstraction philosophique une réalité dramatique palpable, saisissante, utile.

Voilà la première partie et, pour ainsi parler, la première face de l'idée qui lui vint. Du reste, qu'on ne lui suppose pas la présomption d'exposer ici ce qu'il croit avoir fait; il se borne à expliquer ce qu'il a voulu faire. Cela dit une fois pour toutes, continuons.

Dans une famille pareille, ainsi développée à tous les regards et à tous les esprits, pour que l'enseignement soit entier, deux grandes et mystérieuses puissances doivent intervenir, la fatalité et la providence; la fatalité qui veut punir, la providence qui veut pardonner. Quand l'idée qu'on vient de dérouler apparut à l'auteur, il songea sur-le-champ que cette double intervention était nécessaire à la moralité de l'œuvre. Il se dit qu'il fallait que dans ce palais lugubre, inexpugnable, joyeux et tout-puissant, peuplé d'hommes de guerre et d'hommes de plaisir, regorgeant de princes et de soldats, on vît errer, entre les orgies des jeunes gens et les sombres rêveries des vieillards, la grande figure de la servitude; qu'il fallait que cette figure fût une femme, car la femme seule, flétrie dans sa chair comme dans son âme, peut représenter l'esclavage complet; et qu'enfin il fallait que cette femme, que cette esclave, vieille, livide, enchaînée, sauvage, comme la nature qu'elle contemple sans cesse, farouche comme la vengeance qu'elle médite nuit et jour, ayant dans le cœur la passion des ténèbres, c'est-à-dire la haine, et dans l'esprit la science des ténèbres, c'est-à-dire la magie, personnifiât

la fatalité. Il se dit d'un autre côté que, s'il était nécessaire qu'on vît la servitude se traîner sous les pieds des burgraves, il était nécessaire aussi qu'on vît la souveraineté éclater au-dessus d'eux; il se dit qu'il fallait qu'au milieu de ces princes bandits un empereur apparût; que, dans une œuvre de ce genre, si le poëte avait le droit, pour peindre l'époque, d'emprunter à l'histoire ce qu'elle enseigne, il avait également le droit d'employer, pour faire mouvoir ses personnages, ce que la légende autorise; qu'il serait beau peut-être de réveiller pour un moment et de faire sortir des profondeurs mystérieuses où il est enseveli le glorieux messie militaire que l'Allemagne attend encore, le dormeur impérial de Kaiserslautern, et de jeter, terrible et foudroyant, au milieu des géants du Rhin, le Jupiter du douzième siècle, Frédéric Barberousse. Enfin, il se dit qu'il y aurait peut-être quelque grandeur, tandis qu'une esclave représenterait la fatalité, à ce qu'un empereur personnifiât la providence. Ces idées germèrent dans son esprit, et il pensa qu'en disposant de la sorte les figures par lesquelles se traduirait sa pensée, il pourrait, au dénouement, grande et morale conclusion, à son sens du moins, faire briser la fatalité par la providence, l'esclave par l'empereur, la haine par le pardon.

Comme, dans toute œuvre, si sombre qu'elle soit, il faut un rayon de lumière, c'est-à-dire un rayon d'amour, il pensa encore que ce n'était point assez de crayonner le contraste des pères et des enfants, la lutte des burgraves et de l'empereur, la rencontre de la fatalité et de la providence; qu'il fallait peindre aussi et surtout deux cœurs qui s'aiment; et qu'un couple chaste et dévoué, pur et touchant, placé au centre de l'œuvre et rayonnant à travers le drame entier, devait être l'âme de toute cette action.

Car c'est là, à notre avis, une condition suprême. Quel que soit le drame, qu'il contienne une légende, une histoire ou un poëme, c'est bien; mais qu'il contienne avant tout la nature et l'humanité. Faites, si vous le voulez, c'est le droit souverain du poëte, marcher dans vos drames des statues, faites-y ramper des tigres; mais, entre ces statues et ces tigres, mettez des hommes. Ayez la terreur, mais ayez la pitié. Sous ces griffes d'acier, sous ces pieds de pierre, faites broyer le cœur humain.

Ainsi l'histoire, la légende, le conte, la réalité, la nature, la famille, l'amour, des mœurs naïves, des physionomies sauvages, les princes, les soldats, les aventuriers, les rois, des patriarches comme dans la Bible, des chasseurs d'hommes comme dans Homère, des

titans comme dans Eschyle, tout s'offrait à la fois à l'imagination éblouie de l'auteur dans ce vaste tableau à peindre, et il se sentait irrésistiblement entraîné vers l'œuvre qu'il rêvait, troublé seulement d'être si peu de chose, et regrettant que ce grand sujet ne rencontrât pas un grand poëte. Car, là, il y avait, certes, l'occasion d'une création majestueuse; on pouvait, dans un sujet pareil, mêler à la peinture d'une famille féodale la peinture d'une société héroïque, toucher à la fois des deux mains au sublime et au pathétique, commencer par l'épopée et finir par le drame.

Après avoir, comme vient de l'indiquer, et sans se dissimuler d'ailleurs son infériorité, ébauché ce poëme dans sa pensée, l'auteur se demanda quelle forme il lui donnerait. Selon lui, le poëme doit avoir la forme même du sujet. La règle : *Neve minor, neu sit quinto*, etc., n'a qu'une valeur secondaire à ses yeux. Les Grecs ne s'en doutaient pas, et les plus imposants chefs-d'œuvre de la tragédie proprement dite sont nés en dehors de cette prétendue loi. La loi véritable, la voici : Tout ouvrage de l'esprit doit naître avec la coupe particulière et les divisions spéciales que lui donne logiquement l'idée qu'il renferme. Ici, ce que l'auteur voulait placer et peindre, au point culminant de son œuvre, entre Barberousse et Guanhumara, entre la providence et la fatalité, c'était l'âme du vieux burgrave centenaire Job le Maudit, cette âme qui, arrivée au bord de la tombe, ne mêle plus a sa mélancolie incurable qu'un triple sentiment : la maison, l'Allemagne, la famille. Ces trois sentiments donnaient à l'ouvrage sa division naturelle. L'auteur résolut donc de composer son drame en trois parties. Et en effet, si l'on veut bien remplacer un moment en esprit les titres actuels de ces trois actes, lesquels n'en expriment que le fait extérieur, par des titres plus métaphysiques, qui en révéleraient la pensée intérieure, on verra que chacune de ces trois parties correspond à l'un des trois sentiments fondamentaux du vieux chevalier allemand : maison, Allemagne, famille. La première partie pourrait être intitulée l'*Hospitalité;* la deuxième, la *Patrie;* la troisième, la *Paternité.*

La division et la forme du drame une fois arrêtées, l'auteur résolut d'écrire sur le frontispice de l'œuvre, quand elle serait terminée, le mot *Trilogie*. Ici, comme ailleurs, trilogie signifie seulement et essentiellement poëme en trois chants, ou drame en trois actes. Seulement, en l'employant, l'auteur voulait réveiller un grand souvenir, glorifier autant qu'il était en lui, par ce tacite hommage, le vieux poëte de l'*Orestie*, qui, méconnu de ses contem-

porains, disait avec une tristesse fière : *Je consacre mes œuvres au temps*; et aussi peut-être indiquer au public, par ce rapprochement bien redoutable d'ailleurs, que ce que le grand Eschyle avait fait pour les titans, il osait, lui, poëte malheureusement trop au-dessous de cette magnifique tâche, essayer de le faire pour les burgraves.

Du reste, le public et la presse, cette voix du public, lui ont généreusement tenu compte, non du talent, mais de l'intention. Chaque jour cette foule sympathique et intelligente, qui accourt si volontiers au glorieux théâtre de Corneille et de Molière, vient chercher dans cet ouvrage, non ce que l'auteur y a mis, mais ce ce qu'il a du moins tenté d'y mettre. Il est fier de l'attention persistante et sérieuse dont le public veut bien entourer ses travaux, si insuffisants qu'ils soient, et, sans répéter ici ce qu il a déjà dit ailleurs, il sent que cette attention est pour lui pleine de responsabilité. Faire constamment effort vers le grand, donner aux esprits le vrai, aux âmes le beau, aux cœurs l'amour, ne jamais offrir aux multitudes un spectacle qui ne soit une idée, voilà ce que le poëte doit au peuple. La comédie même, quand elle se mêle au drame, doit contenir une leçon et avoir sa philosophie. De nos jours, le peuple est grand; pour être compris de lui, le poëte doit être sincère. Rien n'est plus voisin du grand que l'honnête.

Le théâtre doit faire de la pensée le pain de la foule.

Un mot encore, et il a fini. Les *Burgraves* ne sont point, comme l'ont cru quelques esprits, excellents d'ailleurs, un ouvrage de pure fantaisie, le produit d'un élan capricieux de l'imagination. Loin de là. Si une œuvre aussi incomplète valait la peine d'être discutée à ce point, on surprendrait peut-être beaucoup de personnes en leur disant que, dans la pensée de l'auteur, il y a eu tout autre chose qu'un caprice de l'imagination dans le choix de ce sujet, et, qu'il lui soit permis d'ajouter, dans le choix de tous les sujets qu'il a traités jusqu'à ce jour. En effet, il y a aujourd'hui une nationalité européenne, comme il y avait, du temps d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, une nationalité grecque. Le groupe entier de la civilisation, quel qu'il fut et quel qu'il soit, a toujours été la grande patrie du poëte. Pour Eschyle, c'était la Grèce; pour Virgile, c'était le monde romain; pour nous, c'est l'Europe. Partout où est la lumière, l'intelligence se sent chez elle et est chez elle. Ainsi, toute proportion gardée, et en supposant qu'il soit permis de comparer ce qui est petit à ce qui est grand, si Eschyle, en racontant la chute des titans, faisait jadis pour la Grèce une œuvre nationale, le poëte qui

raconte la lutte des burgraves fait aujourd'hui pour l'Europe une œuvre également nationale, dans le même sens et avec la même signification. Quelles que soient les antipathies momentanées et les jalousies de frontières, toutes les nations policées appartiennent au même centre et sont indissolublement liées entre elles par une secrète et profonde unité. La civilisation nous fait à tous les mêmes entrailles, le même esprit, le même but, le même avenir. D'ailleurs, la France, qui prête à la civilisation même sa langue universelle et son initiative souveraine, la France, lors même que nous nous unissons à l'Europe dans une sorte de grande nationalité, n'en est pas moins notre première patrie, comme Athènes était la première patrie d'Eschyle et de Sophocle. Ils étaient athéniens comme nous sommes français, et nous sommes européens comme ils étaient grecs.

Ceci vaut la peine d'être développé. L'auteur le fera peut-être quelque jour. Quand il l'aura fait, on saisira mieux l'ensemble des ouvrages qu'il a produits jusqu'ici; on en pénétrera la pensée; on en comprendra la cohésion. Ce faisceau a un lien. En attendant, il le dit et il est heureux de le redire, oui, la civilisation tout entière est la patrie du poète. Cette patrie n'a d'autre frontière que la ligne sombre et fatale où commence la barbarie. Un jour, espérons-le, le globe entier sera civilisé, tous les points de la demeure humaine seront éclairés, et alors sera accompli le magnifique rêve de l'intelligence : avoir pour patrie le monde et pour nation l'humanité.

25 mars 1843.

PERSONNAGES.

JOB, burgrave de Heppenheff.
MAGNUS, fils de Job, burgrave de Wardeck.
HATTO, fils de Magnus, marquis de Vérone, burgrave de Nollig.
GORLOIS, fils de Hatto (bâtard), burgrave de Sareck.
FRÉDÉRIC DE HOENSTAUFEN.
OTBERT.
LE DUC GERHARD de Thuringe.
GILISSA, margrave de Lusace.
PLATON, margrave de Moravie.
LUPUS, comte de Mons.
CADWALLA, burgrave d'Okenfels.
DARIUS, burgrave de Lahneck.
LA COMTESSE REGINA.
GUANHUMARA.
EDWIGE.

KARL, HERMANN, CYNULFUS,	étudiants.	Esclaves.
HAQUIN, GONDICARIUS, TEUDON, KUNZ, SWAN, PEREZ,	marchands et bourgeois.	

JOSSIUS, soldat.
LE CAPITAINE DU BURG.
UN SOLDAT.

Heppenheff. — 120.

PREMIÈRE PARTIE

L'AÏEUL

L'ancienne galerie des portraits seigneuriaux du burg de Heppenheff. Cette galerie, qui était circulaire, se développait autour du grand donjon, et communiquait avec le reste du château par quatre grandes portes situées aux quatre points cardinaux. Au lever du rideau, on aperçoit une partie de cette galerie qui fait retour et qu'on voit se perdre derrière le mur arrondi du donjon. A gauche, une des quatre grandes portes de communication. A droite, une haute et large porte communiquant avec l'intérieur du donjon, exhaussée sur un degré de trois marches et accostée d'une porte bâtarde. Au fond, un promenoir roman à pleins cintres, à piliers bas, à chapiteaux bizarres, portant un deuxième étage (praticable), et communiquant avec la galerie par un grand degré de six marches A travers les larges arcades de ce promenoir, on aperçoit le ciel et le reste du château, dont la plus haute tour est surmontée d'un immense drapeau noir qui flotte au vent. A gauche, près de la grande porte à deux battants, une petite fenêtre fermée d'un vitrail haut en couleur. Près de la fenêtre, un fauteuil. Toute la galerie a l'aspect délabré et inhabité. Les murailles et les voûtes de pierre, sur lesquelles on distingue quelques vestiges de fresques effacées, sont verdies et moisies par le suintement des pluies. Les portraits suspendus dans les panneaux de la galerie sont tous retournés la face contre le mur.

Au moment où le rideau se lève, le soir vient. La partie du château qu'on aperçoit par les archivoltes du promenoir au fond du théâtre semble éclairée et illuminée à l'intérieur, quoiqu'il fasse encore grand jour. On entend venir de ce côté du burg un bruit de trompettes et de clairons, et par moments des chansons chantées à pleine voix au cliquetis des verres. Plus près on entend un froissement de ferrailles, comme si une troupe

d'hommes enchaînés allait et venait dans la portion du promenoir qu'on ne voit pas.

Une femme, seule, vieille, à demi cachée par un long voile noir, vêtue d'un sac de toile grise en lambeaux, enchaînée d'une chaîne qui se rattache par un double anneau à sa ceinture et à son pied nu, un collier de fer autour du cou, s'appuie contre la grande porte, et semble écouter les fanfares et les chants de la salle voisine.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUANHUMARA, seule. Elle écoute.

CHANT DU DEHORS.

Dans les guerres civiles
Nous avons tous les droits.
— Nargue à toutes les villes,
Et nargue à tous les rois!

Le burgrave prospère.
Tout est dans la terreur.
— Barons, nargue au saint-père,
Et nargue à l'empereur!

Régnons, nous sommes braves,
Par le fer, par le feu!
— Nargue à Satan, burgraves!
Burgraves, nargue à Dieu!

Trompettes et clairons.

GUANHUMARA.

Les princes sont joyeux. Le festin dure encore.

Elle regarde de l'autre côté du théâtre.

Les captifs sous le fouet travaillent dès l'aurore.

Elle écoute.

Là, le bruit de l'orgie; — ici, le bruit des fers.

Elle fixe son regard sur la porte du donjon à droite.

Là, le père et l'aïeul, pensifs, chargés d'hivers,

De tout ce qu'ils ont fait cherchant la sombre trace,
Méditant sur leur vie ainsi que sur leur race,
Contemplent, seuls, et loin des rires triomphants,
Leurs forfaits, moins hideux encor que leurs enfants.
Dans leurs prospérités, jusqu'à ce jour entières,
Ces burgraves sont grands. Les marquis des frontières,
Les comtes souverains, les ducs fils des rois goths,
Se courbent devant eux jusqu'à leur être égaux.
Le burg, plein de clairons, de chansons, de huées,
Se dresse inaccessible au milieu des nuées;
Mille soldats partout, bandits aux yeux ardents,
Veillent, l'arc et la lance au poing, l'épée aux dents.
Tout protége et défend cet antre inabordable.
Seule, en un coin désert du château formidable,
Femme et vieille inconnue, et pliant le genou,
Triste, la chaîne au pied et le carcan au cou,
En haillons et voilée, une esclave se traîne. —
Mais, ô princes, tremblez! cette esclave est la haine!

Elle se retire au fond du théâtre et monte les degrés du promenoir. Entre par la galerie à droite une troupe d'esclaves enchaînés, quelques-uns ferrés deux à deux, et portant à la main des instruments de travail, pioches, pics, marteaux, etc. Guanhumara, appuyée à l'un des piliers du promenoir, les regarde d'un air pensif. Aux vêtements souillés et déchués des prisonniers, on distingue encore leurs anciennes professions.

SCÈNE II.

LES ESCLAVES.

KUNZ, TEUDON, HAQUIN, GONDICARIUS, bourgeois et marchands, barbes grises; JOSSIUS, vieux soldat; HERMANN, CYNULFUS, KARL, étudiants de l'Université de Bologne et de l'école de Mayence; SWAN (ou Suénon), marchand de Lubeck.

Les prisonniers s'avancent lentement par groupes séparés, les étudiants avec les étudiants, bourgeois et marchands ensemble, le soldat seul. Les vieux semblent accablés de fatigue et de douleur. Pendant toute cette scène et les deux qui suivent, on continue d'entendre par moments les fanfares et les chants de la salle voisine.

TEUDON, *jetant l'outil qu'il tient et s'asseyant sur le degré de pierre en avant de la double porte du donjon.*

C'est l'heure du repos, — enfin! — Oh! je suis las!

KUNZ, *agitant sa chaîne.*

Quoi! j'étais libre et riche! et maintenant!

GONDICARIUS, *adossé à un pilier.*

Hélas!

CYNULFUS, *suivant de l'œil Guanhumara, qui traverse à pas lents le promenoir.*

Je voudrais bien savoir qui cette femme épie.

SWAN, *bas, à Cynulfus.*

L'autre mois, par les gens du burg, engeance impie,
Elle fut prise avec des marchands de Saint-Gall.
Je ne sais rien de plus

CYNULFUS.

Oh! cela m'est égal.
Mais, tandis qu'on nous lie, on la laisse libre, elle!

SWAN.

Elle a guéri Hatto d'une fièvre mortelle,
L'aîné des petits-fils.

HAQUIN.

Le burgrave Rollon,
L'autre jour, fut mordu d'un serpent au talon;
Elle l'a guéri.

CYNULFUS.

Vrai?

HAQUIN.

Je crois, sur ma parole,
Que c'est une sorcière.

HERMANN.

Ah bah! c'est une folle.

SWAN.

Elle a mille secrets. Elle a guéri, ma foi,
Non seulement Rollon et Hatto, mais Éloi,
Knud, Azzo, ces lépreux que fuyait tout le monde.

TEUDON.

Cette femme travaille à quelque œuvre profonde.
Elle a, soyez-en sûrs, de noirs projets noués
Avec ces trois lépreux qui lui sont dévoués.
Partout, dans tous les coins, ensemble on les retrouve.
Ce sont comme trois chiens qui suivent cette louve.

HAQUIN.

Hier, au cimetière, au logis des lépreux,
Ils étaient tous les quatre et travaillaient entre eux.
Eux, faisaient un cercueil et clouaient sur des planches;
Elle, agitait un vase en relevant ses manches,
Chantait bas, comme on chante aux enfants qu'on endort,
Et composait un philtre avec des os de mort.

SWAN.

Cette nuit, ils erraient. La nuit bien étoilée,
Ces trois lépreux masqués, cette femme voilée,
Kunz, c'était effrayant. Moi, je ne dormais pas,
Et je voyais cela.

KUNZ.

Je crois, dans tous les cas,
Qu'ici dans les caveaux ils ont quelque cachette.
L'autre jour, les lépreux et la vieille sachette
Passaient sous un grand mur d'un air morne et bourru.
Je détournai les yeux, ils avaient disparu!
Ils s'étaient enfoncés dans le mur.

HAQUIN.

Ces trois hommes,
Lépreux, ensorcelés, avec lesquels nous sommes,
M'importunent.

KUNZ.

C'était près du Caveau Perdu.
Vous savez?

HERMANN.

Ces lépreux servent, et c'est bien dû,
Celle qui les guérit. Rien de plus simple, en somme.

SWAN.

Mais, au lieu des lépreux, de Hatto, méchant homme,
Kunz, celle qu'il faudrait guérir dans ce château,
C'est cette douce enfant, fiancée à Hatto,
La nièce du vieux Job.

KUNZ.

Régina! Dieu l'assiste!
Celle-là, c'est un ange!

HERMANN.

Elle se meurt.

KUNZ.

C'est triste.
Oui, l'horreur pour Hatto, l'ennui, poids étouffant,
La tue. Elle s'en va chaque jour.

TEUDON.

Pauvre enfant!

Guanhumara reparaît au fond du théâtre, qu'elle traverse

HAQUIN

Voici la vieille encor. — Vraiment elle m'effraie.
Tout en elle, son air, sa tristesse d'orfraie,
Son regard profond, clair et terrible parfois,
Sa science sans fond, à laquelle je crois,
Me fait peur.

GONDICARIUS.

Maudit soit ce burg!

TEUDON.

Paix! je te prie.

GONDICARIUS.

Mais jamais on ne vient dans cette galerie.
Nos maîtres sont en fête, et nous sommes loin d'eux;
On ne peut nous entendre.

TEUDON, baissant la voix et indiquant la porte du donjon.

Ils sont là tous les deux!

GONDICARIUS.

Qui?

TEUDON.

Ces vieillards. Le père et le fils. Paix, vous dis-je!
Excepté — je le tiens de la nourrice Edwige —
Madame Régina qui vient près d'eux prier;

Excepté cet Otbert, ce jeune aventurier
Arrivé l'an passé, bien qu'encor fort novice,
Au château d'Heppenheff pour y prendre service,
Et que l'aïeul, puni dans sa postérité,
Aime pour sa jeunesse et pour sa loyauté, —
Nul n'ouvre cette porte, et personne ici n'entre.
Le vieil homme de proie est là seul dans son antre.
Naguère au monde entier il jetait ses défis.
Vingt comtes et vingt ducs, ses fils, ses petits-fils,
Cinq générations dont sa montagne est l'arche,
Entouraient comme un roi ce bandit patriarche.
Mais l'âge enfin le brise. Il se tient à l'écart.
Il est là, seul, assis sous un dais de brocart.
Son fils, le vieux Magnus, debout, lui tient sa lance.
Durant des mois entiers il garde le silence;
Et la nuit on le voit entrer, pâle, accablé,
Dans un couloir secret dont seul il a la clé.
Où va-t-il?

SWAN.

Ce vieillard a des peines étranges.

HAQUIN.

Ses fils pèsent sur lui comme les mauvais anges.

KUNZ.

Ce n'est pas vainement qu'il est maudit.

GONDICARIUS.

Tant mieux!

SWAN.

Il eut un dernier fils, étant déjà fort vieux.
Il aimait cet enfant. Dieu fit ainsi le monde,
Toujours la barbe grise aime la tête blonde.
A peine âgé d'un an, cet enfant fut volé.

KUNZ.

Par une égyptienne.

CYNULFUS.

Au bord d'un champ de blé.

HAQUIN.

Moi, je sais que ce burg, bâti sur une cime,
Après avoir, dit-on, vu jadis un grand crime,
Resta longtemps désert, et puis fut démoli
Par l'Ordre Teutonique; enfin les ans, l'oubli,
L'effaçaient, quand un jour le maître, homme fantasque,
Ayant changé de nom comme on change de masque,
Y revint Depuis lors il a sur ce manoir
Arboré pour jamais ce sombre drapeau noir.

SWAN, à Kunz

As-tu remarqué, fils, au bas de la tour ronde,
Au-dessus du torrent qui dans le ravin gronde,
Une fenêtre étroite, à pic sur les fossés,
Où l'on voit trois barreaux tordus et défoncés?

KUNZ.

C'est le Caveau Perdu. J'en parlais tout à l'heure.

HAQUIN.

Un gîte sombre. On dit qu'un fantôme y demeure.

HERMANN.

Bah!

CYNULFUS.

L'on dirait qu'au mur le sang jadis coula.

KUNZ.

Le certain, c'est que nul ne saurait entrer là.
Le secret de l'entrée est perdu. La fenêtre
Est tout ce qu'on en voit. Nul vivant n'y pénètre.

SWAN.

Eh bien, le soir, je vais à l'angle du rocher,

Et là, toutes les nuits, j'entends quelqu'un marcher.

KUNZ, avec une sorte d'effroi.

Êtes-vous sûr?

SWAN.

Très sûr.

TEUDON.

Kunz, brisons là. Nous taire
Serait prudent.

HAQUIN

Ce burg est plein d'un noir mystère.
J'écoute tout ici, car tout me fait rêver.

TEUDON.

Parlons d'autre chose, hein? Ce qui doit arriver,
Dieu seul le voit.

Il se tourne vers un groupe qui n'a pas encore pris part à ce qui se passe sur le devant de la scène, et qui paraît fort attentif dans un coin à ce que dit un jeune étudiant.

Tiens, Karl, finis-nous ton histoire.

Karl vient sur le devant; tous se rapprochent, et les deux groupes d'esclaves, jeunes gens et vieillards, se confondent dans une commune attention.

KARL

Oui. Mais n'oubliez point que le fait est notoire,
Que c'est le mois dernier que l'aventure eut lieu,
Et qu'il s'est écoulé...

Il semble chercher un instant dans sa mémoire.

Près de vingt ans, pardieu!
Depuis que Barberousse est mort à la croisade.

HERMANN.

Soit. Ton Max était donc dans un lieu fort maussade?...

KARL.

Un lieu lugubre, Hermann. Un endroit redouté.
Un essaim de corbeaux, sinistre, épouvanté,
Tourne éternellement autour de la montagne.
Le soir, leurs cris affreux, lorsque l'ombre les gagne,
Font fuir jusqu'à Lautern le chasseur hasardeux.
Des gouttes d'eau, du front de ce rocher hideux
Tombaient comme les pleurs d'un visage terrible.
Une caverne sombre et d'une forme horrible
S'ouvrait dans le ravin. Le comte Max Edmond
Ne craignit pas d'entrer dans la nuit du vieux mont.
Il s'aventura donc sous ces grottes funèbres
Il s'aventura donc sous ces grottes funèbres
Soudain, sous une voûte, au fond du souterrain,
Il vit dans l'ombre assis sur un fauteuil d'airain,
Les pieds enveloppés dans les plis de sa robe,
Ayant le sceptre à droite, à gauche ayant le globe,
Un vieillard effrayant, immobile, incliné,
Ceint du glaive, vêtu de pourpre et couronné.
Sur une table faite avec un bloc de lave,
Cet homme s'accoudait. Bien que Max soit très brave
Et qu'il ait guerroyé sous Jean le Batailleard.
Et qu'il ait guerroyé sous Jean le Batailleard.
Presque enfoui sous l'herbe et le lierre et la mousse,
Car c'était l'empereur Frédéric Barberousse.
Il dormait, — d'un sommeil farouche et surprenant.
Sa barbe, d'or jadis, de neige maintenant,
Faisait trois fois le tour de la table de pierre.
Ses longs cils blancs fermaient sa pesante paupière.
Un cœur percé saignait sur son écu vermeil.
Par moments, inquiet, à travers son sommeil,
Il portait vaguement la main à son épée.
De quel rêve cette âme était-elle occupée?
Dieu le sait.

HERMANN.

Est-ce tout?

KARL.

Non. Écoutez encor.
Aux pas du comte Max dans le noir corridor,
L'homme s'est réveillé; sa tête morne et chauve
S'est dressée, et, fixant sur Max un regard fauve,
Il a dit, en rouvrant ses yeux lourds et voilés :
— Chevalier, les corbeaux se sont-ils envolés? —
Le comte Max Edmond a répondu : — Non, sire.
A ce mot, le vieillard a laissé sans rien dire
Retomber son front pâle, et Max, plein de terreur,
A vu se rendormir le fantôme empereur!

Pendant que Karl a parlé, tous les prisonniers sont venus se grouper autour de lui et l'ont écouté avec une curiosité toujours croissante Jossius s'est approché des premiers, dès qu'il a entendu prononcer le nom de Barberousse

HERMANN, éclatant de rire.

Le conte est beau!

HAQUIN, à Karl

S'il faut croire la renommée,
Frédéric s'est noyé devant toute l'armée
Dans le Cydnus.

JOSSIUS.

Il s'est perdu dans le courant.
J'étais là. J'ai tout vu. Ce fut terrible et grand.
Jamais ce souvenir dans mon cœur ne s'émousse.
Othon de Wittelsbach haïssait Barberousse;
Mais, quand il vit son prince à la merci des flots,
Et que les turcs sur lui lançaient leurs javelots,
Othon de Wittelsbach, palatin de Bavière,
Poussa son cheval noir jusque dans la rivière,
Et, s'offrant seul aux coups pleuvant avec fureur,
Il cria : Commençons par sauver l'empereur!

HERMANN.

Ce fut en vain.

JOSSIUS.

En vain les meilleurs accoururent.
Soixante-trois soldats et deux comtes moururent
En voulant le sauver.

KARL.

Cela ne prouve pas
Que son spectre n'est point dans le val du Malpas.

SWAN.

Moi, l'on m'a dit, — la fable est un champ sans limite! —
Qu'échappé par miracle, il s'était fait ermite,
Et qu'il vivait encor.

GONDICARIUS.

Plût au ciel! et qu'il vînt
Délivrer l'Allemagne avant douze cent vingt;
Fatale année où doit, dit-on, crouler l'empire!

SWAN.

Déjà de toutes parts notre grandeur expire.

HAQUIN.

Si Frédéric était vivant, — oui, j'y songeais, —
Pour nous tirer d'ici, nous, ses loyaux sujets,
Il recommencerait la guerre des burgraves.

KUNZ.

Eh! le monde entier souffre autant que nous, esclaves.
L'Allemagne est sans chef, et l'Europe est sans frein.

HAQUIN.

Le pain manque.

GONDICARIUS.

Partout on voit, aux bords du Rhin,
Le noir fourmillement des brigands qui renaissent.

KUNZ.

Les électeurs entre eux de brigues se repaissent.

HERMANN.

Cologne est pour Souabe.

SWAN.

Erfurt est pour Brunswick.

GONDICARIUS.

Mayence élit Berthold.

KUNZ.

Trèves veut Frédéric.

GONDICARIUS.

En attendant tout meurt.

HAQUIN.

Les villes sont fermées.

SWAN.

On ne peut voyager que par bandes armées.

KARL.

Par les petits tyrans les peuples sont froissés.

TEUDON.

Quatre empereurs! C'est trop. Et ce n'est pas assez.
En fait de rois, vois-tu, Karl, un vaut plus que quatre.

KUNZ.

Il faudrait un bras fort pour lutter, pour combattre.
Mais, hélas! Barberousse est mort, — bien mort, Suénon!

SWAN, à Jossius.

A-t-on dans le Cydnus retrouvé son corps?

JOSSIUS.

Non.
Les flots l'ont emporté.

TEUDON.

Swan, as-tu connaissance
De la prédiction qu'on fit à sa naissance?
— « Cet enfant, dont le monde un jour suivra les lois,
« Deux fois sera cru mort et revivra deux fois. »
Or, la prédiction, qu'on raille ou qu'on oublie,
Une première fois semble s'être accomplie.

HERMANN.

Barberousse est l'objet de cent contes.

TEUDON.

Je dis
Ce que je sais. J'ai vu, vers l'an quatre-vingt-dix,
A Prague, à l'hôpital, dans une casemate,
Un certain Sfrondati, gentilhomme dalmate,
Fort vieux, et qu'on disait privé de sa raison.
Cet homme racontait tout haut dans sa prison
Qu'étant jeune, à cet âge où tout hasard nous pousse,
Chez le duc Frédéric, père de Barberousse,
Il était écuyer. Le duc fut consterné
De la prédiction faite à son nouveau-né.
De plus, l'enfant croissait pour une double guerre;
Gibelin par son père et guelfe par sa mère,
Les deux partis pouvaient le réclamer un jour.
Le père l'éleva d'abord dans une tour,
Loin de tous les regards, et le tint invisible,
Comme pour le cacher au sort le plus possible.
Il chercha même encore un autre abri plus tard.
D'une fille très noble il avait un bâtard
Qui, né dans la montagne, ignorait que son père
Était duc de Souabe et comte chef de guerre,
Et ne le connaissait que sous le nom d'Othon.

Le bon duc se cachait de ce fils-là, dit-on,
De peur que le bâtard ne voulût être prince
Et d'un coin de duché se faire une province.
Le bâtard, par sa mère, avait, fort près du Rhin,
Un burg dont il était burgrave et suzerain.
Un château de bandit, un nid d'aigle, un repaire.
L'asile parut bon et sûr au pauvre père.
Il vint voir le burgrave, et, l'ayant embrassé,
Lui confia l'enfant sous un nom supposé,
Lui disant seulement : « Mon fils, voici ton frère. »
Puis il partit. — Au sort nul ne peut se soustraire.
Certes, le duc croyait son fils et son secret
Bien gardés, car l'enfant lui-même s'ignorait.
Le jeune Barberousse, ainsi, chez le burgrave,
Atteignit ses vingt ans. Or, — ceci devient grave, —
[illegible]
D'un torrent qui baignait les murs du château fort,
Des pâtres qui passaient trouvèrent à l'aurore
Deux corps sanglants et nus qui palpitaient encore,
Deux hommes poignardés dans le château sans bruit,
Puis jetés à l'abîme, au torrent, à la nuit,
Et qui n'étaient pas morts. Un miracle, vous dis-je!
Ces deux hommes, que Dieu sauvait par un prodige,
C'était le Barberousse avec son compagnon,
[illegible]
On les guérit tous deux. Puis, dans un grand mystère,
Sfrondati ramena le jeune homme à son père,
Qui pour paiement fit mettre au cachot Sfrondati.
Le duc garda son fils, c'était le bon parti,
Et n'eut plus qu'une idée, étouffer cette affaire.
Jamais il ne revit son bâtard. Quand ce père
Sentit sa mort prochaine, il appela son fils,
Et lui fit à genoux baiser un crucifix.
Barberousse, incliné sur ce lit funéraire,
Jura de ne se point révéler à son frère.
[illegible]

Que le jour où ce frère atteindrait ses cent ans,
— C'est-à-dire jamais; quoique Dieu soit le maître! —
Si bien que le bâtard sera mort sans connaître
Que son père était duc, et son frère empereur.
Sfrondati pâlissait d'épouvante et d'horreur
Quand on voulait sonder ce secret de famille.
Les deux frères aimaient tous deux la même fille,
L'aîné se crut trahi, tua l'autre, et vendit
La fille à je ne sais quel horrible bandit,
Qui, la liant au joug sans pitié, comme un homme,
L'attelait aux bateaux qui vont d'Ostie à Rome.
Quel destin! — Sfrondati disait : C'est oublié!
Du reste en son esprit tout s'était délié.
Rien ne surnageait plus dans la nuit de son âme,
Ni le nom du bâtard, ni le nom de la femme.
Il ne savait comment. Il ne pouvait dire où. —
J'ai vu cet homme à Prague enfermé comme fou.
Il est mort maintenant.

HERMANN.

Tu conclus?

TEUDON.

Je raisonne.
Si tous ces faits sont vrais, la prophétie est bonne.
Car enfin, — cet espoir n'a rien de hasardeux, —
Accomplie une fois, elle peut l'être deux.
Barberousse, déjà cru mort dans sa jeunesse,
Pourrait renaître encor...

HERMANN, riant.

Bon! attends qu'il renaisse.

KUNZ, à Teudon

On m'a jadis conté ce conte. En ce château
Frédéric Barberousse avait nom Donato.
Le bâtard s'appelait Fosco. Quant à la belle,

Elle était corse, autant que je me le rappelle.
Les amants se cachaient dans un caveau discret,
Dont l'entrée inconnue était leur doux secret;
C'est là qu'un soir Fosco, cœur jaloux, main hardie,
Les surprit, et finit l'idylle en tragédie.

GONDICARIUS.

Que Frédéric, du trône atteignant le sommet,
N'ait jamais recherché la femme qu'il aimait,
Cela me navrerait dans l'âme pour sa gloire,
Si je croyais un mot de toute votre histoire.

TEUDON.

Il l'a cherchée, ami. De son bras souverain,
Trente ans il a fouillé les repaires du Rhin.
Le bâtard...

KUNZ.

Ce Fosco!

TEUDON, continuant.

Pour servir en Bretagne,
Avait laissé son burg et quitté la montagne.
Il n'y revint, dit-on, que fort longtemps après.
L'empereur investit les monts et les forêts,
Assiégea les châteaux, détruisit les burgraves,
Mais ne retrouva rien.

GONDICARIUS, à Jossius.

Vous étiez de ses braves?
Vous avez bataillé contre ces mécréants?
Vous souvient-il?

JOSSIUS.

C'étaient des guerres de géants!
Les burgraves entre eux se prêtaient tous main-forte.
Il fallait emporter chaque mur, chaque porte.
En haut, en bas, criblés de coups, baignés de sang,

Les barons combattaient, et laissaient, en poussant
Des rires éclatants sous leurs horribles masques,
L'huile et le plomb fondu ruisseler sur leurs casques.
Il fallait assiéger dehors, lutter dedans,
Percer avec l'épée et mordre avec les dents.
Oh! quels assauts! Souvent, dans l'ombre et la fumée,
Le château, pris enfin, s'écroulait sur l'armée!
C'est dans ces guerres-là que Barberousse, un jour,
Masqué, mais couronné, seul, au pied d'une tour,
Lutta contre un bandit qui, forcé dans son bouge,
Lui brûla le bras droit d'un trèfle de fer rouge,
Si bien que l'empereur dit au comte d'Arau :
— Je le lui ferai rendre, ami, par le bourreau!

GONDICARIUS.

Cet homme fut-il pris?

JOSSIUS.

Non. Il se fit passage.
Sa visière empêcha qu'on ne vît son visage,
Et l'empereur garda le trèfle sur son bras.

TEUDON, à Swan

Je crois que Barberousse est vivant. — Tu verras.

JOSSIUS.

Je suis sûr qu'il est mort.

CYNULFUS.

Mais Max Edmond?...

HERMANN.

Chimère!

TEUDON.

La grotte du Malpas.

HERMANN.

Un conte de grand'mère!

KARL.

Sfrondati cependant jette un jour tout nouveau...

HERMANN.

Bah! Songes d'un fiévreux qui voit dans son cerveau,
Où flottent des lueurs toujours diminuées,
Les visions passer ainsi que des nuées!

Entre un soldat, le fouet à la main.

LE SOLDAT.

Esclaves, au travail! Les convives, ce soir,
Vont venir visiter cette aile du manoir.
C'est monseigneur Hatto, le maître, qui les mène
Qu'il ne vous trouve point ici traînant la chaîne.

Les prisonniers ramassent leurs outils, s'accouplent en silence et sortent la tête basse, sous le fouet du soldat. Guanhumara reparaît sur la galerie haute et les suit des yeux. Au moment où les prisonniers disparaissent, entrent par la grande porte Régina, Edwige et Otbert; Régina, vêtue de blanc, Edwige, la nourrice, vieille, vêtue de noir, Otbert en habit de capitaine aventurier, avec le coutelas et la grande épée Régina, toute jeune, pâle, accablée, et se traînant à peine, comme une personne malade depuis longtemps et presque mourante Elle se penche sur le bras d'Otbert, qui la soutient et fixe sur elle un regard plein d'angoisse et d'amour. Edwige la suit Guanhumara, sans être vue d'aucun des trois, les observe et les écoute quelques instants, puis sort par le côté opposé à celui par où elle est entrée.

SCÈNE III.

OTBERT, RÉGINA ; par instants, EDWIGE.

OTBERT.

Appuyez-vous sur moi. — Là, marchez doucement.
— Venez sur ce fauteuil vous asseoir un moment.

Il la conduit à un grand fauteuil près de la fenêtre.

Comment vous trouvez-vous?

RÉGINA.

Mal. J'ai froid. Je frissonne.
Ce banquet m'a fait mal.

A Edwige.

Vois s'il ne vient personne.

Edwige sort.

OTBERT.

Ne craignez rien. Ils vont boire jusqu'au matin.
Pourquoi donc êtes-vous allée à ce festin?

RÉGINA.

Hatto...

OTBERT.

Hatto...

RÉGINA, l'apaisant.

Plus bas! — Il eût pu me contraindre.
Je lui suis fiancée.

OTBERT.

Il fallait donc vous plaindre
Au vieux seigneur. Hatto le craint.

RÉGINA.

Je vais mourir.
A quoi bon?

OTBERT.

Oh! pourquoi parler ainsi?

RÉGINA.

Souffrir,
Rêver, puis s'en aller. C'est le sort de la femme.

OTBERT, *lui montrant la fenêtre*

Voyez ce beau soleil!

RÉGINA.

Oui, le couchant s'enflamme.
Nous sommes en automne et nous sommes au soir.
Partout la feuille tombe et le bois devient noir.

OTBERT.

Les feuilles renaîtront.

RÉGINA.

Oui. —

Rêvant et regardant le ciel.

Vite! à tire-d'ailes! —
— Oh! c'est triste de voir s'enfuir les hirondelles! —
Elles s'en vont là-bas, vers le midi doré.

OTBERT.

Elles reviendront.

RÉGINA

Oui. — Mais moi, je ne verrai
Ni l'oiseau revenir ni la feuille renaître!

OTBERT.

Régina!

RÉGINA.

Mettez-moi plus près de la fenêtre.

PREMIÈRE PARTIE. — L'AIEUL. 35

Elle lui donne sa bourse.

Otbert, jetez ma bourse aux pauvres prisonniers.

Otbert jette la bourse par une des fenêtres du fond. Elle continue, l'œil fixé au dehors.

Oui, ce soleil est beau. Ses rayons — les derniers —
Sur le front du Taunus posent une couronne.
Le fleuve luit, le bois de splendeurs s'environne.
Les vitres du hameau, là-bas, sont tout en feu.
Que c'est beau! que c'est grand! que c'est charmant, mon Dieu!
La nature est un flot de vie et de lumière!... —
Oh! je n'ai pas de père et je n'ai pas de mère,
Nul ne peut me sauver, nul ne peut me guérir,
Je suis seule en ce monde, et je me sens mourir!

OTBERT.

Vous, seule au monde! et moi? moi qui vous aime!

RÉGINA.

Rêve!

Non, vous ne m'aimez pas, Otbert! La nuit se lève!
Non, vous ne m'aimez pas, Otbert! La nuit se lève!
— La nuit! — J'y vais tomber. Vous m'oublierez après.

OTBERT.

Mais pour vous je mourrais et je me damnerais!
Je ne vous aime pas! — Elle me désespère! —
Depuis un an, du jour où, dans ce noir repaire,
J'entrai...
Je vous aimai. Mes yeux, madame, allaient à vous
[illegible]
Comme au seul lys du gouffre, au seul astre de l'ombre.
Oui, j'osai vous aimer, vous, comtesse du Rhin!
Vous, promise à Hatto, le comte au cœur d'airain!
Je vous l'ai dit, je suis un pauvre capitaine;
Homme de ferme épée et de race incertaine,
Peut-être moins qu'un serf, peut-être autant qu'un roi.
Mais tout ce que je suis est à vous. Quittez-moi,
Je meurs. — Vous êtes deux dans ce château que j'aime.

Vous d'abord, avant tout, avant mon père même,
Si j'en avais un, — puis

Montrant la porte du donjon.

ce vieillard, affaissé
Sous le poids inconnu d'un effrayant passé.
Doux et fort, triste aïeul d'une horrible famille,
Il met toute sa joie en vous, ô noble fille,
En vous, son dernier culte et son dernier flambeau,
Aube qui blanchissez le seuil de son tombeau!
Moi, soldat dont la tête au poids du sort se plie,
Je vous bénis tous deux, car près de vous j'oublie,
Et mon âme, qu'étreint une fatale loi,
Près de lui se sent grande, et pure près de toi!
Vous voyez maintenant tout mon cœur. Oui, je pleure,
Et puis je suis jaloux, je souffre. Tout à l'heure,
Hatto vous regardait, — vous regardait toujours! —
Et moi! moi, je sentais, à bouillonnements sourds,
De mon cœur à mon front qu'un feu sinistre éclaire,
Monter toute ma haine et toute ma colère! —
Je me suis retenu, j'aurais dû tout briser!
— Je ne vous aime pas! — Enfant, donne un baiser,
Je te donne mon sang! — Régina! dis au prêtre
Qu'il n'aime pas son Dieu, dis au toscan sans maître
Qu'il n'aime point sa ville, au marin sur la mer
Qu'il n'aime point l'aurore après les nuits d'hiver;
Va trouver sur son banc le forçat las de vivre,
Dis-lui qu'il n'aime point la main qui le délivre;
Mais ne me dis jamais que je ne t'aime pas!
Car vous êtes pour moi, dans l'ombre où vont mes pas,
Dans l'entrave où mon pied se sent pris en arrière,
Plus que la délivrance et plus que la lumière!
Je suis à vous sans terme, à vous éperdûment,
Et vous le savez bien. — Oh! les femmes vraiment
Sont cruelles toujours, et rien ne leur plaît comme
De jouer avec l'âme et la douleur d'un homme! —
Mais pardon, vous souffrez; je vous parle de moi,

Mon Dieu! quand je devrais, à genoux devant toi,
Ne point contrarier ta fièvre et ton délire,
Et te baiser les mains en te laissant tout dire!

RÉGINA.

Mon sort, comme le vôtre, Otbert, d'ennui fut plein.
Que suis-je? une orpheline. Et vous? un orphelin.
Le ciel, nous unissant par nos douleurs communes,
Eût pu faire un bonheur de nos deux infortunes,
Mais...

OTBERT, tombant à genoux devant elle.

Mais je t'aimerai! mais je t'adorerai!
Mais je te servirai! si tu meurs, je mourrai!
Mais je tuerai Hatto, s'il ose te déplaire!
Mais je remplacerai, moi, ton père et ta mère!
Oui, tous les deux! j'en prends l'engagement sans peur
Ton père? j'ai mon bras; ta mère? j'ai mon cœur!

RÉGINA.

O doux ami! merci! Je vois toute votre âme.
Vouloir comme un géant, aimer comme une femme,
C'est bien vous, mon Otbert; vous tout entier. Eh bien!
Vous ne pouvez, hélas, rien pour moi.

OTBERT, se relevant.

Si!

RÉGINA.

Non, rien.
Ce n'est pas à Hatto qu'il faut qu'on me dispute.
Mon fiancé m'aura sans querelle et sans lutte,
Vous ne le vaincrez pas, vous si brave et si beau,
Car mon vrai fiancé, vois-tu, c'est le tombeau!
— Hélas! puisque je touche à cette nuit profonde,
Je fais de ce que j'ai de meilleur en ce monde
Deux parts, l'une au Seigneur, l'autre pour vous. Je veux,
Ami, que vous posiez la main sur mes cheveux,

Et je vous dis, au seuil de mon heure suprême :
— Otbert, mon âme à Dieu, mon cœur à vous — Je t'aime!

EDWIGE, entrant.

Quelqu'un.

RÉGINA, à Edwige.

Viens.

Elle fait quelques pas vers la porte bâtarde, appuyée sur Edwige et sur Otbert. Au moment d'entrer sous la porte, elle s'arrête et se retourne.

Oh! mourir à seize ans, c'est affreux!
Quand nous aurions pu vivre ensemble, aimés, heureux!
Mon Otbert, je veux vivre! écoute ma prière!
Ne me laisse pas choir sur cette froide pierre!
La mort me fait horreur! Sauve-moi, mon amant!
Est-ce que tu pourrais me sauver, dis, vraiment?

OTBERT.

Tu vivras!

Régina sort avec Edwige. La porte se referme. Otbert semble la suivre des yeux et lui parler, quoiqu'elle ait disparu.

Toi! mourir si jeune! belle et pure!
Non, dussé-je au démon me donner, je le jure,
Tu vivras!

Apercevant Guanhumara, qui est depuis quelques instants immobile au fond

Justement.

SCÈNE IV.

OTBERT, GUANHUMARA.

OTBERT, marchant droit à Guanhumara.

Guanhumara! ta main.
J'ai besoin de toi. Viens.

GUANHUMARA.

Toi, passe ton chemin.

OTBERT.

Écoute-moi.

GUANHUMARA.

Tu vas me demander encore
Ton pays? ta famille? — Eh bien, si je l'ignore! —
Si ton nom est Otbert? si ton nom est Yorghi?
Pourquoi dans mon exil ton enfance a langui?
Si c'est au pays corse, ou bien en Moldavie,
Qu'enfant je te trouvai, nu, seul, cherchant ta vie?
Pourquoi dans ce château je t'ai dit de venir?
Pourquoi moi-même à toi j'ose m'y réunir,
En te disant pourtant de ne pas me connaître?
Pourquoi, bien que Régine ait fléchi notre maître,
Je garde au cou ma chaîne, et d'où vient qu'en tout lieu,
En tout temps, comme on fait pour accomplir un vœu,

Montrant son pied

J'ai porté cet anneau que tu me vois encore?
Enfin si je suis corse, ou slave, ou juive, ou maure?
Je ne veux pas répondre et je ne dirai rien.
Livre-moi, si tu veux. Mais non, je le sais bien,
Tu ne trahiras pas, quoique nourrice amère,

Celle qui t'a nourri, qui t'a servi de mère.
Et puis la mort n'a rien qui puisse me troubler.

Elle veut passer outre. Il la retient.

OTBERT.

Mais ce n'est pas de moi que je veux te parler.
Dis-moi, toi qui sais tout, Régina...

GUANHUMARA.

Sera morte
Avant un mois.

Elle veut s'éloigner Il l'arrête encore.

OTBERT.

Peux-tu la sauver?

GUANHUMARA.

Que m'importe!

Rêvant et se parlant à elle-même.

Oui, quand j'étais dans l'Inde au fond des bois, j'errais,
J'allais, étudiant, dans la nuit des forêts,
Blême, effrayante à voir, terrible aux lions mêmes,
Les herbes, les poisons, et les philtres suprêmes
Qui font qu'un trépassé redevient tout d'abord
Vivant, et qu'un vivant prend la face d'un mort.

OTBERT.

Peux-tu la sauver? dis.

GUANHUMARA

Oui.

OTBERT.

Par pitié, par grâce,
Pour Dieu qui nous entend, par tes pieds que j'embrasse,
Sauve-la! guéris-la!

GUANHUMARA.

Si tout à l'heure ici,
Quand tes yeux contemplaient Régina, ton souci,
Hatto soudain était entré comme un orage;
Si devant toi, féroce et riant avec rage,
Il l'avait poignardée, elle, et jeté son corps
Au torrent qui rugit comme un tigre dehors;
Puis, si, te saisissant de sa main assassine,
Il t'avait exposé dans la ville voisine,
L'anneau d'esclave au pied, nu, mourant, attaché
Comme une chose à vendre au poteau du marché;
S'il t'avait en effet, toi soldat, toi né libre,
Vendu pour qu'on t'attelle aux barques sur le Tibre!
Suppose maintenant qu'après ce jour hideux
La mort près de cent ans vous oubliât tous deux;
Après avoir erré de rivage en rivage,
Quand tu reviendrais vieux de ce long esclavage,
Que te resterait-il au cœur? Parle à présent.

OTBERT.

La vengeance, le meurtre, et la soif de son sang.

GUANHUMARA.

Eh bien, je suis le meurtre et je suis la vengeance.
Je vais, fantôme aveugle, au but marqué d'avance;
Je suis la soif du sang! Que me demandes-tu?
D'avoir de la pitié, d'avoir de la vertu,
De sauver des vivants? J'en ris lorsque j'y pense.
Tu dis avoir besoin de moi? Quelle imprudence!
Et si, de mon côté, glaçant ton cœur d'effroi,
Je te disais aussi que j'ai besoin de toi?
Que j'ai pour mes projets élevé ton enfance?
Que je recule, moi, devant ton innocence?
Recule donc alors, enfant que j'ai quitté,
Devant ma solitude et ma calamité! —
Je viens de te conter mon histoire. Est-ce infâme?

Seulement c'est l'amant qu'on a tué; la femme
— C'était moi — fut vendue et survit; l'assassin
Survit aussi; tu peux servir à mon dessein. —
Oh! j'ai gémi longtemps. Toute l'eau de la nue
A coulé sur mon front, et je suis devenue
Hideuse et formidable à force de souffrir.
J'ai vécu soixante ans de ce qui fait mourir,
De douleur; faim, misère, exil, pliaient ma tête;
J'ai vu le Nil, l'Indus, l'Océan, la tempête,
Et les immenses nuits des pôles étoilés.
De durs anneaux de fer dans ma chair sont scellés.
Vingt maîtres différents, moi, malade et glacée,
Moi, femme, à coups de fouet devant eux m'ont chassée.
Maintenant c'est fini. Je n'ai plus rien d'humain,

Mettant la main sur son cœur

Et je ne sens rien là quand j'y pose la main.
Je suis une statue et j'habite une tombe.
Un jour de l'autre mois, vers l'heure où le soir tombe,
J'arrivai, pâle et froide, en ce château perdu;
Et je m'étonne encor qu'on n'ait pas entendu,
Au bruit de l'ouragan courbant les branches d'arbre,
Sur ce pavé fatal venir mes pieds de marbre.
Eh bien! moi, dont jamais la haine n'a dormi,
Aujourd'hui, si je veux, je tiens mon ennemi,
Je le tiens; il suffit, si je marque son heure,
D'un mot pour qu'il chancelle, et d'un pas pour qu'il meure!
Faut-il le répéter? C'est toi, toi seul, qui peux
Me donner la vengeance ainsi que je la veux;
Mais, au moment d'atteindre à ce but si terrible,
Je me suis dit: Non, non, ce serait trop horrible!
Moi, qui touche à l'enfer, je me sens hésiter.
Ne viens pas me chercher! ne viens pas me tenter!
Car, si nous en étions à des marchés semblables,
Je te demanderais des choses effroyables.
Dis, voudrais-tu tirer ton poignard du fourreau?

Te faire meurtrier? — te ferais-tu bourreau? —
Tu frémis! va-t'en donc, cœur faible, bras débile!
Je ne te parle pas, mais laisse-moi tranquille!

OTBERT, pâle et baissant la voix.

Qu'exigerais-tu donc de moi?

GUANHUMARA.

Reste innocent.

Va-t'en!

OTBERT.

Pour la sauver, je donnerais mon sang.

GUANHUMARA.

Va-t'en!

OTBERT.

Je commettrais un crime. Es-tu contente?

GUANHUMARA.

Il me tente, démons! vous voyez qu'il me tente.
Eh bien! je le saisis! — Tu vas m'appartenir.
Ne perds pas désormais, quoi qu'il puisse advenir,
Ton temps à me prier. Mon âme est pleine d'ombre;
La prière se perd dans sa profondeur sombre.
Je te l'ai dit, je suis sans pitié, sans remord,
A moins de voir vivant celui que j'ai vu mort,
Donato que j'aimais! — Et maintenant, écoute,
Je t'avertis, au seuil de cette affreuse route,
Une dernière fois. Je te dis tout. — Il faut
Tuer quelqu'un, tuer comme sur l'échafaud,
Ici, qui je voudrai, quand je voudrai, sans grâce,
Sans pardon! — Vois!

OTBERT.

Poursuis.

GUANHUMARA.

Chaque souffle qui passe

Pousse ta Régina vers la tombe. Sans moi
Elle est morte. Je puis seule la sauver. Voi
Ce flacon. Chaque soir qu'elle en boive une goutte,
Elle vivra.

OTBERT.

Grand Dieu! dis-tu vrai? Donne!

GUANHUMARA.

Écoute,
Si demain tu la vois, grâce à cette liqueur,
Venir à toi, la vie au front, la joie au cœur,
Ange ressuscité, souriante figure,
Tu m'appartiens!

OTBERT, *éperdu.*

C'est dit.

GUANHUMARA.

Jure-le

OTBERT.

Je le jure.

GUANHUMARA.

Ta Régina d'ailleurs me répondra de toi.
C'est elle qui paierait pour ton manque de foi.
Tu le sais, je connais cette antique demeure;
J'en sais tous les secrets; partout j'entre à toute heure.

OTBERT, *étendant la main pour saisir la fiole*

Tu dis qu'elle vivra?

GUANHUMARA.

Oui. Songe à ton serment!

OTBERT.

Elle sera sauvée?

GUANHUMARA.

Oui. Songe qu'au moment

Où tu prendras ceci — je vais prendre ton âme.

OTBERT.

Donne et prends.

GUANHUMARA, lui remettant le flacon.

A demain!

OTBERT.

A demain.

Guanhumara sort

OTBERT, seul.

Merci, femme!

Quel que soit ton projet, qui que tu sois, merci!
Ma Régina vivra! — Mais portons-lui ceci.

Il se dirige vers la porte bâtarde, puis s'arrête un moment et fixe son regard sur la fiole.

Oh! que l'enfer me prenne et qu'elle vive!

Il entre précipitamment sous la porte bâtarde, qui se referme derrière lui. Cependant on entend, du côté opposé, des rires et des chants qui semblent se rapprocher. La grande porte s'ouvre à deux battants.

Entrent avec une rumeur de joie les princes et les burgraves, conduits par Hatto, tous couronnés de fleurs, vêtus de soie et d'or, sans cottes de mailles, sans gambessons et sans brassards, et le verre en main. Ils causent, boivent et rient par groupes, au milieu desquels circulent des pages portant des flacons pleins de vin, des aiguières d'or et des plateaux chargés de fruits. Au fond, des pertuisaniers immobiles et silencieux. Musiciens. Clairons, trompettes, hérauts d'armes.

SCÈNE V.

LES BURGRAVES.

HATTO, GORLOIS, LE DUC GERHARD DE THURINGE; PLATON, margrave de Moravie; GILISSA, margrave de Lusace; ZOAGLIO GIANNILARO, noble génois; DARIUS, burgrave de Lahneck; CADWALLA, burgrave d'Okenfels, LUPUS, comte de Mons (tout jeune homme, comme Gorlois) Autres burgraves et princes, personnages muets, entre autres UTHER, pendragon des Bretons, et les frères de Hatto et de Gorlois. Quelques femmes parées Pages, pertuisaniers, capitaines.

LE COMTE LUPUS, chantant.

L'hiver est froid, la bise est forte,
Il neige là-haut sur les monts. —
Aimons, qu'importe!
Qu'importe, aimons!

Je suis damné, ma mère est morte,
Mon curé me fait cent sermons. —
Aimons, qu'importe!
Qu'importe, aimons!

Belzébuth, qui frappe à ma porte,
M'attend avec tous ses démons. —
Aimons, qu'importe!
Qu'importe, aimons!

LE MARGRAVE GILISSA, se penchant à la fenêtre latérale, au comte Lupus.

Comte,
La grand'porte du burg et le chemin qui monte
Se voit d'ici.

LE MARGRAVE PLATON, examinant le délabrement de la salle.

Quel deuil et quelle vétusté!

LE DUC GERHARD, à Hatto.

On dirait un logis par les spectres hanté.

HATTO, désignant la porte du donjon.

C'est là qu'est mon aïeul.

LE DUC GERHARD.

Tout seul?

HATTO.

Avec mon père.

LE MARGRAVE PLATON.

Pour t'en débarrasser comment as-tu pu faire?

HATTO.

Ils ont fait leur temps. — Puis ils ont l'esprit troublé.
Voilà plus de deux mois que le vieux n'a parlé.
Il faut bien qu'à la fin la vieillesse s'efface.
Il a près de cent ans. — Ma foi, j'ai pris leur place.
Ils se sont retirés.

GIANNILARO.

D'eux-mêmes?

HATTO.

A peu près.

Entre un capitaine.

LE CAPITAINE, à Hatto.

Monseigneur...

HATTO.

Que veux-tu?

LE CAPITAINE.

L'argentier juif Perez
N'a point encor payé sa rançon.

HATTO.

Qu'on le pende.

LE CAPITAINE.

Puis les bourgeois de Linz, dont la frayeur est grande,
Vous demandent quartier.

HATTO.

Pillez! pays conquis.

LE CAPITAINE

Et ceux de Rhens?

HATTO.

Pillez!

Le capitaine sort.

LE BURGRAVE DARIUS, abordant Hatto, le verre à la main

Ton vin est bon, marquis!

Il boit.

HATTO.

Pardieu! je le crois bien, c'est du vin d'écarlate.
La ville de Bingen, qui me craint et me flatte,
M'en donne tous les ans deux tonnes.

LE DUC GERHARD.

Régina,
Ta fiancée, est belle.

HATTO.

Ah! l'on prend ce qu'on a.
Du côté maternel elle nous est parente.

LE DUC GERHARD.

Elle paraît malade?

HATTO.

Oh! rien.

GIANNILARO, bas, au duc Gerhard.

Elle est mourante.

Entre un capitaine.

LE CAPITAINE, bas, à Hatto.

Des marchands vont passer demain.

HATTO, à haute voix.

Embusquez-vous.

Le capitaine sort. Hatto continue en se tournant vers les princes.

Mon père eût été là. Moi, je reste chez nous.
Jadis on guerroyait, maintenant on s'amuse.
Jadis c'était la force, à présent c'est la ruse.
Le passant me maudit, le passant dit : — Hatto
Et ses frères font rage en ce sombre château,
Palais mystérieux qu'assiégent les tempêtes.
Aux margraves, aux ducs, Hatto donne des fêtes,
Et fait servir, courbant leurs têtes sous ses pieds,
Par des princes captifs les princes conviés! —
Eh bien, c'est un beau sort! On me craint, on m'envie.
Moi, je ris! — Mon donjon brave tout. — De la vie,
En attendant Satan, je fais un paradis.
Comme un chasseur ses chiens je lâche mes bandits,
Et je suis très heureux. — Ma fiancée est belle,
N'est-ce pas? — A propos, ta comtesse Isabelle,
L'épouses-tu?

LE DUC GERHARD.

Non.

HATTO.

Mais tu lui pris, l'an passé,
Sa ville, et lui promis d'épouser.

LE DUC GERHARD.

Je ne sai... —

Riant.

Ah! oui! l'on me le fit jurer sur l'évangile!
— Bon! — Je laisse la fille et je garde la ville.

Il rit.

HATTO, riant.

Mais que dit de cela la diète? —

LE DUC GERHARD, riant toujours.

Elle se tait.

HATTO.

Mais ton serment?..

LE DUC GERHARD.

Ah bah!

Depuis quelques instants la porte du donjon à droite s'est ouverte et a laissé voir quelques degrés d'un escalier sombre sur lesquels ont apparu deux vieillards; l'un, âgé d'un peu plus de soixante ans, cheveux gris, barbe grise; l'autre, beaucoup plus vieux, presque tout à fait chauve avec une longue barbe blanche; tous deux ont la chemise de fer, jambières et brassières de mailles, la grande épée au côté, et, par-dessus leur habit de guerre, le plus vieux porte une simarre blanche doublée de drap d'or, et l'autre une grande peau de loup dont la gueule s'ajuste sur sa tête.

Derrière le plus vieux se tient debout, immobile comme une figure pétrifiée, un écuyer à barbe blanche, vêtu de fer et élevant au-dessus de la tête du vieillard une grande bannière noire sans armoiries.

Otbert, les yeux baissés, est auprès du plus vieux, qui a le bras droit posé sur son épaule, et se tient un peu en arrière.

Dans l'ombre, derrière chacun des deux vieux chevaliers, on aperçoit deux écuyers habillés de fer comme leurs maîtres, et non moins vieux, dont la barbe blanchie descend sous la visière à demi baissée de leurs heaumes. Ces écuyers portent, sur des coussins de velours écarlate, les casques des deux vieillards, grands morions de forme extraordinaire, dont les cimiers figurent des gueules d'animaux fantastiques.

Les deux vieillards écoutent en silence; le moins vieux appuie son menton sur ses deux bras réunis et ses deux mains sur l'extrémité du manche d'une énorme hache d'Écosse. Les convives, occupés et causant entre eux, ne les ont pas aperçus.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JOB, MAGNUS, OTBERT.

MAGNUS.

Jadis il en était
Des serments qu'on faisait dans la vieille Allemagne
Comme de nos habits de guerre et de campagne;
Ils étaient en acier. — J'y songe avec orgueil.
C'était chose solide et reluisante à l'œil,
Que l'on n'entamait point sans lutte et sans bataille,
A laquelle d'un homme on mesurait la taille,
Qu'un noble avait toujours présente à son chevet,
Et qui, même rouillée, était bonne et servait.
Le brave mort dormait dans sa tombe humble et pure,
Couché dans son serment comme dans son armure;
Et le temps, qui des morts ronge le vêtement,
Parfois brisait l'armure, et jamais le serment.
Mais aujourd'hui la foi, l'honneur et les paroles
Ont pris le train nouveau des modes espagnoles.
Clinquant! soie! — Un serment, avec ou sans témoins,
Dure autant qu'un pourpoint, — parfois plus souvent moins!
S'use vite, et n'est plus qu'un haillon incommode
Qu'on déchire et qu'on jette en disant : Vieille mode!

A ces paroles de Magnus, tous se sont retournés avec stupeur. Moment de silence parmi les convives.

HATTO, s'inclinant devant les vieillards.

Mon père...

MAGNUS.

Jeunes gens, vous faites bien du bruit.
Laissez les vieux rêver dans l'ombre et dans la nuit.
La lueur des festins blesse leurs yeux sévères.

Les vieux choquaient l'épée; enfants, choquez les verres,
Mais loin de nous!

HATTO.

Seigneur...

En ce moment il aperçoit les portraits disposés sur le mur la face contre la pierre.

Mais qui donc?...

A Magnus.

Pardonnez,
Ces portraits, mes aïeux! qui les a retournés?
Qui s'est permis?...

MAGNUS.

C'est moi.

HATTO.

Vous?

MAGNUS.

Moi.

HATTO.

Mon père!...

LE DUC GERHARD, à Hatto

Il raille!

MAGNUS, à Hatto

Je les ai retournés tous contre la muraille,
Pour qu'ils ne puissent voir la honte de leurs fils.

HATTO, furieux.

Barberousse a puni son grand-oncle Louis
Pour un affront moins grand. Puisqu'à bout on me pousse...

MAGNUS, tournant à demi la tête vers Hatto.

Il me semble qu'on a parlé de Barberousse.
Il me semble qu'on a loué ce compagnon.
Que devant moi jamais on ne dise ce nom!

LE COMTE LUPUS, riant.

Que vous a-t-il donc fait, bonhomme?

MAGNUS.

O nos ancêtres!
Restez, restez voilés! — Ce qu'il m'a fait, mes maîtres?
— Ne parlais-tu pas, toi, petit comte de Mons? —
Descends les bords du Rhin, du lac jusqu'aux Sept-Monts,
Et compte les châteaux détruits sur les deux rives! —
Ce qu'il m'a fait? — Nos sœurs et nos filles captives,
Gibets impériaux bâtis pour les vautours
Sur nos rochers avec les pierres de nos tours,
Assauts, guerre et carnage à tous tant que nous sommes,
Carcans d'esclave au cou des meilleurs gentilshommes,
Voilà ce qu'il m'a fait! — et ce qu'il vous a fait! —
Trente ans, sous ce césar qui toujours triomphait,
L'incendie et l'exil, les fers, mille aventures,
Les juges, les cachots, les greffiers, les tortures,
Oui, nous avons souffert tout cela! nous avons,
Grand Dieu! comme des juifs, comme des esclavons,
Subi ce long affront, cette longue victoire,
Et nos fils dégradés n'en savent plus l'histoire! —
Tout pliait devant lui. — Quand Frédéric premier,
Masqué, mais couvert d'or du talon au cimier,
Surgissant au sommet d'une brèche enflammée,
Jetait son gantelet à toute notre armée,
Tout tremblait, tout fuyait, d'épouvante saisi.
Mon père seul un jour, —

Montrant l'autre vieillard.

mon père que voici! —
Lui barrant le chemin dans une cour étroite,
D'un trèfle au feu rougi lui flétrit la main droite! —
O souvenirs! ô temps! tout s'est évanoui!
L'éclair a disparu de notre œil ébloui.
Les barons sont tombés; les burgs jonchent la plaine.

De toute la forêt il ne reste qu'un chêne,

S'inclinant devant le vieillard.

Et ce chêne, c'est vous, mon père vénéré!

Se redressant.

— Barberousse! — Malheur à ce nom abhorré! —
Nos blasons sont cachés sous l'herbe et les épines.
Le Rhin déshonoré coule entre des ruines! —
Oh! je nous vengerai! — ce sera ma grandeur! —
Sans trêve, sans merci, sans pitié, sans pudeur,
Sur lui, s'il n'est pas mort, ou du moins sur sa race.
Rien ne m'empêchera de le frapper! — Dieu fasse
Qu'avant d'être au tombeau mon cœur soit soulagé,
Que je ne meure pas avant d'être vengé!
Car, pour avoir enfin cette suprême joie,
Pour sortir de la tombe et ressaisir ma proie,
Pour pouvoir revenir sur terre après ma mort,
Jeunes gens, je ferais quelque exécrable effort!
Oui, que Dieu veuille ou non, le front haut, le cœur ferme,
Je veux, quelle que soit la porte qui m'enferme,
Porte du paradis ou porte de l'enfer,
La briser

Étendant le bras.

d'un seul coup de ce poignet de fer! —

Il s'arrête, s'interrompt et reste un moment silencieux.

Hélas! que dis-je là, moi, vieillard solitaire!

Il tombe dans une profonde rêverie et semble ne plus rien entendre autour de lui. Peu à peu la joie et la hardiesse renaissent parmi les convives. Les deux vieillards semblent deux statues. Le vin circule et les rires recommencent.

HATTO, *bas au duc Gerhard en lui montrant les vieillards avec un haussement d'épaules*

L'âge leur a troublé l'esprit.

GORLOIS, *bas, au comte Lupus, en lui montrant Hatto.*

Un jour mon père
Sera comme eux, et moi je serai comme lui.

HATTO, au duc.

Tous nos soldats leur sont dévoués. Quel ennui!

Cependant Gorlois et quelques pages se sont approchés de la fenêtre et regardent au dehors. Tout à coup Gorlois se retourne.

GORLOIS, à Hatto.

Ah! père, viens donc voir ce vieux à barbe blanche!

LE COMTE LUPUS, courant à la fenêtre

Comme il monte à pas lents le sentier! son front penche.

GIANNILARO, s'approchant.

Est-il las!

LE COMTE LUPUS.

Le vent souffle aux trous de son manteau.

GORLOIS.

On dirait qu'il demande abri dans le château.

LE MARGRAVE GILISSA.

C'est quelque mendiant!

LE BURGRAVE CADWALLA.

Quelque espion!

LE BURGRAVE DARIUS.

Arrière!

HATTO, à la fenêtre

Qu'on me chasse à l'instant ce drôle à coups de pierre!

LUPUS, GORLOIS, et les pages jetant des pierres.

Va-t'en, chien!

MAGNUS, comme se réveillant en sursaut.

En quel temps sommes-nous, Dieu puissant!
Et qu'est-ce donc que ceux qui vivent à présent?
On chasse à coups de pierre un vieillard qui supplie!

Les regardant tous en face.

De mon temps, — nous avions aussi notre folie,
Nos festins, nos chansons... — On était jeune, enfin! —
Mais qu'un vieillard, vaincu par l'âge et par la faim,
Au milieu d'un banquet, au milieu d'une orgie,
Vînt à passer, tremblant, la main de froid rougie,
Soudain on remplissait, cessant tout propos vain,
Un casque de monnaie, un verre de bon vin.
C'était pour ce passant, que Dieu peut-être envoie!
Après, nous reprenions nos chants, car, plein de joie,
Un peu de vin au cœur, un peu d'or dans la main,
Le vieillard souriant poursuivait son chemin.
— Sur ce que nous faisions jugez ce que vous faites!

JOB, *se redressant, faisant un pas, et touchant l'épaule de Magnus.*

Jeune homme, taisez-vous — De mon temps, dans nos fêtes
Quand nous buvions, chantant plus haut que vous encor,
Autour d'un bœuf entier posé sur un plat d'or,
S'il arrivait qu'un vieux passât devant la porte,
Pauvre, en haillons, pieds nus, suppliant, une escorte
L'allait chercher; sitôt qu'il entrait, les clairons
Éclataient; on voyait se lever les barons;
Les jeunes, sans parler, sans chanter, sans sourire,
S'inclinaient, fussent-ils princes du saint-empire;
Et les vieillards tendaient la main à l'inconnu
En lui disant: Seigneur, soyez le bienvenu!

A Gorlois

— Va querir l'étranger!

HATTO, *s'inclinant.*

Mais...

JOB, *à Hatto.*

Silence!

LE DUC GERHARD, *à Job.*

Excellence...

JOB, *au duc.*

Qui donc ose parler lorsque j'ai dit : Silence!

Tous reculent et se taisent. Gorlois obéit et sort.

OTBERT, *à part.*

Bien, comte! — O vieux lion, contemple avec effroi
Ces chats-tigres hideux qui descendent de toi;
Mais, s'ils te font enfin quelque injure dernière,
Fais-les frissonner tous en dressant ta crinière!

GORLOIS, *rentrant, à Job.*

Il monte, monseigneur.

JOB, *à ceux des princes qui sont restés assis.*

Debout!

A ses fils.

— Autour de moi!

A Gorlois.

Ici!

Aux hérauts et aux trompettes.

Sonnez, clairons, ainsi que pour un roi!

Fanfares. Les burgraves et les princes se rangent à gauche. Tous les fils et petits-fils de Job, à droite autour de lui. Les pertuisaniers au fond, avec la bannière haute.

Bien.

Entre par la porte du fond un mendiant, qui paraît presque aussi vieux que le comte Job. Sa barbe blanche lui descend jusqu'au ventre. Il est vêtu d'une robe de bure brune à capuchon en lambeaux, et d'un grand manteau brun troué; il a la tête nue, une ceinture de corde où pend un chapelet à gros grains, des chaussures de corde à ses pieds nus. Il s'arrête au haut du degré de six marches, et reste immobile, appuyé sur un long bâton noueux. Les pertuisaniers le saluent de la bannière et les clairons d'une nouvelle fanfare.

Depuis quelques instants, Guanhumara a reparu à l'étage supérieur du promenoir, elle assiste à toute la scène.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, UN MENDIANT.

JOB, debout au milieu de ses enfants, au mendiant immobile sur le seuil

Qui que vous soyez, avez-vous ouï dire
Qu'il est dans le Taunus, entre Cologne et Spire,
Sur un roc près duquel les monts sont des coteaux,
Un château renommé parmi tous les châteaux,
Et, dans ce burg, bâti sur un monceau de laves,
Un burgrave fameux parmi tous les burgraves?
Vous a-t-on raconté que cet homme sans lois,
Tout chargé d'attentats, tout éclatant d'exploits,
Par la diète à Francfort, par le concile à Pise,
Mis hors du saint empire et de la sainte église,
Isolé, foudroyé, réprouvé, mais resté
Debout dans sa montagne et dans sa volonté,
Poursuit, provoque et bat, sans relâche et sans trêve,
Le comte palatin, l'archevêque de Trève,
Et, depuis soixante ans, repousse d'un pied sûr
L'échelle de l'empire appliquée à son mur?
Vous a-t-on dit qu'il est l'asile de tout brave,
Qu'il fait du riche un pauvre, et du maître un esclave;
Et qu'au-dessus des ducs, des rois, des empereurs,
Aux yeux de l'Allemagne en proie à leurs fureurs,
Il dresse sur sa tour, comme un défi de haine,
Comme un appel funèbre aux peuples qu'on enchaîne,
Un grand drapeau du deuil, formidable haillon
Que la tempête tord dans son noir tourbillon?
Vous a-t-on dit qu'il touche à sa centième année,
Et qu'affrontant le ciel, bravant la destinée,

Depuis qu'il s'est levé sur son rocher, jamais,
Ni la guerre arrachant les burgs de leurs sommets,
Ni César furieux et tout-puissant, ni Rome,
Ni les ans, fardeau sombre, accablement de l'homme,
Rien n'a vaincu, rien n'a dompté, rien n'a ployé
Ce vieux Titan du Rhin, Job l'excommunié?
— Savez-vous cela?

LE MENDIANT.

Oui.

JOB.

Vous êtes chez cet homme.
Soyez le bienvenu, seigneur. C'est moi qu'on nomme
Job le Maudit.

Montrant Magnus.

Voici mon fils à mes genoux.

Montrant Hatto, Gorlois et les autres.

Et les fils de mon fils, qui sont moins grands que nous.
Ainsi notre espérance est bien souvent trompée.
Or, de mon père mort je tiens ma vieille épée,
De mon épée un nom qu'on redoute, et du chef
De ma mère je tiens ce manoir d'Heppenheff.
Nom, épée et château, tout est à vous, mon hôte.
— Maintenant parlez-nous à cœur libre, à voix haute.

LE MENDIANT.

Princes, comtes, seigneurs, — vous, esclaves, aussi, —
J'entre et je vous salue, et je vous dis ceci :
Si tout est en repos au fond de vos pensées,
Si rien, en méditant vos actions passées,
Ne trouble vos cœurs, purs comme le ciel est bleu,
Vivez, riez, chantez. — Sinon, pensez à Dieu!
Jeunes hommes, vieillards aux longues destinées,
— Vous, couronnés de fleurs, — vous, couronnés d'années,
Si vous faites le mal sous la voûte des cieux,

Regardez devant vous et soyez sérieux.
Ce sont des instants courts et douteux que les nôtres;
L'âge vient pour les uns, la tombe s'ouvre aux autres.
Donc, jeunes gens, si fiers d'être puissants et forts,
Songez aux vieux; et vous, vieillards, songez aux morts!
Soyez hospitaliers surtout! c'est la loi douce.
Quand on chasse un passant, sait-on qui l'on repousse?
Sait-on de quelle part il vient? — Fussiez-vous rois,
Que le pauvre pour vous soit sacré! — Quelquefois
Dieu, qui d'un souffle abat les sapins centenaires,
Remplit d'événements, d'éclairs et de tonnerres
Déjà grondant dans l'ombre à l'heure où nous parlons
La main qu'un mendiant cache sous ses haillons!

DEUXIEME PARTIE

LE MENDIANT

LA SALLE DES PANOPLIES

A gauche une porte. Au fond une galerie à créneaux laissant voir le ciel. Murailles de basalte nue. Ensemble rude et sévère. Armures complètes adossées à tous les piliers.

Au lever du rideau, le mendiant est debout sur le devant de la scène, appuyé sur son bâton, l'œil fixé à terre, et semble en proie à une rêverie douloureuse.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MENDIANT, seul

Le moment est venu de frapper ce grand coup.
On pourrait tout sauver, mais il faut risquer tout.
Qu'importe, si Dieu m'aide! — Allemagne, ô patrie!
Que tes fils sont déchus! et de quels coups meurtrie,
Après ce long exil, je te retrouve, hélas!
Ils ont tué Philippe, et chassé Ladislas,
Empoisonné Heinrich! Ils ont, d'un front tranquille,
Vendu Cœur-de-Lion comme ils vendraient Achille!
O chute affreuse et sombre! abaissement profond!
Plus d'unité. Les nœuds des états se défont.
Je vois dans ce pays, jadis terre des braves,
Des lorrains, des flamands, des saxons, des moraves,

Des francs, des bavarois, mais pas un allemand.
Le métier de chacun est vite fait, vraiment!
C'est chanter pour le moine, et prêcher pour le prêtre,
Pour le page porter la lance de son maître,
Pour le baron piller, et pour le roi dormir.
Ceux qui ne pillent pas ne savent que gémir,
Et, tremblant comme au temps des empereurs saliques,
Adorer une châsse et baiser des reliques!
On est féroce ou lâche; on est vil ou méchant.
Le comte palatin, comme écuyer tranchant,
A la première voix au collége, après Trève,
Il la vend. Du Seigneur on méconnaît la trève;
Et le roi de Bohême, un slave! est électeur.
Chacun veut se dresser de toute sa hauteur.
Partout le droit du poing, l'horreur, la violence.
Le soc qu'on foule aux pieds se change en fer de lance;
Les faulx vont à la guerre et laissent la moisson.
L'incendie est partout. En chantant sa chanson,
Tout zingaro qui passe au seuil d'une chaumière
Cache sous son manteau son briquet et sa pierre.
Les vandales ont pris Berlin. Ah! quel tableau!
Les païens à Dantzick! les mogols à Breslau!
Tout cela dans l'esprit en même temps me monte,
Pêle-mêle, au hasard; mais c'est horrible!... — O honte!
Plus d'argent. Tout est mort, pays, cités, faubourg.
Comment finira-t-on la flèche de Strasbourg?
Par qui fait-on porter la bannière des villes?
Par des juifs enrichis dans les guerres civiles.
Abjection! — L'empire avait de grands piliers,
Hollande, Luxembourg, Clèves, Gueldres, Juliers...
— Croulés! — Plus de Pologne et plus de Lombardie.
Pour nous défendre au jour d'une attaque hardie,
Nous avons Ulm, Augsbourg, closes de mauvais pieux!
L'œuvre de Charlemagne et d'Othon le Pieux
N'est plus. Notre frontière à l'occident s'efface,
Car la Haute-Lorraine est aux comtes d'Alsace,

Et la Basse-Lorraine aux comtes de Louvain.
Plus d'ordre teutonique. Il ne reste à Gauvain
Que vingt-huit chevaliers et cent valets de guerre.
Cependant le danois menace; l'Angleterre
Agite gibelins et guelfes ; le lorrain
Trahit; le Brabant gronde; un feu couve à Turin;
Philippe-Auguste est fort; Gênes veut une somme;
L'interdit pend toujours ; le saint-père dans Rome
Rêve, assis dans sa chaire, incertain et hautain;
Et pas de chef, grand Dieu! devant un tel destin!
Les électeurs épars, creusant chacun leur plaie,
Chacun de leur côté, couronnent qui les paie;
Et, comme un patient qui, sanglant, déchiré,
Meurt, par quatre chevaux lentement démembré,
D'Anvers à Ratisbonne, et de Lubeck à Spire,
Font par quatre empereurs écarteler l'empire!
Allemagne! Allemagne! Allemagne! Hélas!...

Sa tête tombe sur sa poitrine; il sort à pas lents par le fond Otbert, qui est entré depuis quelques instants, le suit des yeux. Le mendiant s'enfonce sous les arcades de la galerie.

tout à coup le visage d'Otbert s'éclaire d'une expression de joie et de surprise. Régina apparaît, du côté opposé à celui par lequel le mendiant est sorti; Régina radieuse de bonheur et de santé

SCÈNE II.

OTBERT, RÉGINA.

OTBERT.

Quoi!
Régine ! Est-il possible? est-ce vous que je voi?

RÉGINA.

Otbert! Otbert! je vis, je parle, je respire,
Mes pieds peuvent marcher, ma bouche peut sourire,
Je n'ai plus de souffrance et je n'ai plus d'effroi,
Je vis, je suis heureuse, et je suis toute à toi!

OTBERT, *la contemplant*

O bonheur!

RÉGINA.

Cette nuit, j'ai dormi, mais sans fièvre.
Ton nom, si j'ai parlé, seul entr'ouvrait ma lèvre.
Quel doux sommeil! vraiment, non, je n'ai pas souffert.
Quand le soleil levant m'a réveillée, Otbert,
Otbert! il m'a semblé que je me sentais naître.
Les passereaux joyeux chantaient sous ma fenêtre,
Les fleurs s'ouvraient, laissant leurs parfums fuir aux cieux.
Moi, j'avais l'âme en joie, et je cherchais des yeux
Tout ce qui m'envoyait une haleine si pure,
Et tout ce qui chantait dans l'immense nature;
Et je disais tout bas, l'œil inondé de pleurs:
O doux oiseaux, c'est moi! c'est bien moi, douces fleurs!
— Je t'aime, ô mon Otbert!

Elle se jette dans ses bras. Tirant le flacon de son sein.

Cette fiole est la vie.

Tu m'as guérie, Otbert! ami, tu m'as ravie
A la mort. Défends-moi de Hatto maintenant.

OTBERT.

Régina, ma beauté, mon ange rayonnant,
Ma joie! oui, je saurai terminer mon ouvrage.
Mais ne m'admire pas. Je n'ai pas de courage,
Je n'ai pas de vertu, je n'ai que de l'amour.
Tu vis! devant mes yeux je vois un nouveau jour.
Tu vis! je sens en moi comme une âme nouvelle.
Mais regarde-moi donc! O mon Dieu, qu'elle est belle!
Vrai, tu ne souffres plus?

RÉGINA.

Non. Plus rien. C'est fini.

OTBERT.

Soyez béni, mon Dieu!

RÉGINA.

Mon Otbert, sois béni!

Tous deux restent un moment silencieux, se tenant embrassés Puis Régina s'arrache des bras d'Otbert

Mais le bon comte Job m'attend — Mon bien suprême!
J'ai voulu seulement te dire que je t'aime!
Adieu.

OTBERT.

Reviens!

RÉGINA.

Bientôt. Mais je cours, il m'attend

OTBERT, tombant à genoux et levant les mains au ciel.

Merci, Seigneur, elle est sauvée!

Guanhumara apparaît au fond du théâtre.

SCÈNE III.

OTBERT, GUANHUMARA.

GUANHUMARA, posant la main sur l'épaule d'Otbert.

Es-tu content?

OTBERT, avec épouvante.

Guanhumara!

GUANHUMARA.

Tu vois, j'ai tenu ma promesse.

OTBERT.

Je tiendrai mon serment.

GUANHUMARA.

Sans pitié!

OTBERT.

Sans faiblesse.

A part.

Après, je me tuerai.

GUANHUMARA.

L'on t'attendra ce soir.

A minuit.

OTBERT.

Où?

GUANHUMARA.

Devant la tour du drapeau noir.

OTBERT.

C'est un lieu redoutable, et personne n'y passe.
On dit que le rocher garde une sombre trace...

GUANHUMARA.

Une trace de sang, qui sur le mur descend
D'une fenêtre au bord du torrent.

OTBERT, avec horreur.

C'est du sang!
Tu le vois, le sang tache et brûle.

GUANHUMARA.

Le sang lave
Et désaltère.

OTBERT.

Allons! ordonne à ton esclave.
Qui trouverai-je au lieu marqué?

GUANHUMARA.

Tu trouveras
Un homme masqué, — seul.

OTBERT.

Après!

GUANHUMARA.

Tu le suivras.

OTBERT.

C'est dit.

Guanhumara saisit vivement le poignard qu'Otbert porte à sa ceinture, le tire du fourreau et fixe sur la lame un regard terrible, puis ses yeux se relèvent vers le ciel.

GUANHUMARA.

O vastes cieux! ô profondeurs sacrées!
Morne sérénité des voûtes azurées!
O nuit, dont la tristesse a tant de majesté!
Toi qu'en mon long exil je n'ai jamais quitté
Vieil anneau de ma chaîne, ô compagnon fidèle!
Je vous prends à témoin; — et vous, murs, citadelle,
Chênes qui versez l'ombre aux pas du voyageur,

Vous m'entendez, — je voue à ce couteau vengeur
Fosco, baron des bois, des rochers et des plaines,
Sombre comme toi, nuit, vieux comme vous, grands chênes!

OTBERT.

Qu'est-ce que ce Fosco?

GUANHUMARA.

Celui qui doit mourir.
De ta main.

Elle lui rend le poignard.

A ce soir.

Elle sort par la galerie du fond sans voir Job et Regina, qui entrent du côté opposé.

OTBERT, *seul.*

Ciel!

SCÈNE IV.

OTBERT, RÉGINA, JOB.

RÉGINA.

Elle entre en courant, puis se retourne vers le comte Job, qui la suit à pas lents.

Oui, je puis courir.
Voyez, seigneur.

Elle s'approche d'Otbert, qui semble écouter encore les dernières paroles de Guanhumara, et ne les a pas vus entrer.

C'est nous, Otbert.

OTBERT, comme éveillé en sursaut.

Seigneur... comtesse...

JOB.

Ce matin je sentais redoubler ma tristesse.
Ce que ce mendiant, mon hôte, a dit hier
Passait à chaque instant en moi comme un éclair,

A Régina.

Puis je songeais à toi, que je voyais mourante;
A ta mère, ombre triste autour de nous errante... —

A Otbert.

Tout à coup dans ma chambre elle entre, cette enfant,
Fraîche, rose, le front joyeux, l'air triomphant.
Un miracle! je ris, je pleure, je chancelle.
— Venez remercier sire Otbert, me dit-elle.
J'ai répondu : Courons remercier Otbert.
Nous avons traversé le vieux château désert...

RÉGINA, gaiement.

Et nous voici tous deux courant!

JOB, à Otbert.

Mais quel mystère?
Ma Régina guérie! — Il ne faut rien me taire,
Comment donc as-tu fait pour la sauver ainsi?

OTBERT.

C'est un philtre, un secret qu'une esclave d'ici
M'a vendu.

JOB.

Cette esclave est libre! je lui donne
Cent livres d'or, des champs, des vignes! Je pardonne
Aux condamnés à mort dans ce burg gémissants!
J'accorde la franchise à mille paysans,
Au choix de Régina.

Il leur prend les mains.

J'ai le cœur plein de joie!

Les regardant avec tendresse.

Puis il suffit aussi que tous deux je vous voie!

Il fait quelques pas sur le devant du théâtre et semble tomber dans une profonde rêverie.

C'est vrai, je suis maudit, je suis seul, je suis vieux,
Je suis triste! — Au donjon qu'habitent mes aïeux
Je me cache, et là, morne, assis, muet et sombre,
Je regarde pensif autour de moi dans l'ombre.
Hélas! tout est bien noir! Je promène mes yeux
Au loin sur l'Allemagne, et n'y vois qu'envieux,
Tyrans, bourreaux, luttant de folie et de crime;
Pauvre pays poussé par cent bras vers l'abîme,
Qui va tomber, si Dieu ne fait sur son chemin
Passer quelque géant qui lui tende la main!
Mon pays me fait mal. Je regarde ma race,
Ma maison, mes enfants... — Haine, bassesse, audace!
Hatto contre Magnus; Gorlois contre Hatto;
Et déjà sous le loup grince le louveteau.
Ma race me fait peur. Je regarde en moi-même.

— Ma vie, ô Dieu! — je tremble et mon front devient blême!
Tant chaque souvenir qu'évoque mon effroi,
Prend un masque hideux en passant devant moi!
Oui! tout est noir. — Démons dans ma patrie en flamme,
Monstres dans ma famille et spectres dans mon âme! —
Aussi, lorsqu'à la fin mon œil troublé, que suit
La triple vision de cette triple nuit,
Cherchant le jour et Dieu, lentement se relève.
J'ai besoin, en sortant de l'abîme où je rêve,
De vous voir près de moi comme deux purs rayons,
Comme au seuil de l'enfer deux apparitions,
Vous, enfants dont le front de tant de clarté brille,
Toi, jeune homme vaillant, toi, douce jeune fille,
Vous qui semblez, vers moi quand vos yeux sont tournés,
Deux anges indulgents sur Satan inclinés!

OTBERT, à part.

Hélas!

RÉGINA.

O monseigneur!

JOB.

Enfants! que je vous serre
Tous les deux dans mes bras!

A Otbert, en le regardant entre les deux yeux avec tendresse.

Ton regard est sincère.
On sent en toi le preux fidèle à son serment,
Comme l'aigle au soleil et le fer à l'aimant.
Tout ce qu'il a promis, cet enfant l'exécute,

A Régina.

N'est-ce pas?

RÉGINA.

Je lui dois la vie.

JOB.

Avant ma chute,

J'étais pareil à lui! grave, pur, chaste et fier
Comme une vierge et comme une épée.

Il va à la fenêtre.

Ah! cet air
Est doux, le ciel sourit et le soleil rassure.

Revenant à Régina et lui montrant Otbert.

Vois-tu, ma Régina, cette noble figure
Me rappelle un enfant, mon pauvre dernier-né.
Quand Dieu me le donna, je me crus pardonné.
Voilà vingt ans bientôt. — Un fils à ma vieillesse!
Quel don du ciel! J'allais à son berceau sans cesse.
Même quand il dormait, je lui parlais souvent;
Car, quand on est très vieux, on devient très enfant.
Le soir, sur mes genoux, j'avais sa tête blonde.
— Je te parle d'un temps!... tu n'étais pas au monde.
— Il bégayait déjà les mots dont on sourit.
Il n'avait pas un an, il avait de l'esprit.
Il me connaissait bien! Je ne peux pas te dire.
Il me riait; et moi, quand je le voyais rire,
J'avais, pauvre vieillard, un soleil dans le cœur!
J'en voulais faire un brave, un vaillant, un vainqueur;
Je l'avais nommé George... — Un jour, — pensée amère!
Il jouait dans les champs... — Oh! quand tu seras mère,
Ne laisse pas jouer tes enfants loin de toi! —
On me le prit. — Des juifs, une femme! Pourquoi?
Pour l'égorger, dit-on, dans leur sabbat. — Je pleure,
Je pleure après vingt ans comme à la première heure.
Hélas! je l'aimais tant! C'était mon petit roi.
J'étais fou, j'étais ivre, et je sentais en moi
Tout ce que sent une âme en qui le ciel s'épanche,
Quand ses petites mains touchaient ma barbe blanche!
— Je ne l'ai plus revu! jamais! — Mon cœur se rompt!

A Otbert.

Il serait de ton âge. Il aurait ton beau front.
Il serait innocent comme toi. — Viens! — Je t'aime.

Depuis quelques instants Guanhumara est entrée et observe du fond sans être vue — Job presse Otbert dans un étroit embrassement, et pleure.

Parfois, en te voyant, je me dis : C'est lui-même!
Par un miracle étrange et charmant à la fois,
Tout en toi, ta candeur, ton air, tes yeux, ta voix,
En rappelant ce fils à mon âme affaiblie,
Fait que je m'en souviens et fait que je l'oublie.
Sois mon fils!

OTBERT.

Monseigneur!

JOB.

Sois mon fils. — Comprends-tu?
Toi, brave enfant, épris d'honneur et de vertu,
Fils de rien, je le sais, et sans père ni mère,
Mais grand cœur, que remplit une grande chimère,
Sais-tu, quand je te dis : Jeune homme, sois mon fils!
Ce que je veux te dire et ce que je te dis?
Je veux dire...

A Otbert et à Régina.

Écoutez.

... Que passer sa journée
Près d'un pauvre vieillard, face au tombeau tournée,
Du matin jusqu'au soir vivre comme en prison,
Quand on est belle fille et qu'on est beau garçon,
Ce serait odieux, affreux, contre nature,
Si l'on ne pouvait pas, dans cette chambre obscure,
Par-dessus le vieillard, qui s'aperçoit du jeu,
Se regarder parfois et se sourire un peu.
Je dis que le vieillard en a l'âme attendrie,
Que je vois bien qu'on s'aime, — et que je vous marie?

RÉGINA, éperdue de joie.

Ciel!

JOB, à Régina.

Je veux achever ta guérison, moi!

OTBERT.

Quoi?

JOB, à Régina.

Ta mère était ma nièce et t'a léguée à moi.
Elle est morte. — Et j'ai vu, comme elle, disparaître,
Hélas! sept de mes fils, les plus vaillants peut-être,
Georges, mon doux enfant, envolé pour jamais,
Et ma dernière femme, et tout ce que j'aimais!
C'est la peine imposée à ceux qui longtemps vivent,
De voir sans cesse, ainsi que les mois qui se suivent,
Les deuils se succéder de saison en saison,
Et les vêtements noirs entrer dans la maison!
— Toi, du moins, sois heureuse! — Enfants, je vous marie!
Hatto te briserait, ma pauvre fleur chérie!
Quant ta mère mourut, je lui dis : Meurs en paix;
Ta fille est mon enfant; et, s'il le faut jamais,
Je donnerai mon sang pour elle!

RÉGINA.

O mon bon père!

JOB.

Je l'ai juré!

A Otbert.

Toi, fils, va, grandis, fais la guerre.
Tu n'as rien; mais pour dot je te donne mon fief
De Kammerberg, mouvant de ma tour d'Heppenheff.
Marche comme ont marché Nemrod, César, Pompée!
J'ai deux mères, vois-tu, ma mère et mon épée.
Je suis bâtard d'un comte, et légitime fils
De mes exploits. Il faut faire comme je fis.

A part.

Hélas! au crime près!

Haut.

Mon enfant, sois honnête

Et brave. Dès longtemps j'arrange dans ma tête
Ce mariage-là. Certe, on peut allier
Le franc archer Otbert à Job, franc chevalier!
Tu t'étais dit : — Toujours je serai, quelle honte!
Le chien du vieux lion, le page du vieux comte.
Captif, tant qu'il vivra, près de lui! — Sur ma foi!
Je t'aime, mon enfant, mais pour toi, non pour moi.
Oh! les vieux ne sont pas si méchants qu'on le pense!
Voyons, arrangeons tout. Je crains Hatto. Silence!
Pas de rupture ici. L'on jouerait du couteau.

Baissant la voix.

Mon donjon communique aux fossés du château.
J'en ai les clefs. Otbert, ce soir, sous bonne garde,
Vous partirez tous deux. Le reste te regarde.

OTBERT.

Mais...

JOB, souriant.

Tu refuses?

OTBERT.

Comte! ah! c'est le paradis
Que vous m'ouvrez!

JOB.

Alors fais ce que je te dis.
Plus un mot. Le soleil couché, vous fuirez vite.
J'empêcherai Hatto d'aller à ta poursuite;
Et vous vous marierez à Caub.

Guanhumara, qui a tout entendu, sort Il prend leurs bras à tous deux sous les siens et les regarde avec tendresse.

Mes amoureux,
Dites-moi seulement que vous êtes heureux.
Moi, je vais rester seul.

RÉGINA.

Mon père!

JOB.

Il faut me dire
Un dernier mot d'amour dans un dernier sourire.
Que deviendrai-je, hélas! quand vous serez partis?
Quand mon passé, mes maux, toujours appesantis,
Vont retomber sur moi?

A Régina.

Car, vois-tu, ma colombe,
Je soulève un moment ce poids, puis il retombe!

A Otbert.

Gunther, mon chapelain, vous suivra. J'ai l'espoir
Que tout ira bien. Puis vous reviendrez me voir.
Un jour. — Ne pleurez pas! laissez-moi mon courage.
Vous êtes heureux, vous! Quand on s'aime à votre âge,
Qu'importe un vieux qui pleure? — Ah! vous avez vingt ans!
Moi, Dieu ne peut vouloir que je souffre longtemps.

Il s'arrache de leurs bras.

Attendez-moi céans.

A Otbert.

Tu connais bien la porte.
J'en vais chercher les clefs, et je te les rapporte.

Il sort par la porte de gauche.

SCÈNE V.

OTBERT, RÉGINA.

OTBERT, *le regardant sortir avec égarement.*

Juste ciel! tout se mêle en mon esprit troublé.
Fuir avec Régina! fuir ce burg désolé!
Oh! si je rêve, ayez pitié de moi, madame,
Ne me réveillez pas. — Mais c'est bien toi, mon âme!
Ange, tu m'appartiens! Fuyons avant ce soir,
Fuyons dès à présent! — Si tu pouvais savoir!... —
Là l'éden radieux, derrière moi l'abîme!
Je fuis vers le bonheur, je fuis devant le crime!

RÉGINA.

Que dis-tu?

OTBERT.

Régina, ne crains rien. Je fuirai.
Mais mon serment! grand Dieu! Régina, j'ai juré!
Qu'importe? je fuirai, j'échapperai. Dieu juste,
Jugez-moi. Ce vieillard est bon, il est auguste,
Je l'aime! Viens, partons! Tout nous aide à la fois.
Rien ne peut empêcher notre fuite...

Pendant ces dernières paroles Guanhumara est rentrée par la galerie du fond. Elle conduit Hatto et lui montre du doigt Otbert et Régina qui se tiennent embrassés. Hatto fait un signe, et derrière lui arrivent en foule les princes, les burgraves et les soldats. Le marquis leur indique du geste les deux amants, qui, absorbés dans leur contemplation d'eux-mêmes, ne voient rien et n'entendent rien. Tout à coup, au moment où Otbert se retourne entraînant Régina, Hatto se dresse devant lui. Guanhumara a disparu.

SCÈNE VI.

OTBERT, RÉGINA, HATTO, MAGNUS, GORLOIS, LES BURGRAVES, LES PRINCES, GIANNILARO, SOLDATS. Puis LE MENDIANT. Puis JOB.

HATTO, à Otbert.

Tu crois?

RÉGINA.

Ciel! Hatto!

HATTO, aux archers.

Saisissez cet homme et cette femme.

OTBERT, tirant son épée et arrêtant du geste les soldats.

Marquis Hatto, je sais que tu n'es qu'un infâme.
Je te sais traître, impie, abominable et bas.
Je veux savoir aussi si l'on ne trouve pas
Au fond de ton cœur vil, cloaque d'immondices,
La peur, fange et limon que déposent les vices.
Je soupçonne, entre nous, que tu n'es qu'un poltron;
Et que tous ces seigneurs, — meilleurs que toi, baron!
Quand j'aurai secoué ton faux semblant d'audace,
Vont voir ta lâcheté te monter à la face!
Je représente ici, par son choix souverain,
Régina, fille noble et comtesse du Rhin.
Prince, elle te refuse, et c'est moi qu'elle épouse.
Hatto, je te défie, à pied, sur la pelouse
Auprès de la Wisper, à trois milles d'ici,
A toute arme, en champ clos, sans délai, sans merci,
Sans quartier, réservés d'armet et de bavière,
A face découverte, au bord de la rivière;
Et l'on y jettera le vaincu. Tue ou meurs.

Régina tombe évanouie. Ses femmes l'emportent. Otbert barre le passage aux archers, qui veulent s'approcher.

Que nul ne fasse un pas! je parle à ces seigneurs.

Aux princes.

Écoutez tous, marquis venus dans la montagne,
Duc Gerhard, sire Uther, pendragon de Bretagne,
Burgrave Darius, burgrave Cadwalla,
Je soufflette à vos yeux ce baron que voilà;
Et j'invoque céans, pour châtier ses hontes,
Le droit des francs archers par-devant les francs comtes!

Il jette son gant au visage de Hatto — Entre le Mendiant, confondu dans la foule des assistants.

HATTO.

Je t'ai laissé parler!

Bas à Zoaglio Giannilaro, qui est près de lui dans la foule des seigneurs.

Dieu sait, Giannilaro,
Que mon épée en tremble encor dans le fourreau!

A Otbert.

Maintenant, je te dis: Qui donc es-tu, mon brave?
Parle, es-tu fils de roi, duc souverain, margrave,
Pour m'oser défier? Dis ton nom seulement.
Le sais-tu? Tu te dis l'archer Otbert.

Aux seigneurs.

Il ment.

A Otbert.

Tu mens. Ton nom n'est pas Otbert. Je vais te dire
D'où tu viens, d'où tu sors, ce que tu vaux! — Messire,
Ton nom est Yorghi Spadaceli. Tu n'es
Pas même gentilhomme. Allons! je te connais.
Ton aïeul était corse et ta mère était slave.
Tu n'es qu'un vil faussaire, esclave et fils d'esclave.
Arrière!

Aux assistants.

Il est, seigneurs, des princes parmi vous.

S'ils prennent son parti, je les accepte tous,
Pied contre pied, partout, ici, dans l'avenue,
Deux poignards dans les mains, et la poitrine nue!

A Otbert.

Mais toi, vil brigand corse, échappé des makis,

Il pousse du pied le gant d'Otbert.

Jette aux valets ton gant!

OTBERT.

Misérable!

LE MENDIANT, faisant un pas, à Hatto.

Marquis!
J'ai quatrevingt-douze ans, mais je te tiendrai tête.
— Une épée!

Il jette son bâton et prend l'épée de l'une des panoplies suspendues au mur.

HATTO, éclatant de rire.

Un bouffon manquait à cette fête.
Le voici, messeigneurs. D'où sort ce compagnon?
Nous tombons du bohème au mendiant.

Au mendiant

Ton nom?

LE MENDIANT.

Frédéric de Souabe, empereur d'Allemagne.

MAGNUS.

Barberousse!

Étonnement et stupeur. Tous s'écartent et forment une sorte de grand cercle autour du mendiant, qui dégage de ses haillons une croix attachée à son cou et l'élève de sa main droite, la gauche appuyée sur l'épée piquée en terre.

LE MENDIANT.

Voici la croix de Charlemagne.

Tous les yeux se fixent sur la croix. Moment de silence. Il reprend.

Moi, Frédéric, seigneur du mont où je suis né,
Élu roi des romains, empereur couronné,
Porte-glaive de Dieu, roi de Bourgogne et d'Arles,

J'ai violé la tombe où dormait le grand Charles;
J'en ai fait pénitence; et, le genou plié,
J'ai vingt ans au désert pleuré, gémi, prié.
Vivant de l'eau du ciel et de l'herbe des roches,
Fantôme dont le pâtre abhorrait les approches,
Le monde entier m'a cru descendu chez les morts.
Mais j'entends mon pays qui m'appelle; je sors
De l'ombre où je songeais, exilé volontaire.
Il est temps de lever ma tête hors de terre.
Me reconnaissez-vous?

MAGNUS, s'approchant.

Ton bras, césar romain?

LE MENDIANT.

Le trèfle qu'un de vous m'imprima sur la main?

Il présente son bras à Magnus

Vois.

Magnus s'incline, examine attentivement le bras du mendiant, puis se redresse.

MAGNUS, aux assistants.

Je déclare ici, la vérité m'y pousse,
Que voici l'empereur Frédéric Barberousse.

La stupeur est au comble. Le cercle s'élargit. L'empereur, appuyé sur la grande épée, se tourne vers les assistants et promène sur eux des regards terribles.

L'EMPEREUR.

Vous m'entendiez jadis marcher dans ces vallons,
Lorsque l'éperon d'or sonnait à mes talons.
Vous me reconnaissez, burgraves. — C'est le maître.
Celui qui subjugua l'Europe, et fit renaître
L'Allemagne d'Othon, reine au regard serein;
Celui que choisissaient pour juge souverain,
Comme bon empereur, comme bon gentilhomme,
Trois rois dans Mersebourg et deux papes dans Rome,
Et qui donna, touchant leurs fronts du sceptre d'or,
La couronne à Suénon, la tiare à Victor;
Celui qui des Hermann renversa le vieux trône;

Qui vainquit tour à tour, en Thrace et dans Icône,
L'empereur Isaac et le calife Arslàn;
Celui qui, comprimant Gênes, Pise, Milan,
Étouffant guerres, cris, fureurs, trahisons viles,
Prit dans sa large main l'Italie aux cent villes;
Il est là qui vous parle. Il surgit devant vous!

Il fait un pas. Tous reculent.

— J'ai su juger les rois, je sais traquer les loups. —
J'ai fait pendre les chefs des sept cités lombardes;
Albert l'Ours m'opposait dix mille hallebardes,
Je le brisai; mes pas sont dans tous les chemins;
J'ai démembré Henri le Lion de mes mains,
Arraché ses duchés, arraché ses provinces,
Puis avec ses débris j'ai fait quatorze princes;
Enfin, j'ai, quarante ans, avec mes doigts d'airain,
Pierre à pierre émietté vos donjons dans le Rhin!
Vous me reconnaissez, bandits! — Je viens vous dire
Que j'ai pris en pitié les douleurs de l'empire,
Que je vais vous rayer du nombre des vivants,
Et jeter votre cendre infâme aux quatre vents!

Il se tourne vers les archers.

Vos soldats m'entendront! Ils sont à moi. J'y compte.
Ils étaient à la gloire avant d'être à la honte.
C'est sous moi qu'ils servaient avant ces temps d'horreur,
Et plus d'un se souvient de son vieil empereur.
N'est-ce pas, vétérans? n'est-ce pas, camarades?

Aux burgraves.

Ah! mécréants! félons! ravageurs de bourgades!
Ma mort vous fait renaître. Eh bien, touchez, voyez,
Entendez! c'est bien moi!

Il marche à grands pas au milieu d'eux. Tous s'écartent devant lui.

Sans doute vous croyez
Être des chevaliers! Vous vous dites : — Nous sommes
Les fils des grands barons et des grands gentilshommes.
Nous les continuons. — Vous les continuez?
Vos pères, toujours fiers, jamais diminués,

Faisaient la grande guerre ; ils se mettaient en marche,
Ils enjambaient les ponts dont on leur brisait l'arche,
Affrontaient le piquier ainsi que l'escadron,
Faisaient, musique en tête et sonnant du clairon,
Face à toute une armée et tenaient la campagne,
Et, si haute que fût la tour ou la montagne,
N'avaient besoin, pour prendre un château rude et fort,
Que d'une échelle en bois, pliant sous leur effort,
Dressée au pied des murs d'où ruisselait le soufre,
Ou d'une corde à nœuds, qui, dans l'ombre du gouffre,
Balançait ces guerriers, moins hommes que démons,
Et que le vent, la nuit, tordait au flanc des monts!
Blâmait-on ces assauts de nuit, ces capitaines
Défiaient l'empereur, au grand jour, dans les plaines,
Puis attendaient, debout dans l'ombre, un contre vingt,
Que le soleil parût et que l'empereur vînt!
C'est ainsi qu'ils gagnaient châteaux, villes et terres;
Si bien qu'il se trouvait qu'après trente ans de guerre,
Quand on cherchait des yeux tous ces faiseurs d'exploits,
Les petits étaient ducs et les grands étaient rois! —
Vous, — comme des chacals et comme des orfraies,
Cachés dans les taillis et dans les oseraies,
Vils, muets, accroupis, un poignard à la main,
Dans quelque mare immonde au bord du grand chemin,
D'un chien qui peut passer redoutant les morsures,
Vous épiez le soir, près des routes peu sûres,
Le pas d'un voyageur, le grelot d'un mulet;
Vous êtes cent pour prendre un pauvre homme au collet;
Le coup fait, vous fuyez en hâte à vos repaires... —
Et vous osez parler de vos pères! — Vos pères,
Hardis parmi les forts, grands parmi les meilleurs,
Étaient des conquérants; vous êtes des voleurs!

Les burgraves baissent la tête avec une sombre expression d'abattement, d'indignation et d'épouvante. Il poursuit.

Si vous aviez des cœurs, si vous aviez des âmes,
On vous dirait : Vraiment, vous êtes trop infâmes!

Quel moment prenez-vous, lâchement enhardis,
Pour faire, vous, barons, ce métier de bandits?
L'heure où notre Allemagne expire! — Ignominie!
Fils méchants, vous pillez la mère à l'agonie!
Elle pleure, et, levant au ciel ses bras roidis,
Sa voix faible en râlant vous dit: Soyez maudits!
Ce qu'elle dit tout bas, je le crie à voix haute.
Je suis votre empereur, je ne suis plus votre hôte.
Soyez maudits! Je rentre en mes droits aujourd'hui,
Et, m'étant châtié, puis châtier autrui.

Il aperçoit les deux margraves Platon et Gilissa, et marche droit à eux.

Marquis de Moravie et marquis de Lusace,
Vous sur les bords du Rhin! est-ce là votre place?
Tandis que ces bandits vous fêtent en riant,
On entend des chevaux hennir à l'orient.
Les hordes du Levant sont aux portes de Vienne.
Aux frontières, messieurs! allez! Qu'il vous souvienne
De Henri le Barbu, d'Ernest le Cuirassé.
Nous gardons le créneau; vous, gardez le fossé.
Allez!

Apercevant Zoaglio Giannilaro.

Giannilaro! ta figure me gêne.
Que viens-tu faire ici? Génois, retourne à Gêne!

Au pendragon de Bretagne

Que nous veut sire Uther? Quoi! des bretons aussi!
Tous les aventuriers du monde sont ici!

Aux deux marquis Platon et Gilissa.

Les margraves paieront cent mille marcs d'amende.

Au comte Lupus.

Grande jeunesse, mais perversité plus grande.
Tu n'es plus rien! je mets ta ville en liberté.

Au duc Gerhard.

La comtesse Isabelle a perdu sa comté.
Le larron, c'est toi, duc! Tu t'en iras à Bâle;
Nous y convoquerons la chambre impériale,

Et là, publiquement, prince, tu marcheras
Une lieue en portant un juif entre tes bras.

Aux soldats.

Délivrez les captifs! et, de leurs mains d'esclaves,
Qu'ils attachent leur chaîne au cou de ces burgraves!

Aux burgraves.

Ah! vous n'attendiez point ce réveil, n'est-ce pas?
Vous chantiez, verre en main, l'amour, les longs repas;
Vous poussiez de grands cris et vous etiez en joies;
Vous enfonciez gaîment vos ongles dans vos proies;
Vous déchiriez mon peuple, hélas! qui m'est si cher,
Et vous vous partagiez les lambeaux de sa chair!
Tout à coup... tout a coup, dans l'antre inaccessible,
Le vengeur indigné, frissonnant et terrible,
Apparaît; l'empereur met le pied sur vos tours,
Et l'aigle vient s'abattre au milieu des vautours!

Tous semblent frappés de consternation et de terreur Depuis quelques instants Job est entré et s'est mêlé en silence aux chevaliers. Magnus seul a écouté l'empereur sans trouble, et n'a cessé de le regarder fixement pendant qu'il a parlé. Quand Barberousse a fini, Magnus le regarde encore une fois de la tête aux pieds, puis son visage prend une sombre expression de joie et de fureur.

MAGNUS, *l'œil fixe sur l'empereur.*

Oui, c'est bien lui! — vivant!

Il écarte d'un geste formidable les soldats et les princes, marche au fond, franchit en deux pas le degré de six marches, saisit de ses deux poings les créneaux de la galerie, et crie au dehors d'une voix tonnante:

Triplez les sentinelles!
Les archers au donjon! les frondeurs aux deux ailes!
Haut le pont! bas la herse! Armez les mangonneaux!
Mille hommes au ravin! mille hommes aux créneaux!
Soldats! courez au bois, taillez granits et marbres,
Prenez les plus grands blocs, prenez les plus grands arbres,
Et sur ce mont, qui jette au monde la terreur,
Faites-nous un gibet digne d'un empereur!

Il redescend.

Il s'est livré lui-même. Il est pris!

Croisant les bras et regardant l'empereur en face.

Je t'admire!
Où sont tes gens? où sont les fourriers de l'empire?
Entendrons-nous bientôt tes trompettes sonner?
Vas-tu, sur ce donjon que tu dois ruiner,
Semer, dans les débris où sifflera la bise,
Du sel comme à Lubeck, du chanvre comme à Pise?
Mais quoi! je n'entends rien. Serais-tu seul ici?
Pas d'armée, ô César! Je sais que c'est ainsi
Que tu fais d'ordinaire, et que c'est de la sorte
Que, l'épée à la main, seul, brisant une porte,
Criant tout haut ton nom, tu pris Tarse et Cori;
Il t'a suffi d'un pas, il t'a suffi d'un cri
Pour forcer Gêne, Utrecht, et Rome abâtardie;
Iconium plia sous toi; la Lombardie
Trembla, quand elle vit, à ton souffle d'enfer,
Frissonner dans Milan l'arbre aux feuilles de fer;
Nous savons tout cela; mais sais-tu qui nous sommes?

Montrant les soldats.

Je t'écoutais parler tout à l'heure à ces hommes,
Leur dire: Vétérans, camarades! — Fort bien!
Pas un n'a bougé, vois. C'est qu'ici tu n'es rien.
C'est mon père qu'on craint, c'est mon père qu'on aime.
Ils sont au comte Job avant d'être à Dieu même!
L'hôte seul est sacré, César, pour le bandit.
Or, tu n'es plus notre hôte, et toi-même l'as dit.

Montrant Job.

Écoute, ce vieillard que tu vois, c'est mon père.
C'est lui qui t'a flétri du fer triangulaire,
Et l'on te reconnaît aux marques de l'affront
Mieux qu'à l'huile sacrée effacée à ton front!
La haine entre vous deux est comme vous ancienne.
Tu mis à prix sa tête, il mit à prix la tienne;
Il la tient. Te voilà seul et nu parmi nous.
Fritz de Hohenstaufen! regarde-nous bien tous!
Plutôt que d'être entré, car vraiment tu me touches,

Dans ce cercle muet de chevaliers farouches,
Darius, Cadwalla, Gorlois, Hatto, Magnus,
Chez le grand comte Job, burgrave du Taunus,
Il vaudrait mieux pour toi, — roi de Bourgogne et d'Arles,
Empereur qui ne sais pas même à qui tu parles,
Que rien qu'à sa folie on aurait reconnu, —
Il vaudrait mieux, plutôt que d'être ici venu,
Être entré, quand la nuit tend ses voiles funèbres,
Dans quelque antre d'Afrique, et, parmi les ténèbres,
Voir soudain des lions et des tigres, ô roi!
Sortir de toutes parts de l'ombre autour de toi.

Pendant que Magnus a parlé, le cercle des burgraves s'est resserré lentement autour de l'empereur. Derrière les burgraves est venue se ranger silencieusement une triple ligne de soldats armés jusqu'aux dents, au-dessus desquels s'élève la grande bannière du burg, mi-partie rouge et noire, avec une hache d'argent brodée dans le champ en gueules, et cette légende sous la hache : MONTI COMAM, VIRO CAPUT. L'empereur, sans reculer d'un pas, tient cette foule en respect. Tout à coup, quand Magnus a fini, l'un des burgraves tire son épée.

CADWALLA, tirant son épée.

César! César! César! rends-nous nos citadelles!

DARIUS, tirant son épée.

Nos burgs, qui ne sont plus que des nids d'hirondelles!

HATTO, tirant son épée

Rends-nous nos amis morts, qui hantent nos donjons
Quand l'âpre vent des nuits pleure à travers les joncs!

MAGNUS, saisissant sa hache.

Ah! tu sors du sépulcre! eh bien, je t'y repousse,
Afin qu'au même instant, — tu comprends, Barberousse, —
Où le monde entendra cent voix avec transport
Crier : Il est vivant! l'écho dise : Il est mort!
— Tremble donc, insensé qui menaçais nos têtes!

Les burgraves, l'épée haute, pressent Barberousse avec des cris formidables.
Job sort de la foule et lève la main. Tous se taisent.

JOB, à l'empereur.

Sire, mon fils Magnus vous a dit vrai. Vous êtes
Mon ennemi. C'est moi qui, soldat irrité,

Jadis portai la main sur votre majesté.
Je vous hais. — Mais je veux une Allemagne au monde.
Mon pays plie et penche en une ombre profonde.
Sauvez-le! Moi, je tombe à genoux en ce lieu
Devant mon empereur que ramène mon Dieu!

Il s'agenouille devant Barberousse, puis se tourne à demi vers les princes et les burgraves.

A genoux tous! — Jetez à terre vos épées!

Tous jettent leurs épées et se prosternent, excepté Magnus. Job, à genoux, parle à l'empereur.

Vous êtes nécessaire aux nations frappées;
Vous seul! Sans vous l'état touche aux derniers moments.
Il est en Allemagne encor deux allemands;
Vous et moi. — Vous et moi, cela suffira, sire.
Régnez.

Désignant du geste les assistants.

Quant à ceux-ci, je les ai laissés dire.
Excusez-les. Ce sont des jeunes gens.

A Magnus, qui est resté debout.

Magnus!

Magnus, en proie à une sombre irrésolution, semble hésiter. Son père fait un geste. Il tombe à genoux. Job poursuit.

Toujours barons et serfs, fronts casqués et pieds nus,
Chasseurs et laboureurs, ont échangé des haines;
Les montagnes toujours ont fait la guerre aux plaines;
Vous le savez. Pourtant, j'en conviens sans effort,
Les barons ont mal fait, les montagnes ont tort!

Se relevant. Aux soldats.

Qu'on mette en liberté les captifs.

Les soldats obéissent en silence et détachent les chaînes des prisonniers, qui, pendant cette scène, sont venus se grouper dans la galerie, au fond.
Job reprend.

Vous, burgraves,
Prenez, César le veut, leurs fers et leurs entraves.

Les burgraves se relèvent avec indignation. Job les regarde avec autorité.

— Moi, d'abord.

Il fait signe à un soldat de lui mettre au cou un des colliers de fer. Le soldat baisse la tête et détourne les yeux. Job lui fait signe de nouveau. Le soldat obéit. Les autres burgraves se laissent enchaîner sans résistance. Job, la chaîne au cou, se tourne vers l'empereur.

Nous voilà comme tu nous voulais,
Très auguste empereur. Dans son propre palais
Le vieux Job est esclave et t'apporte sa tête.
Maintenant, si des fronts qu'a battus la tempête
Méritent la pitié, mon maître, écoutez-moi.
Quand vous irez combattre aux frontières, ô roi!
Laissez-nous — faites-nous cette grâce dernière —
Vous suivre, troupe armée et pourtant prisonnière.
Nous garderons nos fers; mais, tristes et soumis,
Mettez-nous face à face avec vos ennemis,
Devant les plus hardis, devant les plus barbares;
Et, quels qu'ils soient, hongrois, vandales, magyares,
Fussent-ils plus nombreux que ne sont sur la mer
Les grêles du printemps et les neiges d'hiver,
Fussent-ils plus épais que les blés sur la plaine,
Vous nous verrez, flétris, l'œil baissé, l'âme pleine
De ce regret amer qui se change en courroux,
Balayer — j'en réponds! — ces hordes devant vous,
Terribles, enchaînés, les mains de sang trempées,
Forçats par nos carcans, héros par nos épées!

LE CAPITAINE DES ARCHERS DU BURG, s'avançant vers Job, et s'inclinant pour prendre ses ordres.

Seigneur...

Job secoue la tête et lui fait signe du doigt de s'adresser à l'empereur, silencieux et immobile. Le capitaine se tourne vers l'empereur et le salue profondément.

Sire...

L'EMPEREUR, désignant les burgraves.

Aux prisons!

Les soldats emmènent les barons; excepté Job, qui reste sur un signe de l'empereur. Tous sortent. Quand ils sont seuls, Frédéric s'approche de Job et détache sa chaîne. Job se laisse faire avec stupeur. Moment de silence.

L'EMPEREUR, regardant Job en face.

Fosco !

JOB, tressaillant avec épouvante.

Ciel !

L'EMPEREUR, le doigt sur la bouche.

Pas de bruit.

JOB, à part

Dieu !

L'EMPEREUR,

Va ce soir m'attendre où tu vas chaque nuit.

TROISIÈME PARTIE

LE CAVEAU PERDU

Un caveau sombre, à voûte basse et cintrée, d'un aspect humide et hideux. Quelques lambeaux d'une tapisserie rongée par le temps pendent à la muraille. A droite, une fenêtre dans le grillage de laquelle on distingue trois barreaux brisés et comme violemment écartés A gauche, un banc et une table de pierre grossièrement taillés. Au fond, dans l'obscurité, une sorte de galerie dont on entrevoit les piliers soutenant les retombées des archivoltes.

Il est nuit; un rayon de lune entre par la fenêtre et dessine une forme droite et blanche sur le mur opposé.

Au lever du rideau, Job est seul dans le caveau, assis sur le banc de pierre, et semble en proie à une méditation sombre. Une lanterne allumée est posée sur la dalle à ses pieds. Il est vêtu d'une sorte de sac en bure grise.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOB, seul.

Que m'a dit l'empereur? et qu'ai-je répondu?
Je n'ai pas compris. — Non. — J'aurai mal entendu.
Depuis hier en moi je ne sens qu'ombre et doute.
Je marche en chancelant, comme au hasard; ma route
S'efface sous mes pas; je vais, triste vieillard;
Et les objets réels, perdus sous un brouillard,
Devant mon œil troublé, qui dans l'ombre en vain plonge,
Tremblent derrière un voile ainsi que dans un songe.

Rêvant.

Le démon joue avec l'esprit des malheureux.
Oui, c'est sans doute un rêve. — Oui, mais il est affreux!
Hélas! dans notre cœur, percé de triples glaives,

Lorsque la vertu dort, le crime fait les reves.
Jeune, on rêve au triomphe, et, vieux, au châtiment.
Deux songes aux deux bouts du sort. — Le premier ment.
Le second dit-il vrai?

Moment de silence.

Ce que je sais pour l'heure,
C'est que tout a croulé dans ma haute demeure.
Frédéric Barberousse est maître en ma maison.
O douleur! — C'est égal! j'ai bien fait, j'ai raison,
J'ai sauvé mon pays, j'ai sauvé le royaume.

Rêvant.

— L'empereur! — Nous étions l'un pour l'autre un fantôme:
Et nous nous regardions d'un œil presque ébloui
Comme les deux géants d'un monde évanoui!
Nous restons en effet seuls tous deux sur l'abîme;
Nous sommes du passé la double et sombre cime;
Le nouveau siècle a tout submergé; mais ses flots
N'ont point couvert nos fronts, parce qu'ils sont trop hauts!

S'enfonçant dans sa rêverie.

L'un des deux va tomber. C'est moi. L'ombre me gagne.
O grand événement! chute de ma montagne!
Demain, le Rhin mon père au vieux monde allemand
Contera ce prodige et cet écroulement,
Et comment a fini, rude et fière secousse,
Le grand duel du vieux Job et du vieux Barberousse.
Demain, je n'aurai plus de fils, plus de vassaux.
Adieu la lutte immense! adieu les noirs assauts!
Adieu gloire! Demain, j'entendrai, si j'écoute,
Les passants me railler et rire sur la route;
Et tous verront ce Job, qui, cent ans souverain,
Pied à pied défendit chaque roche du Rhin,
— Job qui, malgré César, malgré Rome, respire, —
Vaincu, rongé vivant par l'aigle de l'empire,
Et, colosse gisant dont on peut s'approcher,
Cloué, dernier burgrave, à son dernier rocher!

Il se lève.

Quoi! c'est le comte Job! quoi! c'est moi qui succombe!
Silence, orgueil! tais-toi du moins dans cette tombe!

Il promène ses regards autour de lui

C'est ici, sous ces murs qu'on dirait palpitants,
Qu'en une nuit pareille... — Oh! voilà bien longtemps,
Et c'est toujours hier! Horreur!

Il retombe sur le banc de pierre, se cache le visage de ses deux mains, et pleure.

Sous cette voûte,
Depuis ce jour, mon crime a sué goutte à goutte
Cette sueur de sang qu'on nomme le remords.
C'est ici que je parle à l'oreille des morts.
Depuis lors l'insomnie, ô Dieu! des nuits entières,
M'a mis ses doigts de plomb dans le creux des paupières;
Ou, si je m'endormais, versant un sang vermeil,
Deux ombres traversaient sans cesse mon sommeil.

Se levant et s'avançant sur le devant de la scène.

Le monde m'a cru grand; dans l'oubli du tonnerre,
Ces monts ont vu blanchir leur bandit centenaire;
L'Europe m'admirait debout sur nos sommets;
Mais, quoi que puisse faire un meurtrier, jamais
Sa conscience en deuil n'est dupe de sa gloire.
Les peuples me croyaient ivre de ma victoire;
Mais la nuit, — chaque nuit! et pendant soixante ans! —
Morne, ici je pliais mes genoux pénitents!
Mais ces murs, noir repli de ce burg si célèbre,
Voyaient l'intérieur indigent et funèbre
De ma fausse grandeur, pleine de cendre, hélas!
Les clairons devant moi jetaient de longs éclats;
J'étais puissant; j'allais, levant haut ma bannière,
Comte chez l'empereur, lion dans ma tanière;
Mais, tandis qu'à mes pieds tout n'était que néant,
Mon crime, nain hideux, vivait en moi, géant,
Riait quand on louait ma tête vénérable,
Et, me mordant au cœur, me criait : Misérable!

Levant les mains au ciel.

Donato! Ginevra! victimes! ferez-vous
Grâce à votre bourreau, quand Dieu nous prendra tous?
Oh! frapper sa poitrine, à genoux sur la pierre,
Pleurer, se repentir, vivre l'âme en prière,
Cela ne suffit pas. Rien ne m'a pardonné!
Non! je me sais maudit, et je me sens damné!

Il se rassied.

J'avais des descendants et j'avais des ancêtres;
Mon burg est mort; mon fils est vieux; ses fils sont traîtres;
Mon dernier-né! — je l'ai perdu! — dernier trésor!
Otbert et Régina, ceux que j'aimais encor,
— Car l'âme aime toujours, parce qu'elle est divine, —
Sont dispersés sans doute au vent de ma ruine.
Je viens de les chercher, tous deux ont disparu.
— C'est trop! mourons!

Il tire un poignard de sa ceinture

Ici, mon cœur l'a toujours cru,
Quelqu'un m'entend.

Se tournant vers les profondeurs du souterrain.

Eh bien, je t'adjure à cette heure
Pardonne, ô Donato! grâce avant que je meure!
Job n'est plus, Fosco reste. Oh! grâce pour Fosco!

UNE VOIX, dans l'ombre.

Faiblement comme un murmure

Caïn!

JOB, troublé.

On a parlé, je crois? — Non, c'est l'écho.
Si quelqu'un me parlait, ce serait de la tombe.
Car le moyen d'entrer dans cette catacombe?
Ce corridor secret où jamais jour n'a lui,
Aucun vivant, hors moi, ne le sait aujourd'hui;
Ceux qui l'ont su, depuis plus de soixante années
Sont morts.

Il fait un pas vers le fond.

Mes mains vers toi sont jointes et tournées,
Martyr! grâce à Fosco!

LA VOIX.

Caïn!

JOB, se redressant debout, épouvanté

C'est étonnant!
On a parlé, c'est sûr! — Eh bien donc, maintenant,
Ombre! qui que tu sois, fantôme! je t'implore!
Frappe! je veux mourir plutôt qu'entendre encore
L'écho, l'horrible écho de ce noir souterrain,
Lorsque je dis Fosco, me répondre...

LA VOIX.

Caïn!

S'affaiblissant comme si elle se perdait dans les profondeurs.

Caïn! Caïn!

JOB.

Grand Dieu! grand Dieu! mon genou plie.
Je rêve... — La douleur, se changeant en folie,
Finit par enivrer comme un vin de l'enfer.
Oh! du remords en moi j'entends le rire amer.
Oui, c'est un songe affreux qui me suit et m'accable,
Et devient plus difforme en ce lieu redoutable.
O sombre voix qui sors du tombeau! me voici.
A quelle question dois-je répondre ici?
Quelle explication veux-tu? Sans m'y soustraire,
Parle, je répondrai!

Une femme voilée, vêtue de noir, une lampe à la main, apparaît au fond
Elle sort de derrière le pilier de gauche.

SCÈNE II.

JOB, GUANHUMARA.

GUANHUMARA, voilée.

Qu'as-tu fait de ton frère?

JOB, avec terreur.

Qu'est ce que cette femme?

GUANHUMARA.

Une esclave là-haut,
Mais une reine ici. Comte, à chacun son lot;
Tu sais, ce burg est double, et ses tours colossales
Ont plus d'une caverne au-dessous de leurs salles.
Tout ce que le soleil éclaire est sous ta loi;
Tout ce que remplit l'ombre, ô burgrave, est à moi!

Elle marche lentement à lui.

Je te tiens. Tu ne peux m'échapper.

JOB.

Qu'es-tu, femme!

GUANHUMARA.

Je vais te raconter une action infâme.
C'était... — Voilà longtemps! beaucoup depuis sont morts;
Ceux qui comptent cent ans avaient trente ans alors.

Elle montre un coin du caveau.

Deux amants étaient là. Regarde cette chambre.
C'était, comme à présent, une nuit de septembre.
Un froid rayon de lune, entrant au bouge obscur,
Découpait un linceul sur la blancheur du mur.

Elle se retourne et lui montre le mur éclairé par la lune.

Comme là. — Tout à coup, l'épée à la main...

JOB.

Grâce!

Assez!

GUANHUMARA.

Tu sais l'histoire? Eh bien, Fosco, la place
Où Donato tomba poignardé,

Elle montre le banc de pierre

la voici. —
Le bras qui poignarda,

Elle saisit le bras droit de Job

le voilà.

JOB.

Frappe aussi,
Mais tais-toi!

GUANHUMARA.

L'on jeta...

Elle l'entraîne rudement vers la fenêtre.

— Viens! — par cette fenêtre,
Sfrondati, l'écuyer, et Donato, son maître;
Et, pour faire passer leurs corps,

Elle lui montre les trois barreaux rompus.

l'un des bourreaux
Avec sa main d'acier brisa ces trois barreaux.

Elle lui saisit la main de nouveau

Cette main, aujourd'hui roseau, la voilà, comte!

JOB.

Grâce!

GUANHUMARA.

Quelqu'un aussi demandait grâce. O honte!
Une femme! tordant ses bras, criant merci!
L'assassin en riant la fit lier —

Désignant du pied une dalle.

Ici!

Puis lui-même il lui mit au pied l'anneau d'esclave.
Le voici.

Elle soulève sa robe et lui montre l'anneau rivé à son pied nu.

JOB.

Ginevra!

GUANHUMARA.

Front mort, main froide, œil cave.
Oui, mon nom est charmant en Corse, Ginevra!
Ces durs pays du nord en font Guanhumara.
L'âge, cet autre nord, qui nous glace et nous ride,
De la fille aux doux yeux fait un spectre livide.

Elle lève son voile et montre à Job son visage décharné et lugubre

Tu vas mourir.

JOB.

Merci!

GUANHUMARA.

Vieillard, attends avant
De me remercier. — Ton fils George est vivant.

JOB.

Ciel! que dis-tu?

GUANHUMARA.

C'est moi qui te l'ai pris.

JOB.

Par grâce!...

GUANHUMARA.

Il avait ce collier au cou.

Elle tire de sa poitrine et lui jette un collier d'enfant, en or et en perles, qu'il ramasse et couvre de baisers. Puis il tombe à ses genoux.

JOB.

Pitié! j'embrasse
Tes pieds! Fais-le-moi voir!

GUANHUMARA.

Tu vas le voir aussi
C'est lui qui va venir te poignarder ici.

JOB, se relevant avec horreur

Dieu! — Mais en as-tu fait un monstre en ta colère,
Pour croire qu'un enfant voudra tuer son père?

GUANHUMARA.

C'est Otbert!

JOB, joignant les mains vers le ciel.

Sois béni, mon Dieu! Je le rêvais.
Mais en lui tout est noble, il n'a rien de mauvais;
Tu comptes follement sur mon Otbert.

GUANHUMARA.

Écoute.
Tu marchais au soleil, j'ai fait la nuit ma route.
Tu ne m'as pas senti m'avancer en rampant.
— Éveille-toi, Fosco, dans les plis du serpent! —
Tandis que l'empereur t'occupait tout à l'heure,
J'étais chez Régina, j'étais dans ta demeure;
Elle a bu, grâce à moi, d'un philtre tout-puissant;
J'étais seule avec elle... — et regarde à présent!

Entrent par le fond de la galerie à droite deux hommes masqués, vêtus de noir et portant un cercueil couvert d'un drap noir, qui traversent lentement le fond du théâtre. Job court vers eux. Ils s'arrêtent.

JOB.

Un cercueil!

Job écarte le drap noir avec épouvante. Les hommes masqués le laissent faire. Le comte lève le suaire et voit une figure pâle. C'est Régina

Régina!

A Guanhumara.

Monstre! tu l'as tuée!

GUANHUMARA.

Pas encore. A ces jeux je suis habituée.

Elle est morte pour tous; pour moi, comte, elle dort.
Si je veux...

Elle fait le geste de la résurrection.

JOB.

Que veux-tu pour l'éveiller?

GUANHUMARA.

Ta mort.
Otbert le sait. C'est lui qui choisira.

Elle étend sa main droite sur le cercueil

Je jure,
Par l'éternel ennui que nous laisse l'injure,
Par la Corse au ciel d'or, au soleil dévorant,
Par le squelette froid qui dort dans le torrent,
Par ce mur qui du sang but la trace livide,
Que ce cercueil d'ici ne sortira pas vide!

Les deux hommes porteurs du cercueil se remettent en marche et disparaissent du côté opposé à celui par lequel ils sont entrés

A Job

Qu'il choisisse! Elle ou toi! — Si tu veux fuir loin d'eux,
Fuis! Otbert, Régina mourront alors tous deux.
Ils sont en mon pouvoir.

JOB, se cachant le visage de ses mains

Horreur!

GUANHUMARA.

Laisse-toi faire,
Meurs, Régina vivra!

JOB.

Voyons! une prière!
Mourir n'est rien. Prends-moi, prends mes jours, prends mon sang,
Mais ne fais pas commettre un crime à l'innocent.
Femme, contente-toi d'une seule victime.
Un monde étrange à moi se révèle. Mon crime
A fait germer ici, dans l'ombre, sous ces monts,
Un enfer, dont je vois remuer les démons,
Hideux nid de serpents, né des gouttes fatales

Qui de mon poignard nu tombèrent sur ces dalles!
Le meurtre est un semeur qui récolte le mal;
Je le sais. — Tu m'as pris dans un cercle infernal.
Que te faut-il de plus? ne suis-je pas ta proie?
C'est juste, tu fais bien, je t'accueille avec joie,
Moi, maudit dans mes fils, maudit dans mes neveux!
Mais épargne l'enfant! le dernier! — Quoi! tu veux
Qu'il entre ici pur, noble et sans tache, et qu'il sorte
Marqué du signe affreux que moi, Caïn, je porte!
— Ginevra! puisqu'enfin vous avez cru devoir
Me le prendre, à moi vieux dont il était l'espoir,
A moi qui du tombeau sentais déjà l'approche,
— Je ne veux point ici vous faire de reproche, —
Enfin, vous l'avez pris et gardé près de vous,
Sans le faire souffrir, ce pauvre enfant si doux,
N'est-ce pas? Vous avez, ô bonheur que j'envie!
Vu s'ouvrir son œil d'aigle interrogeant la vie,
Et son beau front chercher votre sein réchauffant.
Et naître sa jeune âme!... — Eh bien, c'est votre enfant!
Votre enfant comme à moi! vraiment je vous le jure! —
Oh! j'ai déjà souffert beaucoup, je vous assure.
Je suis puni! — Le jour où l'on vint m'annoncer
Que George était perdu, qu'on avait vu passer
Quelqu'un qui l'emportait... je me crus en délire.
— Je n'exagère pas, on a pu vous le dire. —
J'ai crié ce seul mot : Mon enfant enlevé!
Figurez-vous, je suis tombé sur le pavé!
— Pauvre enfant! — Quand j'y pense? — il courait dans les
Il jouait! — N'est-ce pas, ce sont là de ces choses
Qui torturent? Jugez si j'ai souffert. — Eh bien,
Ne fais pas un forfait plus affreux que le mien!
Ne souille pas cette âme encor pure et divine!
Oh! si tu sens un cœur battre dans ta poitrine...

GUANHUMARA.

Un cœur? je n'en ai plus. Tu me l'as arraché.

JOB.

Oui, je veux bien mourir, dans ce tombeau couché,
— Pas de sa main! —

GUANHUMARA.

Le frère ici tua le frère.
Le fils ici tuera le père.

JOB, à genoux, les mains jointes, se traînant aux pieds de Guanhumara

A ma misère
Accorde une autre mort. Je t'en prie!

GUANHUMARA.

Ah! maudit!
Je te priais aussi, je te l'ai déjà dit,
A genoux, le sein nu, folle et désespérée.
Te souviens-tu qu'enfin, me levant égarée,
Je criai : Je suis corse! et je te menaçai?
Alors, tout en jetant ta victime au fossé,
Me repoussant du pied avec un rire étrange,
Tu me dis : Venge-toi, si tu peux! — Je me venge!

JOB, toujours à genou..

Mon fils ne t'a rien fait! Grâce! Je pleure! vois!
Songe que je t'aimais! j'étais jaloux!

GUANHUMARA.

Tais-toi!

Levant les yeux au ciel.

C'est une chose impie entre tant d'autres crimes
Que le couple effrayant, perdu dans les abîmes,
Qui parle en ce tombeau d'épouvante entouré,
Ose encor prononcer, amour, ton nom sacré!

A Job

Eh bien, j'aimais aussi, moi, dont le cœur est vide!
Rends-moi mon Donato! rends-le-moi, fratricide!

JOB, se levant, avec une résignation sombre.

Otbert sait-il qu'il doit tuer son père?

GUANHUMARA.

Non.

Pour sauver Régina, sans savoir ton vrai nom,
Il frappera dans l'ombre.

JOB.

Otbert! nuit lamentable!

GUANHUMARA.

Il sait, comme un bourreau, qu'il punit un coupable.
Rien de plus. — Meurs voilé, tais-toi, ne parle pas,
Si tu veux j'y consens.

Elle détache son voile noir et le lui jette

JOB, saisissant le voile.

Merci!

GUANHUMARA.

J'entends un pas.

Recommande ton âme à Dieu. — C'est lui. — Je rentre.
J'entendrai tout. Je tiens Régina dans mon antre.
Hâtez-vous d'en finir tous les deux.

Elle sort par le fond à gauche, du côté où ont disparu les porteurs du cercueil

JOB, tombant à genoux près du banc de pierre.

Juste Dieu?

Il se couvre la tête du voile noir et demeure agenouillé, immobile, dans l'attitude de la prière. Entre par la galerie à droite un homme vêtu de noir et masqué comme les deux précédents, portant une torche. Il fait signe d'entrer à quelqu'un qui le suit. C'est Otbert. Otbert pâle, égaré, éperdu. Au moment où Otbert entre, et pendant qu'il parle, Job ne fait pas un mouvement. Dès qu'Otbert est entré, l'homme masqué disparaît.

SCÈNE III.

JOB, OTBERT.

OTBERT.

Où m'avez-vous conduit? Quel est ce sombre lieu?

Regardant autour de lui.

Mais quoi! l'homme masqué n'est plus là? Ciel! où suis-je?
Serait-ce ici? — Déjà! — Je frissonne! un vertige
Me prend.

Apercevant Job.

Que vois-je là dans l'ombre? Oh! rien! souvent

Il se dirige vers Job dans les ténèbres.

La nuit nous trompe..

Il pose sa main sur la tête de Job

Dieu! c'est un être vivant!

Job demeure immobile

Ciel! je me sens glacé par la sueur du crime.
Est-ce ici l'échafaud? est-ce là la victime? —
Triste Fosco, qu'il faut que je frappe aujourd'hui,
Est-ce vous? répondez... — Il ne dit rien, c'est lui!
— Oh! qui que vous soyez, parlez-moi, je m'abhorre;
Je ne vous en veux pas; j'ignore tout, j'ignore
Pourquoi vous demeurez immobile, et pourquoi
Vous ne vous dressez pas terrible devant moi!
Je vous suis inconnu comme pour moi vous l'êtes.
Mais sentez-vous qu'au moins mes mains n'étaient pas faites
Pour cela? Sentez-vous que je suis l'instrument
D'une affreuse vengeance et d'un noir châtiment?
Savez-vous qu'un linceul qui traîne en ces ténèbres
Embarrasse mes pieds, pris dans ses plis funèbres?

Dites, connaissez-vous Régina, mon amour,
Cet ange dont le front dans mon cœur fait le jour?
Elle est là, voyez-vous, d'un suaire vêtue.
Morte si je faiblis, vivante si je tue!
— Ayez pitié de moi, vieillard! — Oh! parlez-moi!
Dites que vous voyez mon trouble et mon effroi,
Que vous me pardonnez votre horrible martyre!
Oh! que j'entende au moins votre voix me le dire!
Un seul mot de pardon, vieillard! mon cœur se fend!
Rien qu'un seul mot!

JOB, se levant et jetant son voile.

Otbert! mon Otbert! mon enfant!

OTBERT.

Sire Job!

JOB, le prenant dans ses bras avec emportement.

Non! vers lui tout mon être s'élance!
C'est trop me torturer par cet affreux silence!
Je ne suis qu'un vieillard, faible, en pleurs, terrassé.
Je ne peux pas mourir sans l'avoir embrassé!
Viens sur mon cœur!

Il couvre le visage d'Otbert de larmes et de baisers.

Enfant, laisse, que je te voie.
Tu ne le croirais pas, quoique j'aie eu la joie
De te voir tous les jours depuis plus de six mois,
Je ne t'ai pas bien vu...

Il le regarde avec des yeux enivrés.

C'est la première fois!
— Un jeune homme, à vingt ans, que c'est beau! — Que je baise
Ton front pur! Laisse-moi te contempler à l'aise!
— Tu parlais tout à l'heure, et moi, je me taisais. —
Tu ne sais pas toi-même à quel point tu disais
Des choses qui m'allaient remuer les entrailles.
Otbert, tu trouveras pendue à mes murailles
Ma grande épée à main; je te la donne, enfant!

Mon casque, mon pennon, tant de fois triomphant,
Sont à toi. Je voudrais que tu pusses toi-même
Lire au fond de mon cœur pour voir combien je t'aime!
Je te bénis! — Mon Dieu, donnez-lui tous vos biens,
De longs jours comme à moi, moins sombres que les miens!
Faites qu'il ait un sort calme, illustre et prospère,
Et que des fils nombreux, pieux comme leur père,
Soutiennent pleins d'amour, ses pas fiers et tremblants,
Quand ces beaux cheveux noirs seront des cheveux blancs!

OTBERT.

Monseigneur!

JOB lui imposant les mains

Je bénis cet enfant, cieux et terre,
Dans tout ce qu'il a fait, dans tout ce qu'il doit faire!
Sois heureux! — Maintenant, Otbert, écoute et voi,
Vois, je ne suis plus père, et je ne suis plus roi;
Ma famille est captive et ma tour est tombée;
J'ai dû livrer mes fils; j'ai, la tête courbée,
Dû sauver l'Allemagne, oui, — mais je dois mourir.
Or ma main tremble. Il faut m'aider, me secourir.

Il tire du fourreau le poignard qu'Otbert porte à sa ceinture et le lui présente

C'est de toi que j'attends ce service suprême.

OTBERT, épouvanté

De moi! mais savez-vous que je cherche, ici même,
Quelqu'un...

JOB.

Fosco? c'est moi.

OTBERT.

Vous!

Reculant et promenant ses yeux dans l'ombre autour de lui.

Qui que vous soyez!
Spectres qui m'entourez, démons qui nous voyez,
C'est lui! c'est le vieillard que j'honore et que j'aime!

Prenez pitié de nous dans ce moment suprême!
— Tout se tait! — Oh! mon Dieu! c'est Job! comble d'effroi!

Avec désespoir et solennité.

Jamais je ne pourrai lever la main sur toi.
O vieillard! demi-dieu du Rhin! tête sacrée!

JOB.

Mon Otbert, du sépulcre aplanis-moi l'entrée.
Faut-il te dire tout? Je suis un criminel.
Ton épouse en ce monde et ta sœur dans le ciel,
Elle est là! Régina! pâle, glacée et belle,
Celle à qui tu promis de faire tout pour elle,
De la sauver toujours, car l'amour est vertu,
Quand tu devrais, au seuil du tombeau, disais-tu,
Rencontrer le démon ouvrant l'abîme en flamme,
Et lui payer cet ange en lui livrant ton âme!
La mort la tient! la mort lève son bras maudit
Dont l'ombre à chaque instant autour d'elle grandit!
Sauve-la!

OTBERT, égaré.

Vous croyez qu'il faut que je la sauve!

JOB.

Peux-tu donc hésiter! D'un côté, moi, front chauve,
Vieux damné, qu'à finir tout semble convier,
Moins héros que brigand, moins aigle qu'épervier,
Moi, dont souvent la vie impure et sanguinaire
A fait aux pieds de Dieu murmurer le tonnerre!
Moi, vieillesse, ennui, crime! et, de l'autre côté,
Innocence, vertu, jeunesse, amour, beauté!
Une femme qui t'aime! une enfant qui t'implore!
Oh! l'insensé qui doute et qui balance encore
Entre un haillon souillé, sans pourpre et sans honneur,
Et la robe de lin d'un ange du Seigneur!
— Elle veut vivre, et moi mourir! — Quoi! tu balances

Quand tu peux d'un seul coup faire deux délivrances!
Si tu nous aimes!...

OTBERT.

Dieu!

JOB.

Délivre-nous tous deux!
Frappe! — Pour le guérir d'un ulcère hideux,
Saint Sigismond tua Boleslas. Qui l'en blâme?
Mon Otbert, le remords, c'est l'ulcère de l'âme.
Guéris-moi du remords!

OTBERT, *prenant le couteau.*

Eh bien!...

Il s'arrête

JOB.

Qui te retient?

OTBERT, *remettant le poignard au fourreau.*

Savez-vous une idée affreuse qui me vient? —
Vous eûtes un enfant qu'une femme bohème
Vola. — Vous l'avez dit ce matin. — Mais, moi-même,
Une femme me prit tout enfant. Nous voyons
Se faire en ce temps-ci d'étranges actions!
— Si j'étais cet enfant! Si vous étiez mon père?

JOB.

A part.

Dieu!

Haut.

La douleur, Otbert, t'égare et t'exaspère.
Tu n'es pas cet enfant! Je te le dis!

OTBERT.

Pourtant,
Souvent vous m'appelez mon fils!

JOB.

Je t'aime tant!
C'est l'habitude; et puis, c'est le mot le plus tendre.

OTBERT.

Je sens là quelque chose...

JOB.

Oh! non!

OTBERT.

Je crois entendre
Une voix qui me dit...

JOB.

C'est une voix qui ment.

OTBERT.

Monseigneur! monseigneur! si j'étais votre enfant!

JOB.

Mais ne va pas au moins croire cela, par grâce!
J'eus la preuve... — O mon Dieu! que faut-il que je fasse? —
Que des juifs ont tué l'enfant dans un festin.
Son cadavre me fut rapporté. Ce matin
Je te l'ai dit.

OTBERT.

Non.

JOB.

Si! rappelle ta mémoire.
Non, tu n'es pas mon fils, Otbert! tu dois m'en croire.
Sans les preuves que j'ai, c'est vrai, je conviens, moi,
Que l'idée aurait pu m'en venir comme à toi!
— Certe, un enfant que vole une main inconnue... —
Je suis même content qu'elle te soit venue
Pour pouvoir à jamais l'arracher de ton cœur!
Si, quand je serai mort, quelqu'un, quelque imposteur,
Te disait, pour troubler la paix de ta pauvre âme,
Que Job était ton père... — Oh! ce serait infâme! —
N'en crois rien! Tu n'es pas mon fils! non, mon Otbert!

Vois-tu, quand on est vieux, le souvenir se perd;
Mais, la nuit du sabbat, tu le sais, on égorge
Un enfant. C'est ainsi qu'on a tué mon George.
Des juifs. J'en eus la preuve. Otbert! rassure-toi.
Sois tranquille, mon fils!... — Eh bien, encore! Voi,
Je t'appelle mon fils. Tu vois bien. L'habitude! —
Mon Dieu! crois-moi, la lutte à mon âge est bien rude!
Ne garde pas de doute, obéis-moi sans peur!
Vois, je baise ton front, je presse sur mon cœur
Ta main qui va frapper et qui restera pure!
Toi mon fils! — Ne fais pas ce rêve! — Je te jure...
— Mais, voyons, réfléchis, toi qui penses beaucoup,
Toi qui trouves toujours le côté vrai de tout,
Je me prêterais donc à ce mystère horrible?
Il faudrait supposer... — Est-ce que c'est possible?
— Enfin, j'en suis bien sûr, puisque je te le dis! —
Otbert mon bien-aimé, non, tu n'es pas mon fils!

LA VOIX, dans l'ombre.

Régina ne peut plus attendre qu'un quart d'heure.

OTBERT.

Régina!

JOB.

Malheureux! tu veux donc qu'elle meure.

OTBERT.

Dieu puissant! Aussi, moi, mon Dieu! j'ai trop lutté!
Je me sens ivre et fou! Dans ce lieu détesté,
Où les crimes anciens aux nouveaux se confrontent,
Les miasmes du meurtre à la tête me montent!
L'air qu'ici l'on respire est un air malfaisant.

Égaré.

Est-ce que ce vieux mur veut boire encor du sang?

JOB, lui remettant le couteau dans la main.

Oui!

OTBERT.

Ne me poussez pas!

JOB.

Viens!

OTBERT

Je glisse à l'abîme!
Je ne me retiens plus qu'à peine aux bords du crime.
Je sens qu'en ce moment je puis faire un grand pas,
Faire une chose horrible! — Oh! ne me poussez pas!

JOB.

Donc, sauve l'innocent et punis le coupable!

OTBERT, prenant le couteau.

Mais ne voyez-vous pas que j'en serais capable?
Savez-vous que je n'ai qu'à demi ma raison?
Qu'ils m'ont fait boire là je ne sais quel poison,
Eux, ces spectres masqués, pour me rendre la force?
Que ce poison m'a mis au cœur une âme corse?
Que je sens Régina qui se meurt? et qu'enfin
La louve est là dans l'ombre, et la tigresse a faim?

JOB.

Il est temps, il est temps que mon crime s'expie.
Donato m'implorait ici. Je fus impie.
Otbert, sois sans pitié comme je fus sans cœur!
Je suis le vieux Satan, sois l'archange vainqueur!

OTBERT, levant le couteau

De ma main, malgré moi, Dieu! le meurtre s'échappe!

JOB, à genoux devant lui.

Vois quel monstre je suis! je le poignardai! Frappe!
Je le tuai! c'était mon frère!

Otbert, comme fou et hors de lui, lève le couteau. Il va frapper Quelqu'un lui arrête le bras. Il se retourne et reconnaît l'empereur.

GUANHUMARA, au fond

Moi, je mourrai!
Sépulcre, reprends-moi!

Elle porte une fiole à ses lèvres. L'empereur va vivement à elle.

L'EMPEREUR.

Que fais-tu?

GUANHUMARA.

J'ai juré
Que ce cercueil d'ici ne sortirait pas vide.

L'EMPEREUR.

Ginevra!

GUANHUMARA, tombant aux pieds de l'empereur.

Donato! — Ce poison est rapide...
Adieu!

Elle meurt

L'EMPEREUR, se relevant.

Je pars aussi. — Job, règne sur le Rhin!

JOB.

Restez, sire!

L'EMPEREUR.

Je lègue au monde un souverain.
Tout à l'heure, là-haut, le héraut de l'empire
Vient d'annoncer qu'enfin les princes ont à Spire
Élu mon petit-fils Frédéric empereur.
C'est un vrai sage, pur de haine, exempt d'erreur.
Je lui laisse le trône et rentre aux solitudes.
Adieu! Vivez, régnez, souffrez. Les temps sont rudes!
Job, avant de mourir, courbé devant la croix,
J'ai voulu seulement, une dernière fois,
Étendre cette main suprême et tutélaire,
Comme roi sur mon peuple, et sur toi comme frère.

L'EMPEREUR.

Des pâtres m'ont sauvé.

JOB, tombant aux pieds de l'empereur.

Je suis à tes genoux!
Punis-moi! Venge-toi!

L'EMPEREUR.

Mon frère, embrassons-nous!
Qu'a-t-on de mieux à faire aux portes de la tombe?
Je te pardonne!

Il le relève et l'embrasse.

JOB.

O Dieu puissant!

GUANHUMARA, faisant un pas.

Le poignard tombe;
Donato vit! je puis expirer à ses pieds
Reprenez tous ici tout ce que vous aimiez,
Tout ce qu'avait saisi ma main froide et jalouse,

A Job

Toi, ton fils George!

A Otbert.

Et toi, Régina, ton épouse!

Elle fait un signe. Régina, vêtue de blanc, apparaît au fond de la galerie de gauche, chancelante, soutenue par les deux hommes masqués, et comme éblouie. Elle aperçoit Otbert et vient tomber dans ses bras avec un grand cri.

RÉGINA.

Ciel!

Otbert, Régina et Job se tiennent éperdument embrassés.

OTBERT.

Régina! mon père!

JOB, les yeux au ciel.

O Dieu!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, L'EMPEREUR, puis GUANHUMARA, puis RÉGINA.

L'EMPEREUR.

C'était moi.

Otbert laisse tomber le poignard. Job se lève et considère l'empereur. Guanhumara avance la tête derrière le pilier de gauche et regarde.

JOB, à l'empereur.

Vous!

OTBERT.

L'empereur!

L'EMPEREUR, à Job.

Le duc, notre père et ton roi,
M'avait caché chez toi. Dans quel but? Je l'ignore.

JOB.

Vous, mon frère!

L'EMPEREUR.

Sanglant, mais respirant encore,
Tu me tins suspendu hors des barreaux de fer,
Et tu me dis: A toi la tombe! à moi l'enfer!
Seul, j'entendis ces mots prononcés sur l'abîme,
Puis je tombai.

JOB, joignant les mains.

C'est vrai. Le ciel trompa mon crime!

Quel qu'ait été le sort, quand l'heure va sonner,
Heureux qui peut bénir!

Tous tombent à genoux sous la bénédiction de l'empereur.

JOB, *lui prenant la main et la baisant.*

Grand qui sait pardonner!

LE POËTE

Suis Barberousse, ô Job! Frères, allez tout seuls.
De vos manteaux de roi faites-vous deux linceuls.
Ensemble l'un sur l'autre appuyant votre marche,
De la vieille Allemagne emportez tous deux l'arche!
O colosses! le monde est trop petit pour vous.
Toi, solitude, aux bruits profonds, tristes et doux,
Laisse les deux géants s'enfoncer dans ton ombre!
Et que toute la terre, en ta nuit calme et sombre,
Regarde avec respect, et presque avec terreur,
Entrer le grand burgrave et le grand empereur!

NOTES

1843

—

NOTE I.

La scène des esclaves, qui forme l'exposition de cet ouvrage, ne contient pas, il est aisé de s'en convaincre à la lecture, un détail qui ne soit essentiel. Cependant, à la représentation, quelques abréviations peuvent, dans les premiers temps du moins, sembler utiles. Nous croyons donc devoir donner ici, pour ceux de MM. les directeurs de province qui voudraient monter *les Burgraves*, la scène des esclaves telle qu'elle est jouée au Théâtre-Français.

SCÈNE II.

LES ESCLAVES.

Haquin et Jossius entrent ensemble, et semblent continuer une conversation déjà commencée. Les autres les suivent à pas lents

C'est dans ces guerres-là que Barberousse un jour,
Masqué, mais couronné, seul, au pied d'une tour,
Lutta contre un bandit qui, forcé dans son bouge,
Lui brûla le bras droit d'un trèfle de fer rouge,
Si bien que l'empereur dit au comte d'Arau :
— Je le lui ferai rendre, ami, par le bourreau !

HAQUIN.

Cet homme fut-il pris?

JOSSIUS.

Non, il se fit passage,
Sa visière empêcha qu'on ne vît son visage.

Ils passent

TEUDON, *sur le devant*

C'est l'heure du repos, enfin! Oh! je suis las!

KUNZ, *agitant sa chaîne.*

Quoi! j'étais libre et riche, et maintenant!..

GONDICARIUS, *adossé à un pilier.*

Hélas!

CYNULFUS, *à Swan, montrant Guanhumara*

Je voudrais bien savoir qui cette femme épie.

SWAN.

L'autre mois, par les gens du burg, engeance impie,
Elle fut prise avec des marchands de Saint-Gall.
Je ne sais rien de plus.

CYNULFUS.

Oh! cela m'est égal;
Mais, tandis qu'on nous lie, on la laisse libre, elle!

SWAN.

Elle a guéri Hatto d'une fièvre mortelle,
L'aîné des petits-fils.

HAQUIN.

Le burgrave Rollon,
L'autre jour, fut mordu d'un serpent au talon;
Elle l'a guéri.

CYNULFUS.

Vrai?

HAQUIN.

Je crois, sur ma parole,
Que c'est une sorcière!

HERMANN.

Ah bah! c'est une folle.

SWAN.

Elle a mille secrets ; elle a guéri, ma foi,
Non seulement Rellon et Hatto, mais Éloi,
Knüd, Azzo, ces lépreux que fuyait tout le monde.

TEUDON, assis sur les degrés du vieux donjon.

Cette femme travaille à quelque œuvre profonde.
Elle a, soyez-en sûrs, de noirs projets noués
Avec ces trois lépreux qui lui sont dévoués.
Partout, dans tous les coins, ensemble on les retrouve ;
Ce sont comme trois chiens qui suivent cette louve.

HAQUIN.

Hier, au cimetière, au logis des lépreux,
Ils étaient tous les quatre, et travaillaient entre eux.
Eux, faisaient un cercueil et clouaient sur des planches ;
Elle, agitait un vase en relevant ses manches,
Chantait bas, comme on chante aux enfants qu'on endort,
Et composait un philtre avec des os de mort.

KUNZ.

Ici, dans les caveaux, ils ont quelque cachette.
J'ai vu les trois lépreux et la vieille sachette
S'enfoncer sous un mur près du Caveau-Perdu ;
J'en suis sûr.

HERMANN.

Ces lépreux servent, et c'est bien dû,
Celle qui les guérit. Rien de plus simple, en somme.

SWAN.

Mais, au lieu des lépreux, de Hatto, méchant homme,
Kunz, celle qui faudrait guérir dans ce château,
C'est cette douce enfant fiancée à Hatto,
La nièce du vieux Job.

KUNZ.

Régina ? Dieu l'assiste !
Celle-là, c'est un ange !

HERMANN.

Elle se meurt.

KUNZ.

C'est triste !
Oui, l'horreur pour Hatto, l'ennui, poids étouffant,
La tue. Elle s'en va chaque jour.

TEUDON.

Pauvre enfant!

Guanhumara reparaît au fond du théâtre, qu'elle traverse.

HAQUIN, la montrant.

Elle encor!

GONDICARIUS.

Maudit soit ce burg!

TEUDON.

Paix! je te prie.

GONDICARIUS.

Mais jamais on ne vient dans cette galerie;
Nos maîtres sont en fête et nous sommes loin d'eux.
On ne peut nous entendre.

TEUDON, désignant la porte du donjon

Ils sont là tous les deux.

GONDICARIUS.

Qui?

TEUDON.

Les vieillards. Le père et le fils. Paix! vous dis-je.
Excepté — je le tiens de la nourrice Edwige —
Madame Régina, qui vient près d'eux prier,
Excepté cet Otbert, ce jeune aventurier,
Arrivé l'an passé, bien qu'encor fort novice,.
Au château d'Heppenheff pour y prendre service,
Et que l'aïeul, puni dans sa postérité,
Aime pour sa jeunesse et pour sa loyauté, —
Nul n'ouvre cette porte, et personne ici n'entre.
Le vieil homme de proie est là seul dans son antre.
Naguère au monde entier il jetait ses défis;
Vingt comtes et vingt ducs, ses fils, ses petits-fils,
Cinq générations dont sa montagne est l'arche,
Entouraient comme un roi ce bandit patriarche.
Mais l'âge enfin le brise, il se tient à l'écart.
Il est là, seul, assis sous un dais de brocart.
Son fils, le vieux Magnus, debout, lui tient sa lance.
Durant des mois entiers il garde le silence;
Et, la nuit, on le voit entrer, pâle, accablé,
Dans un couloir secret dont seul il a la clé.
Où va-t-il?

SWAN.

Ce vieillard a des peines étranges.

HAQUIN.

Ses fils pèsent sur lui comme les mauvais anges.

KUNZ.

Ce n'est pas vainement qu'il est maudit.

GONDICARIUS.

Tant mieux!

SWAN.

Il eut un dernier fils étant déjà fort vieux.
Il aimait cet enfant. Dieu fit ainsi le monde.
Toujours la barbe grise aime la tête blonde.
A peine âgé d'un an, cet enfant fut volé.

KUNZ.

Par une égyptienne.

HAQUIN.

Au bord d'un champ de blé.

SWAN, à Kunz.

As-tu remarqué, fils, au bas de la tour ronde,
Au-dessus du torrent qui dans le ravin gronde,
Une fenêtre étroite, à pic sur les fossés,
Où l'on voit trois barreaux tordus et défoncés?

KUNZ.

C'est le Caveau-Perdu; j'en parlais tout à l'heure.

HAQUIN.

Un gîte sombre. — On dit qu'un fantôme y demeure.

HERMANN.

Bah!

CYNULFUS.

L'on dirait qu'au mur jadis le sang coula.

KUNZ.

Le certain, c'est que nul ne saurait entrer là.
Le secret de l'entrée est perdu. La fenêtre
Est tout ce qu'on en voit; nul vivant n'y pénètre.

SWAN.

Eh bien, le soir, je vais à l'angle du rocher,
Et là, toutes les nuits, j'entends quelqu'un marcher.

KUNZ, avec une sorte d'effroi.

Êtes-vous sûr?

SWAN.

Très sûr.

TEUDON.

Kunz, brisons là. Nous taire
Serait prudent.

HAQUIN.

Ce burg est plein d'un noir mystère.
J'écoute tout ici, car tout me fait rêver.

TEUDON.

Parlons d'autre chose, hein? Ce qui doit arriver,
Dieu seul le voit.

Il se retourne vers un groupe qui n'a pas encore pris part à ce qui se passe sur le devant de la scène, et qui paraît fort attentif à ce que dit un jeune étudiant

Tiens, Karl, finis-nous ton histoire.

KARL.

Oui; mais n'oubliez pas que le fait est notoire,
Que c'est le mois dernier que l'aventure eut lieu,
Et qu'il s'est écoulé. .

Cherchant dans sa mémoire

Près de vingt ans, pardieu!
Depuis que Barberousse est mort à la croisade.

HERMANN.

Soit. Ton Max était donc dans un lieu fort maussade?

KARL.

Un lieu lugubre, Hermann; un endroit redouté.
Un essaim de corbeaux, sinistre, épouvanté,
Tourne éternellement autour de la montagne.
Le soir, leurs cris affreux, lorsque l'ombre les gagne,
Font fuir jusqu'à Lautern le chasseur hasardeux.
Des gouttes d'eau, du front de ce rocher hideux,
Tombaient comme les pleurs d'un visage terrible.
Une caverne sombre et d'une forme horrible

S'ouvrait dans le ravin. Le comte Max Edmond
Ne craignit pas d'entrer dans la nuit du vieux mont.
Il s'aventura donc sous ces grottes funèbres.
Il marchait. Un jour blême éclairait les ténèbres.
Soudain, sous une voûte au fond du souterrain,
Il vit dans l'ombre, assis sur un fauteuil d'airain,
Les pieds enveloppés dans les plis de sa robe,
Ayant le sceptre à droite, à gauche avant le globe,
Un vieillard effrayant, immobile, incliné,
Ceint du glaive, vêtu de pourpre, et couronné.
Sur une table faite avec un bloc de lave,
Cet homme s'accoudait. Bien que Max soit très brave,
Et qu'il ait guerroyé sous Jean le Batailllard,
Il se sentit pâlir devant ce grand vieillard
Presque enfoui sous l'herbe et le lierre et la mousse,
Car c'était l'empereur Frédéric Barberousse!
Il dormait, d'un sommeil farouche et surprenant.
Sa barbe, d'or jadis, de neige maintenant,
Se répandait à flots sur la table de pierre
Ses longs cils blancs fermaient sa pesante paupière.
Un cœur percé saignait sur son écu vermeil.
Par moments, inquiet, à travers son sommeil,
Il portait vaguement la main à son épée.
De quel rêve cette âme était-elle occupée?
Dieu le sait!

HERMANN.

Est-ce tout?

KARL.

Non, écoutez encor,
Aux pas du comte Max dans le noir corridor,
L'homme s'est réveillé; sa tête morne et chauve
S'est dressée, et, fixant sur Max un regard fauve,
Il a dit, en rouvrant ses yeux lourds et voilés:
— Chevalier, les corbeaux se sont-ils envolés? —
Le comte Max Edmond a répondu: — Non, sire.
— A ce mot, le vieillard a laissé, sans rien dire,
Retomber son front pâle, et Max, plein de terreur,
A vu se rendormir le fantôme empereur!

HERMANN, éclatant de rire.

Le conte est beau!

HAQUIN, à Karl.

S'il faut croire la renommée,

Frédéric s'est noyé devant toute l'armée
Dans le Cydnus.

HERMANN.

C'est sûr.

KARL.

Cela ne prouve pas
Que son spectre n'est point dans le val du Malpas.

SWAN.

Moi, l'on m'a dit — la fable est un champ sans limite! —
Qu'échappé par miracle il s'était fait ermite,
Et qu'il vivait encor.

GONDICARIUS.

Plût au ciel! et qu'il vînt
Délivrer l'Allemagne avant douze cent vingt,
Fatale année où doit, dit-on, crouler l'empire!

SWAN.

Déjà de toutes parts notre grandeur expire.

KUNZ.

Mais, hélas! Barberousse est mort, bien mort, Suénon!

SWAN, à Jossius.

A-t-on dans le Cydnus retrouvé son corps?

JOSSIUS.

Non.
Les flots l'ont emporté.

TEUDON.

Swan, as-tu connaissance
De la prédiction qu'on fit à sa naissance?
« Cet enfant, dont le monde un jour suivra les lois,
Deux fois sera cru mort et revivra deux fois. »
Or la prédiction, qu'on raille ou qu'on oublie,
Une première fois semble s'être accomplie.

HERMANN.

Barberousse est l'objet de cent contes.

TEUDON.

Je dis
Ce que je sais. J'ai vu, vers l'an quatrevingt-dix,

A Prague, à l'hôpital, dans une casemate,
Un certain Sfrondati, gentilhomme dalmate,
Fort vieux, et qu'on disait privé de sa raison.
Cet homme racontait tout haut dans sa prison
Qu'étant jeune, à cet âge où tout hasard nous pousse,
Chez le duc Frédéric, père de Barberousse,
Il était écuyer. Le duc fut consterné
De la prédiction faite à son nouveau-né.
De plus, l'enfant croissait pour une double guerre.
Gibelin par son père et guelfe par sa mère,
Les deux partis pouvaient le réclamer un jour.
Le père l'éleva d'abord dans une tour,
Loin de tous les regards, et le tint invisible,
Comme pour le cacher au sort le plus possible.
Il chercha même encore un autre abri plus tard.
D'une fille très noble il avait un bâtard,
Qui, né dans la montagne, ignorait que son père
Était duc de Souabe et comte de Bavière,
Et ne le connaissait que sous le nom d'Othon.
Le bon duc se cachait de ce fils-là, dit-on,
De peur que le bâtard ne voulût être prince,
Et d'un coin du duché se faire une province.
Le bâtard, par sa mère, avait, fort près du Rhin,
Un burg dont il était burgrave et suzerain,
Un château de bandit, un nid d'aigle, un repaire.
L'asile parut bon et sûr au pauvre père.
Il vint voir le burgrave, et, l'ayant embrassé,
Lui confia l'enfant sous un nom supposé;
Lui disant seulement : Mon fils, voilà ton frère.
Puis il partit. — Au sort nul ne peut se soustraire.
Certes, le duc croyait son fils et son secret
Bien gardés, car l'enfant lui-même s'ignorait. —
Le jeune Barberousse, ainsi recouvert d'ombre,
Atteignit ses vingt ans. Or, — ceci devient sombre, —
Un jour, dans un hallier, au pied d'un roc, au bord
D'un torrent qui baignait les murs d'un château fort,
Des pâtres qui passaient trouvèrent à l'aurore
Deux corps sanglants et nus qui palpitaient encore.
Deux hommes poignardés dans le château, sans bruit,
Puis jetés à l'abîme, au torrent, à la nuit ;
Et qui n'étaient pas morts. — Un miracle, vous dis-je ! —
Ces deux hommes, que Dieu sauvait par un prodige,
C'était le Barberousse avec son compagnon,
Ce même Sfrondati, qui seul savait son nom.
On les guérit tous deux. Puis, dans un grand mystère,

Sfrondati ramena le jeune homme à son père,
Qui, pour paiement, fit mettre au cachot Sfrondati.
Le duc garda son fils, c'était le bon parti,
Et n'eut plus qu'une idée, étouffer cette affaire.
Jamais il ne revit son bâtard. Quand ce père
Sentit sa mort prochaine, il appela son fils,
Et lui fit à genoux baiser un crucifix.
Barberousse, incliné sur ce lit funéraire,
Jura de ne se point révéler a son frère,
Et de ne s'en venger, s'il était encor temps,
Que le jour où ce frère atteindrait ses cent ans,
— C'est-à-dire jamais, quoique Dieu soit le maître! —
Si bien que le bâtard sera mort sans connaître
Que son père était duc et son frère empereur.
Sfrondati pâlissait d'épouvante et d'horreur
Quand on voulait sonder ce secret de famille.
Les deux frères aimaient tous deux la même fille;
L'aîné se crut trahi, tua l'autre, et vendit
La fille a je ne sais quel horrible bandit,
Qui, la liant au joug, sans pitié, comme un homme,
L'attelait aux bateaux qui vont d'Ostie à Rome.
Quel destin! Sfrondati disait : C'est oublié!
Du reste, en son esprit tout s'était délié.
Rien ne surnageait plus dans la nuit de son âme,
Ni le nom du bâtard, ni le nom de la femme.
Il ne savait comment, il ne pouvait dire où. —
J'ai vu cet homme à Prague, enfermé comme un fou.
Il est mort maintenant.

HERMANN.

Tu conclus?

TEUDON.

Je raisonne.
Si tous ces faits sont vrais, la prophétie est bonne.

KUNZ.

On m'a jadis conté ce conte. En ce château,
Frédéric Barberousse avait nom Donato.
Le bâtard s'appelait Fosco. Quant à la belle,
Elle était corse, autant que je me le rappelle.
Les amants se cachaient dans un caveau discret,
Dont l'entrée inconnue était leur doux secret;
C'est là qu'un soir Fosco, cœur jaloux, main hardie,
Les surprit, et finit l'idylle en tragédie.

GONDICARIUS.

Que Frédéric, du trône atteignant le sommet,
N'ait jamais recherché la femme qu'il aimait,
Cela me navrerait dans l'âme pour sa gloire,
Si je croyais un mot de toute votre histoire.

Il l'a cherchée, ami. De son bras souverain,
Trente ans il a fouillé les repaires du Rhin.
Le bâtard...

KUNZ.

Ce Fosco!

TEUDON, continuant.

Pour servir en Bretagne,
Avait laissé son burg et quitté la montagne.
Il n'y revint, dit-on, que fort longtemps après.
L'empereur investit les monts et les forêts,
Assiégea les châteaux, détruisit les burgraves;
Mais ne retrouva rien.

Entre le capitaine du burg, un fouet à la main

LE CAPITAINE.

Allons! c'est l'heure, esclaves
Au travail! hâtons-nous. Les convives, ce soir,
Vont venir visiter cette aile du manoir.
C'est monseigneur Hatto, le maître, qui les mène,
Qu'il ne vous trouve point ici traînant la chaîne!

NOTE II.

Page 48.

C'est du vin d'écarlate.

Scarlachwein.

NOTE III.

Page 87.

Haut le pont! bas la herse! armez les mangonneaux!

L'acteur fera sagement de dire : *Armez les fauconneaux*. On ne connaissait pas les fauconneaux au treizième siècle; mais qu'importe?

il y a encore dans le public, quoiqu'il devienne de jour en jour plus sympathique et plus intelligent, beaucoup de braves gens qui n'admettraient pas les mangonneaux. Mangonneaux! qu'est cela, je vous prie? Mangonneaux! voilà un mot bien ridicule et bien singulier! Fauconneaux! à la bonne heure!

NOTE IV.

Page 118.

On croit devoir indiquer ici aux théâtres de province de quelle façon se disent à la représentation les vers qui terminent la pièce.

GUANHUMARA, à l'empereur.

Adieu!

Elle meurt.

L'EMPEREUR, la soutenant dans ses bras, à Job.

Je pars aussi.

Il se relève

Job, règne sur le Rhin.

JOB.

Restez, sire!

L'EMPEREUR.

Je lègue au monde un souverain.
Frédéric Deux, mon fils, qu'on vient d'élire à Spire.

Jetant un regard douloureux à Guanhumara étendue à ses pieds.

Je rentre dans ma nuit, et lui laisse l'empire.

JOB

Sire!..

L'EMPEREUR.

Avant de mourir, courbé devant la croix,
J'ai voulu seulement, une dernière fois,
Étendre cette main suprême et tutélaire,
Comme roi, sur mon peuple, et sur toi, comme frère.
Quel qu'ait été le sort, quand l'heure va sonner,
Heureux qui peut bénir!

Tous s'inclinent sous la bénédiction de l'empereur.

JOB, lui baisant les mains

Grand qui sait pardonner!

NOTE V.

Si l'auteur pouvait penser que ces notes tiendront une place, si petite quelle soit, dans l'histoire littéraire de notre temps, il leur donnerait des développements qui ne seraient pas inutiles peut-être à l'art théâtral. Il expliquerait, par exemple, dans tous ses détails, cette belle mise en scène des *Burgraves,* qui a fait tant d'honneur à la Comédie-Française Jamais pièce n'a été montée avec plus de soin et représentée avec plus d'ensemble. On a remarqué avec quelle intelligence vive et adroite ont été dites par tous la scène des esclaves et la scène des burgraves. M. Drouville s'est particulièrement dis, tingué dans le rôle de Hatto. M[lles] Brohan et Garique ont su, à force de grâce et d'esprit, convertir en des figures animées et vivantes les silhouettes à demi entrevues de Lupus et de Gorlois. M[lle] Denain, qui a su rendre d'une manière si complète, et sous son double aspect, le rôle de Régina, a été pleine de charme dans sa mélancolie et pleine de charme dans sa joie.

M. Geffroy, qui, comme peintre et comme comédien, est deux fois artiste et artiste éminent, a imprimé au personnage d'Otbert cette physionomie fatale que les poëtes comme Shakespeare savent rêver et que les acteurs comme M. Geffroy savent réaliser.

Les trois vieillards, Job, Barberousse et Magnus, ont été admirablement représentés par MM. Beauvallet, Ligier et Guyon. M. Guyon, qui est un artiste de haute taille par l'intelligence comme par la stature, a puissamment personnifié Magnus. Quand il apparaît au seuil du donjon avec sa belle et noble tête, son habit de fer et sa peau de loup sur les épaules, on croirait voir sortir de l'église de Fribourg en Brisgau le vieux Berthold de Zæhringen, ou de la collégiale de Francfort le formidable Gunther de Schwarzbourg. M. Ligier, qui a reproduit avec une si haute poésie la figure impériale de Barberousse, a su dans ce rôle, qui restera comme une de ses plus belles créations, être tour à tour simple et grand, paternel et pensif, majestueux et formidable Au deuxième acte, dans son apostrophe aux burgraves, il soulève des acclamations enthousiastes et unanimes. M. Beauvallet, qui a une grande puissance parce qu'il a un grand talent, a déployé dans Job toutes les nuances de son intelligence si riche, si étendue et si complète. Il a été patriarche au premier acte, héros au deuxième, père au dernier. M. Beauvallet

a partout été superbe et dramatique. Ajoutons qu'il y a dans le rôle de Job, au deuxième acte, par exemple, des moments de bonhomie et de familiarité que ce rare et excellent acteur a su rendre avec une sorte de grâce sénile pleine de grandeur. M. Beauvallet et M. Ligier, en représentant les deux frères, se sont montrés frères par le talent et ont été frères par le succès.

Pour exprimer le personnage de Guanhumara, il fallait tout à la fois une composition savante et une inspiration profonde. Mme Mélingue a eu ce double mérite au degré le plus éminent. Imposante sous ses cheveux blancs, magnifique sous ses haillons, pathétique, et on pourrait presque dire intéressante dans sa haine, elle a réalisé merveilleusement l'idéal de l'auteur, la statue qui marche et qui regarde avec un regard de vipère. Mme Mélingue n'a reculé devant aucune des difficultés de son rôle. Toute jeune comme elle est, elle a pourtant pris hardiment et franchement l'âge de Guanhumara; mais, dans cette transformation même, elle a su conserver les lignes les plus sculpturales et les plus pures. En renonçant pour un moment à être jolie, elle a su rester belle.

EDITION DÉFINITIVE

1880

—

NOTE I.

Sur la première page du manuscrit, se trouve cette mention :

Commencé le 10 septembre 1842. Fini le 19 octobre.

Voici les variantes et les vers supprimés ou remplacés du manuscrit :

PREMIÈRE PARTIE.

SCÈNE I.

GUANHUMARA, seule.

Le burg, sur son rocher, plein de deuil et de fêtes,
Se dresse inaccessible au milieu des tempêtes.

SCÈNE II.

Dans une première version, l'embuscade où sont pris les esclaves était en action. La scène se passait dans la montagne. Le convoi des marchands et des étudiants faisait halte.

KUNZ.

Le brouillard cache tout, les monts et les campagnes.
L'œil s'y perd.

TEUDON.

Les bandits infestent ces montagnes.
Qu'on ne fasse aucun bruit! — Josse, dis aux valets
Qu'ils ôtent les grelots du cou de leurs mulets.
Du diable si je puis deviner où nous sommes!

JOSSE.

Nous sommes tous fort las, les mulets et les hommes.

TEUDON.

Va. Nous campons ici.

KUNZ.

Quel brouillard!

HAQUIN.

Quel ennui!
Impossible d'aller plus loin pour aujourd'hui!

L'exposition se faisait ainsi à travers la causerie des voyageurs Puis l'un d'eux interrompait

ARNOLD.

Je vous admire tous! vraiment! je vous le dis!
Vous êtes dans les monts des chevaliers bandits,
Errants, perdus, fort loin de toute trace humaine;
Le brouillard vous aveugle et le hasard vous mène;
Peut-être une embuscade en cette ombre vous suit;
Tout vous menace ici, la tempête, la nuit,
Le ravin, la forêt, les voleurs, les burgraves,
Et votre grave affaire en des périls si graves,
Le souci sérieux dont je vous vois rêvant,
Le voici : Barberousse est-il mort ou vivant?

HAQUIN.

Ah! voilà ce poltron d'Arnold!

ARNOLD.

O pauvres têtes!
Pouvez-vous seulement reconnaître où vous êtes?
Non. Je ne suis pas seul à m'alarmer ainsi.
Tout à l'heure, tenez, j'ai parlé près d'ici
A la vieille, tu sais, Hermann?

HERMANN.

Ah! l'étrangère
Que les uns disent folle et les autres sorcière,
Qui voyage avec nous depuis près d'un grand mois,
Et ramasse partout des herbes dans les bois.

. . . .

JOSSIUS.

C'étaient des guerres de géants!
Les burgraves entre eux se prêtaient tous main-forte.
Il fallait emporter chaque mur, chaque porte,
Percer avec l'épée ou mordre avec les dents.
Le combat du dehors recommençait dedans.

SCÈNE III.

OTBERT, RÉGINA.

OTBERT.

Pourquoi donc êtes-vous allée à ce festin?

RÉGINA.

Hatto...

OTBERT.

Hatto! Hatto!

RÉGINA.

Comte, il m'aurait forcée.
Tout tremble devant lui. Je lui suis fiancée.

OTBERT.

Pourquoi ne pas vous plaindre au vrai maître d'ici?
Il est bon.

RÉGINA.

Oui, je l'aime.

OTBERT.

Et moi, je l'aime aussi.
Car il est noble et grand, quoique l'âge le ploie,
Et, tout chargé d'ennuis, il met en vous sa joie.

SCÈNE IV.

GUANHUMARA, OTBERT.

GUANHUMARA.

J'ai tout subi, semoun brûlant, bise glacée.
Un maître à coups de fouet devant lui m'a chassée!
. . . .
Oh! prends garde, insensé! tu viens agiter l'arbre,
Tu vas faire sortir le hibou! ..

OTBERT, *la suppliant*

Par l'amour!...

GUANHUMARA.

Tu m'as tentée, eh bien, je te tente à mon tour.
. . . .

Guanhumara sort.

OTBERT, *seul.*

Merci, femme!
Quel que soit ton projet, qui que tu sois, merci!
Ma Régina vivra! — Mais qu'ai-je fait aussi?
O misérable Otbert! pauvre âme enveloppée!
Tu voulais être un homme, et n'es plus qu'une épée!

Non, pas même une épée, — un poignard ! — Une main
Peut te laisser ce soir, t'ensanglanter demain !
Je dois un châtiment, je dois une victime,
Un meurtre pour un meurtre, un crime pour un crime !
Où vais-je? hélas ! qui suis-je? O double obscurité !
J'ai juré, c'en est fait. — Oh ! la fatalité
Du jour où je naquis, à mon sort fut liée.
Dès l'enfance, invisible, et jamais oubliée,
Terrible, elle me suit dans l'ombre, et, plein d'effroi,
Je l'entends secouer sa chaîne autour de moi !

Bruit de pas, chants et longs éclats de rire au dehors. Il prête l'oreille.

C'est Hatto. — Cette fiole à Régina bien vite !

Il s'arrête et semble réfléchir un moment

Je sauve Régina, je fais ce crime, ensuite
Je me tue. Oui, c'est dit.

Il sort.

SCÈNE VI

HATTO.

Ces portraits ! — mes aïeux ! qui les a retournés?
Je châtierai ceci d'une façon étrange !
Répondez tous ! qui s'est permis?. .

MAGNUS.

C'est moi.

HATTO.

Qu'entends-je?

MAGNUS.

C'est moi. Ce n'est aucun de tes bohémiens.
J'ai mis tous ces portraits, tes aïeux et les miens,
Ces héros devant qui je tremble et je tressaille,
Tous, la face dans l'ombre et contre la muraille,
De peur qu'il ne leur monte une rougeur au front,
S'ils voyaient de leurs fils l'abaissement profond !

HATTO, furieux.

Vous êtes mon seigneur et vous êtes mon père.
Mais, quel que soit un fils, l'insulte l'exaspère.
Vos outrages en moi font bouillir votre sang.
Barberousse a puni pour un affront moins grand
Son grand-oncle Louis...

SCÈNE VII.

JOB, au mendiant.

. . . .

Vous a-t-on dit qu'il est l'asile de tout brave,
Qu'il fait du riche un pauvre et du maître un esclave,
Rançonne les couvents, rançonne les cités,
Prend leurs duchés aux ducs, aux comtes leurs comtés,
Et qu'au milieu du choc des princes et des villes,
Des troubles de l'Europe et des luttes civiles,
Aux yeux de l'Allemagne en proie à mille assauts,
Comme si, par-dessus rois, seigneurs et vassaux,
Terrible, il déployait la robe de la haine,
Il expose au sommet de sa tour souveraine
Un grand drapeau de deuil, formidable haillon
Que la tempête tord dans un noir tourbillon?

. . . .

Ni le sort, ni le roi, ni l'empereur, ni Rome,
Ni la force de Dieu, ni la force de l'homme,
Rien n'a fléchi, rien n'a ployé, rien n'a dompté
Ce vieux titan du Rhin, Job l'Excommunié!

DEUXIÈME PARTIE.

SCÈNE I.

LE MENDIANT.

Allemagne! Allemagne! oh! quels fils sont les tiens!
C'est dit. Quatre empereurs, pas d'empereur. Je viens!

SCÈNE II.

OTBERT, REGINA.

RÉGINA.

Comme vers des amis, moi je tournais mes yeux
Vers ces fleurs exhalant une haleine si pure,
Vers ces oiseaux chantant dans l'immense nature.

SCÈNE III.

OTBERT, GUANHUMARA.

OTBERT.

Merci!...

GUANHUMARA.

Attends encore avant de me remercier!

SCÈNE IV.

JOB, OTBERT, RÉGINA.

JOB.

Ce mendiant, mon hôte, hier a bien parlé.
Un hôte, c'est Dieu même, et sa voix m'a troublé.

. . . .

A Otbert et à Régina.

Aimez-moi! plaignez-moi! car notre sort réclame
Un peu d'eau pour la soif, un peu d'amour pour l'âme.

SCÈNE IV.

MAGNUS, à l'empereur

. . . . . Et moi, qui suis-je? Écoute. — Un soir,
J'ai vu, près d'Andernach, le comte Ulrich le Noir
Rongé par un corbeau sur un gibet de pierre.
J'ai brûlé la forêt d'Andernach tout entière,
Parce que ce bois sombre où mon courroux tombait
Avait fait le corbeau; — toi, tu fis le gibet!

TROISIÈME PARTIE.

SCÈNE I

JOB, seul

Oui, c'est un songe affreux qui suit mes pas funèbres,
Et devient plus difforme encor dans ces ténèbres!
Noirs esprits! contre vous en vain je me défend,
Vous m'ôtez la raison, j'ai peur comme un enfant.
J'ai peur! — Démons auxquels je ne puis me soustraire,
Qu'avez-vous fait de moi?

GUANHUMARA, apparaissant

Qu'as-tu fait de ton frère?

SCÈNE II

GUANHUMARA.

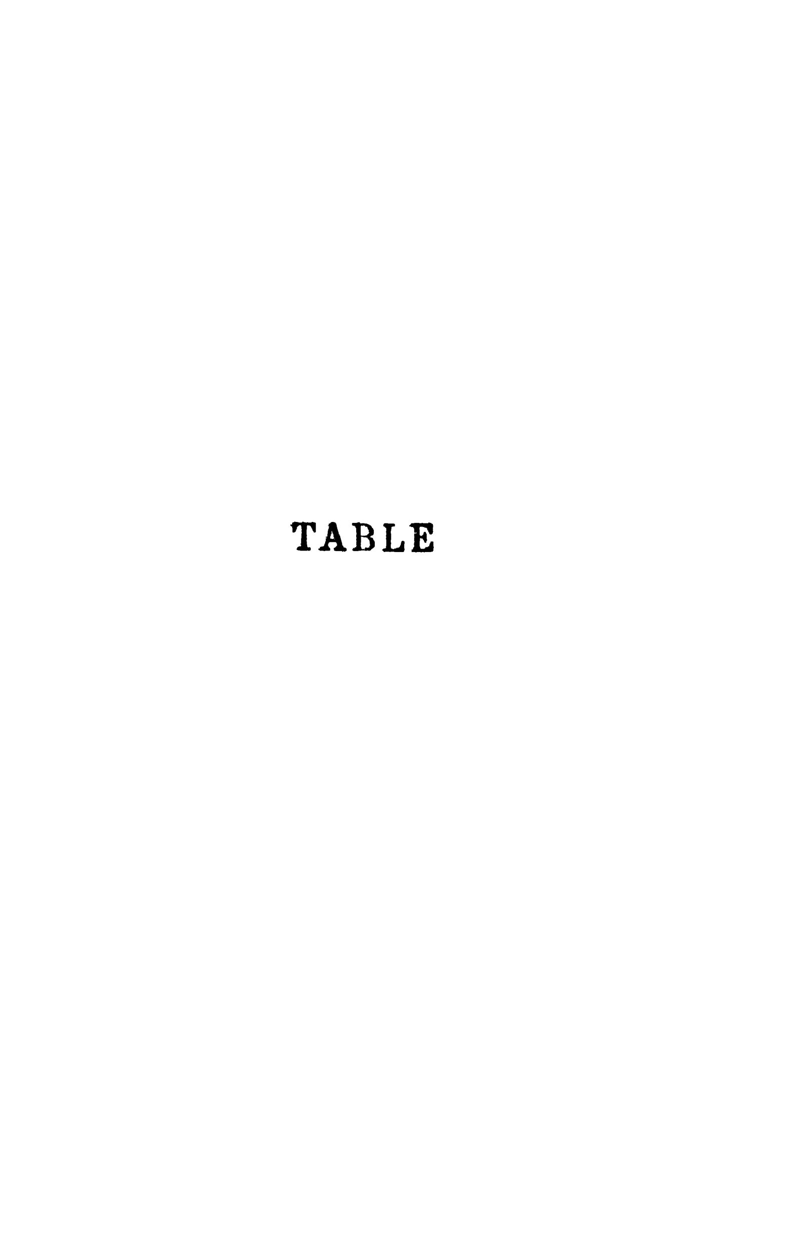
C'est une chose impie entre tant d'autres crimes
Que le couple effrayant, perdu dans les abîmes,
Qui parle en ce tombeau d'épouvante entouré,
Ose encor prononcer, amour, ton nom sacré!
Eh bien, tu sais celui que mon cœur redemande,
Dis à ce fratricide, amour, qu'il me le rende!

NOTE II.

Les *Burgraves* ont été représentés pour la première fois, sur la scène du Théâtre-Français, le 7 mars 1843.

Voici quelle était la distribution du drame :

PERSONNAGES.		*ACTEURS.*
JOB, burgrave de Heppenhoff	MM.	BEAUVALLET.
MAGNUS, fils de Job, burgrave de Wardeck		GUYON.
HATTO, fils de Magnus, marquis de Vérone, burgrave de Nollig		DROUVILLE.
GORLOIS, fils de Hatto (bâtard), burgrave de Sareck	Mlle	GARIQUE.
FRÉDÉRIC DE HOHENSTAUFEN	MM.	LIGIER.
OTBERT		GEFFROY.
LE DUC GERHARD de Thuringe		LEROUX.
LUPUS, comte de Mons	Mlle	BROHAN.
CADWALLA, burgrave d'Okenfels	MM	ROBERT.
DARIUS, burgrave de Lahneck		MATHIEN.
LA COMTESSE RÉGINA	Mlle	DENAIN.
GUANHUMARA	Mme	MÉLINGUE
EDWIGE	Mlle	JULIETTE.
KARL, étudiants, Esclaves	MM.	MARIUS.
HERMANN, étudiants, Esclaves		LABA.
CYNULFUS, étudiants, Esclaves		RICHÉ.
HAQUIN, marchands et bourgeois, Esclaves		VARLET.
GONDICARIUS, marchands et bourgeois, Esclaves		MATHIEN.
TEUDON, marchands et bourgeois, Esclaves		FONTA.
KUNZ, marchands et bourgeois, Esclaves		LEROUX.
SWAN, marchands et bourgeois, Esclaves		JOANNIS.
JOSSIUS, soldat		ROBERT.
LE CAPITAINE DU BURG		ALEXANDRE.



TABLE

TABLE

Pages.

NOTES

Paris. — MOTTEROZ, Lib.-Imp. réunies
7, rue Saint-Benoît.

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

DRAME

TORQUEMADA

VICTOR HUGO

TORQUEMADA



PARIS

J. HETZEL & Cie
18, RUE JACOB

MAISON QUANTIN
RUE SAINT-BENOIT, 7

PREMIÈRE PARTIE

DU MOINE AU PAPE

PERSONNAGES

TORQUEMADA.

DON SANCHE DE SALINAS.

DONA ROSE D'ORTHEZ.

GIL, MARQUIS DE FUENTEL.

FERDINAND, roi

ALEXANDRE VI, pape.

FRANÇOIS DE PAULE.

GUCHO, bouffon.

LE PRIEUR.

L'ÉVÊQUE DE LA SEU D'URGEL.

MOINES, SOLDATS.

ACTE PREMIER

L'IN PACE

En Catalogne. Les montagnes frontières. Le monastère Laterran, couvent de l'ordre des augustins et de l'observance de Saint-Ruf.

L'ancien cimetière du couvent Aspect de jardin sauvage. C'est le mois d'avril du midi Fleurs et soleil. Croix et tombeaux dans le gazon et sous les arbres. Sol bossué de fosses Au fond, la muraille d'enceinte du monastère, très élevée, mais tombant en ruine Une grande brèche la fend en deux jusqu'à terre, et donne sur la campagne. Près d'un pan de mur qui revient en équerre, une croix de fer plantée sur une fosse.

Une autre croix très haute, avec le triangle mystique doré, est au sommet d'un perron de pierre et domine le cimetière.

Sur le devant, au ras du sol, une ouverture carrée, encadrée de pierres plates de niveau avec l'herbe A côté, on voit une longue dalle qui semble destinée à boucher au besoin l'ouverture Dans l'ouverture on distingue les premières marches d'un étroit escalier de pierre qui descend et s'enfonce dans un caveau C'est un sépulcre dont le couvercle a été enlevé et dont on aperçoit l'intérieur La dalle qui est auprès est le couvercle.

Au lever du rideau, le prieur du couvent, en habit d'augustin, est en scène. Au fond du théâtre passe en silence un moine, vieux, vêtu d'une robe de dominicain Le moine marche lentement, salue en fléchissant le genou toutes les croix qu'il rencontre, et disparaît. Le prieur reste seul.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRIEUR DU COUVENT, puis UN HOMME.

Le prieur, chauve avec une couronne de cheveux gris, barbe blanche, robe de bure Il examine le mur d'enceinte et rôde pensif parmi les tombeaux.

LE PRIEUR.

Couvent mal gardé. Ronce et broussaille. Dégât
Que fait dans les lieux saints le temps, vieux renégat.

Il considère la crevasse du mur

Brèche par où pourrait s'échapper un novice.
On dirait que ce mur refuse le service
Et que, d'être debout trop longtemps, il est las.
Il ressemble à nos droits qui s'écroulent, hélas!
Ils ont aussi leur rouille, ils ont aussi leur brèche.
Le vert rameau divin dans nos mains se dessèche.
Les papes à lutter deviennent paresseux.
Ah! chez nous aujourd'hui les princes sont chez eux;
Noirs, ils passent sur nous comme l'ombre des aigles.
Plus d'observance, plus de chartes, plus de règles
Nous nous courbons toujours plus bas, de peur des coups;
Nous ne sommes pas sûrs de n'avoir pas chez nous
Des intrigues de cour et des scélératesses.
Ils nous font élever de petites altesses,
Obscures, pêle-mêle, et filles et garçons;
Qui sait? bâtards peut-être, et nous obéissons.

Il s'arrête devant l'ouverture du caveau

S'il s'accomplit chez nous quelque acte de justice,
C'est contre l'un de nous.

Il se met à regarder la muraille.

Notre vieille bâtisse
Comme nous penche, et Christ saigne, et nous nous sentons
De plus en plus, dans l'ombre et la honte, à tâtons.

Entre par la brèche un homme enveloppé d'un manteau, et le chapeau rabattu sur les yeux. Cet homme s'arrête debout sur le monceau de ruines de la brèche Le prieur l'aperçoit

LE PRIEUR.

Homme, va-t'en de là.

L'HOMME.

Non.

LE PRIEUR

Va-t'en. Sache, rustre,
Que c'est un cimetière.

L'HOMME.

Eh bien?

LE PRIEUR.

Un cloître illustre.

L'HOMME.

Bah!

LE PRIEUR.

Nul n'y vient, hormis, le jour, les moines seuls,
Et les ombres des morts, la nuit, dans leurs linceuls.
Pour quiconque entre ici, pas de miséricorde.
La hache s'il est duc, s'il est manant la corde.
Ceux qui sont du couvent entrent seuls. Gare à toi!
Déguerpis, drôle! —

Riant avec hauteur.

A moins que tu ne sois le roi.

L'HOMME.

Je le suis.

LE PRIEUR.

Vous, le roi!

L'HOMME.

C'est ainsi qu'on me nomme.

LE PRIEUR.

Qui me le prouve à moi?

L'HOMME.

Ceci.

Il fait un signe Une troupe armée paraît à la brèche. Le roi montre aux soldats le prieur

Pendez cet homme.

Les soldats pénètrent par la brèche. Ils entourent le prieur Entrent avec eux le marquis de Fuentel et Gucho Le marquis de Fuentel, barbe grise, riche habit d'Alcantara Gucho, nain vêtu de noir et coiffé d'un chapeau de sonnettes. Il tient dans ses deux mains deux marottes, l'une en or à figure d'homme, l'autre en cuivre, à figure de femme.

SCÈNE II.

LE PRIEUR, LE ROI, LE MARQUIS DE FUENTEL, GUCHO, ESCORTE DU ROI.

LE PRIEUR, tombant à genoux

Grâce, monseigneur!

LE ROI.

Soit. — A la condition...
Qu'es-tu dans ce couvent?

LE PRIEUR.

Prieur.

LE ROI

Attention.
Tu vas me renseigner sur tout ce qui s'y passe.
Le gibet, si tu mens; si tu dis vrai, ta grâce.

Il laisse le prieur au milieu du groupe des soldats et s'approche du marquis de Fuentel sur le devant du théâtre.

Pour commencer, faisons nos prières, marquis.

Il jette son manteau à un valet derrière lui, et apparaît en petit habit d'Alcantara, avec un gros rosaire au côté. Il récite en silence le rosaire pendant quelques instants. Puis il se retourne vers le marquis.

La reine est loin. J'existe. Être seul, c'est exquis.
Être veuf serait mieux. Je ris.

GUCHO, à terre, ses deux marottes dans les bras et pelotonné dans l'encoignure d'une tombe.

A part.

L'univers pleure.

LE ROI, au marquis

J'ai mes raisons, tu vas les savoir tout à l'heure,
Pour venir regarder de très près ce couvent.
Viens.

Il lui fait signe de le suivre un peu à l'écart, tout près de la tombe où s'est renfogné Gucho

LE MARQUIS.

J'écoute le roi

GUCHO, à part

Moi, j'écoute le vent
Qui murmure au-dessus des choses que vous faites.

LE ROI, au marquis

Je veux te consulter pour affaires secrètes.

GUCHO, à part

Bah! pourvu que je mange et dorme, tout est bien.

LE MARQUIS, au roi.

Faut-il chasser Gucho?

LE ROI.

Non. Il ne comprend rien

A Gucho.

Couchez là.

Gucho se fait le plus petit qu'il peut dans l'ombre derrière le roi Le roi s'approche du marquis

Marquis, j'aime affreusement les femmes.
Ceci me plaît de toi que tes mœurs sont infâmes,
Ou le furent. Plus tard, vieux, tu t'es fait dévot.
C'est bien. Ceci me plaît encor. L'homme ne vaut
Que par la foi, qui seule efface nos souillures.

Il fait un signe de croix

LE MARQUIS.

Ce couvent, dont le roi vient scruter les allures,
Dépend de deux chefs, l'un à Cahors, l'autre à Gand.

LE ROI.

Tu passes pour avoir été fort intrigant.
Tu l'es toujours On dit que des femmes, jolies,
Ont fait jadis pour toi, bonhomme, des folies
Que tu puisses avoir été page et charmant,
Cela semble impossible; et pourquoi pas, vraiment?
Le matin est riant, puis la journée est noire;
Cela se voit. Sais-tu qu'on raconte une histoire
Sur un petit valet de cour qui serait toi?
T'es-tu jamais nommé Gorvona?

LE MARQUIS

Non. Pourquoi?

LE ROI

Pour te cacher, dit-on, par ruse et par bassesse,
Et pour une amourette avec une princesse

LE MARQUIS.

Moi, jamais!

LE ROI.

On m'a fait le récit tout entier
D'un roi stupide auquel tu fis un héritier.
Mais on n'est pas d'accord sur le pays. Pur conte,
Probablement.

LE MARQUIS.

Voilà. Vous m'avez créé comte.
On tâche de me nuire.

LE ROI.

On a raison. Mais moi,
Que ce qu'on dit soit faux ou soit vrai, j'ai pour loi
D'être au-dessus de tout ce que l'homme imagine.
Rien ne m'atteint. Je suis le roi. Ton origine
Mêlée à des laquais, et même à des bouffons,

Tes commencements bas, tortueux et profonds,
Me conviennent Personne au juste ne peut dire,
Pas même toi, quel fut ton père. Je t'admire
D'être si bien caché, tout en étant public
Le nid du cormoran, le trou du basilic,
Sont les points de départ possibles d'une vie
Comme la tienne, errante, envolée, asservie.
Je t'ai fait comte, grand de Castille, et marquis;
Vil tas de dignités, bien gagné, mal acquis
Agir par ruse, ou bien par force, t'est facile;
Tu te prendrais de bec avec tout un concile
Ou tu le chasserais, le démon en fût-il.
Tu sais être hardi tout en restant subtil.
Quoique fait pour ramper, tu braves la tempête.
Tu saurais, s'il le faut, pour quelque coup de tête
Te risquer, et, toi vieux, mettre l'épée au poing.
Tu conseilles le mal, mais tu ne le fais point.
N'être innocent de rien, n'être de rien coupable,
C'est ta propreté, comte, et je te crois capable
De tout, même d'aimer quelqu'un. A ce qu'on dit,
Tu t'es fait de valet brigand, et de bandit
Courtisan. Moi, j'observe en riant tes manœuvres.
J'ai du plaisir à voir serpenter les couleuvres.
Tes projets que, pensif, tu dévides sans bruit,
Sorte de fil flottant qui se perd dans la nuit,
Tes talents, ton esprit, ta fortune, ta fange,
Tout cela fait de toi quelque chose d'étrange,
De sinistre et d'ingrat dont j'aime à me servir

LE MARQUIS.

Roi, vous avez le Tage et le Guadalquivir,
Et l'Èbre, et votre altesse à la Castille ajoute
Naple, et le roi de France est vaincu dans la joute;
L'Afrique craint mon roi dont, bien souvent déjà,
L'ombre au soleil levant sur Alger s'allongea;
Vous naquîtes à Sos, si près de la Navarre

Que vous avez des droits sur elle, et je déclare
Que votre berceau prit ce pays en dormant,
Vu que jamais un roi ne naît impunément;
Vous avez mis le pied, quoique roi catholique,
Sur l'église où fermente un fond de république;
Le pape, grâce à vous, tremble devant le roi,
Et son clocher se tait devant votre beffroi.
Vos drapeaux, de l'Etna jusqu'à la rive indoue,
Flottent, et vous avez Gonzalve de Cordoue.
Du reste, vous gagnez des batailles tout seul.
Jeune, vous dominiez les rois comme un aïeul,
Et quand un prêtre va ramer dans vos galères,
Rome en balbutiant rétracte ses colères
O vainqueur de Toro, roi! devant vous je sens
Tous les mots dans ma bouche expirer impuissants.
Vous êtes la grandeur, je suis la petitesse.
Je vous suis dévoué, seigneur.

LE ROI.

C'est faux.

LE MARQUIS.

Altesse ..

LE ROI.

Épargne-moi l'ennui du dévouement, mon cher.
Pour toi je suis obscur, pour moi tu n'es pas clair.
Moi je fais le bon prince et toi le bon apôtre.
Au fond nous sommes pleins de fiel l'un contre l'autre;
J'exècre le valet, tu détestes le roi;
Tu m'assassinerais si tu pouvais, et moi
Je te ferai peut-être un jour couper la tête.
Nous sommes bons amis à cela près.

Le marquis ouvre la bouche pour protester.

Arrête
Ta dépense de mots, courtisan. Tu me hais,
Je te hais. En moi l'ombre, en toi de noirs souhaits.

Et chacun garde en soi son gouffre.

Nouveau geste du marquis, réprimé par le roi, qui continue.

On se pénètre.
Nous avons l'un sur l'autre une obscure fenêtre,
Et nous voyons nos cœurs sinistres. Ton amour,
Ton dévouement, j'en ris, vieux traître. Jusqu'au jour
Où tu ne pourras plus tirer d'or de ma poche,
Tant que ton intérêt, lien sûr, nous rapproche,
Marquis, je t'emploierai pour conseiller, sachant
Que tu me serviras mieux, étant plus méchant.
A bas ton masque! à bas le mien! je le préfère.
Dire vrai, cet affront qu'on n'ose pas me faire,
Moi, je le fais à tous, marquis. C'est bien le moins
Que je sois franc, ayant des fourbes pour témoins.
Si le prince, que fuit la vérité farouche,
Ne l'a pas dans l'oreille, il l'aura dans la bouche,
Et tu constateras dans tes vils bégaiements
Que, roi, je suis sincère et que, laquais, tu mens.
Causons à présent.

LE MARQUIS.

Mais...

LE ROI.

Être roi, quelle chaîne!
Être un jeune homme, plein d'explosions, de haine,
De tumulte, vivant, bouillant, ardent, moqueur,
Avec un tourbillon de passions au cœur,
Être un mélange obscur de sang, de feu, de poudre,
De caprices, pareil au faisceau de la foudre,
Vouloir tout essayer, tout souiller, tout saisir,
Avoir soif d'une femme, avoir faim d'un plaisir,
Ne pas voir une vierge, une proie, un désordre,
Un cœur, sans tressaillir du noir besoin de mordre,
Se sentir de la tête aux pieds l'homme de chair,
Et sans cesse, en la nuit d'un magnifique enfer,
Pâle, entendre une voix qui dit : Sois un fantôme!

N'être pas même un roi! misère! être un royaume!
Sentir un amalgame horrible de cités
Et d'états remplacer en vous vos volontés,
Vos désirs, vos instincts; et des tours, des murailles,
Des provinces, croiser leurs nœuds dans vos entrailles;
Se dire en regardant la carte : me voilà!
J'ai pour talon Girone et pour tête Alcala!
Voir croître en son esprit, chaque jour moindre et pire,
Un appétit qui prend la forme d'un empire,
Sentir couler sur soi des fleuves, voir des mers
Vous isoler dans l'ombre avec leurs plis amers,
Subir l'étouffement qu'a sous l'onde une flamme,
Et, morne, avoir le monde infiltré dans son âme! —
Et ma femme, ce monstre immobile! je suis
L'esclave de ses jours, le forçat de ses nuits.
Seuls dans une lueur — sombre, tant elle est haute,
Nous sommes tout-puissants et tristes, côte à côte.
Nous nous refroidissons en nous touchant. Dieu met
Sur on ne sait quel fauve et tragique sommet,
Au-dessus d'Aragon, de Jaën, des Algarves,
De Burgos, de Léon, des Castilles, deux larves,
Deux masques, deux néants formidables, le roi,
La reine; elle est la crainte et moi je suis l'effroi.
Ah! certe, il serait doux d'être roi, qui le nie?
Si le tyran n'avait sur lui la tyrannie!
Mais toujours s'observer, feindre, être deux pâleurs,
Deux silences; jamais de rire, pas de pleurs;
Urraca vit en elle, en moi revit Alonze.
L'homme de marbre auprès de la femme de bronze!
Les peuples prosternés nous adorent; tandis
Qu'on nous bénit en bas, nous nous sentons maudits,
L'encens monte en tremblant vers nous, et l'ombre mêle
L'idole Ferdinand à l'idole Isabelle.
Nos deux trônes jumeaux confondent leur clarté,
Nous nous apercevons vaguement de côté,
Et, quand nous nous parlons, la tombe ouvre sa porte.

Je ne suis pas bien sûr qu'elle ne soit pas morte.
Elle est cadavre autant que despote, et je dois
La glacer quand le sceptre entre-croise nos doigts,
Comme si Dieu liait par une bandelette
A sa main de momie une main de squelette.
Je suis vivant pourtant! Ce fantôme pompeux,
Non, ce n'est pas moi, non! non! Aussi, quand je peux,
De toutes ces grandeurs sur nous appesanties
Je m'échappe, et je fais hors du roi des sorties,
Et j'ai, comme un dragon qui se dresse au soleil,
L'épanouissement monstrueux du réveil!
Fou comme la tempête et comme le cyclone,
Je m'évade éperdu, noir prisonnier du trône!
Plus de joug, je me rue ivre à travers le mal
Et le bonheur, ayant pour but d'être animal,
Piétinant mon manteau royal, l'âme élargie
Jusqu'aux vices, jusqu'aux chansons, jusqu'à l'orgie,
Regardant, moi le roi, le captif, le martyr,
Mes convoitises croître et mes ongles sortir;
La femme et sa pudeur, l'évêque avec sa crosse,
M'exaspèrent; je suis furieux, gai, féroce;
Et l'homme qui bouillonne en moi, flamme et limon,
Se venge d'être spectre en devenant démon!

Pensif.

Quitte à redevenir demain ombre et fantôme.

Au marquis.

Le colosse n'est point pénétrable à l'atome,
Et tu ne comprends pas que je m'étale ainsi
Effrontément devant ces hommes que voici;
Mais je sais moi que tous, quand je me communique,
Sont d'autant plus tremblants que je suis plus cynique,
Et c'est ma joie à moi, qui ris au milieu d'eux,
De les rendre plus vils en m'avouant hideux,
Et, rompant tout respect, tout frein, tout équilibre,
Moi qui n'étais que roi, je sens que je suis libre!
Tu ne me comprends pas. Ta crainte s'en accroît.

C'est bien. En revoyant demain mon regard froid,
Tu trembleras, doutant et prenant pour un songe
L'ivresse où maintenant devant toi je me plonge,
Fournaise où sous tes yeux brûle et bout mon passé,
Mon rang, mon sceptre, et d'où je sortirai glacé!

Il reprend son chapelet

Maintenant finissons nos prières.

GUCHO, à part, regardant le roi en dessous.

Va! prie.

LE ROI.

Puis j'interrogerai ce moine.

Il se met à dévider son chapelet

GUCHO, le regardant faire, à part.

Momerie!
C'est par là que ce roi finira. Fourbe et dur,
Il ne croit à rien, mais, — quel chaos d'âme obscur!
Quand il dit un pater, il devient imbécile.
Alors il cède au pape, il vénère un concile.
Tout en heurtant le prêtre, il le craint, il se sent
Poussière sous les pieds de ce hautain passant.

Faisant le signe de la croix

Ainsi soit-il! Il est libertin, fourbe, oblique,
Menteur, cruel, obscène, athée — et catholique.
Et, tant pis, il aura plus tard ce sobriquet.

Le roi remet son rosaire à sa ceinture et fait signe au prieur d'approcher.

LE ROI, au prieur

Ici.

Le prieur avance, les deux mains en croix sur la poitrine, et les yeux baissés.

Si par malheur la franchise manquait
A tes réponses, gare à toi!

Le prieur salue

Dis vrai. Prends garde.

Le prieur salue.

Depuis quelques instants le vieux moine vêtu d'une robe de dominicain a reparu au fond du théâtre. Il marche, la tête baissée, inattentif à tout, occupé seulement à saluer toutes les croix des tombeaux devant lesquelles il passe. Il semble murmurer des prières

Ce passant est remarqué par le roi, qui le montre au prieur

D'abord, quel est ce moine à figure hagarde,
Pas vêtu comme toi, qui fléchit le genou
Chaque fois qu'il rencontre une croix?

LE PRIEUR.

C'est un fou.

LE ROI.

Comme il est pâle!

LE PRIEUR.

Il veille et jeûne. Il s'exténue.
Il parle haut. Il marche au soleil tête nue.
Il divague, il délire. Il rêve d'aller voir
Les papes, pour leur dire à genoux leur devoir.
Nous devons quand il passe observer le silence.
Il n'est point de notre ordre. Il est en surveillance
Dans ce cloître. On enferme ainsi dans nos couvents
Tous les prêtres qui sont inquiets, les savants,
Les songeurs qui pourraient prêcher dans la campagne
Autrement que ne veut notre église d'Espagne.

LE ROI.

Quelle folie a-t-il?

LE PRIEUR.

Des visions de feu.
L'enfer. Satan. Il n'est ici que depuis peu.

LE ROI.

Il est vieux.

LE PRIEUR.

Il n'a pas, je crois, longtemps à vivre.

Le moine passe et disparaît sans avoir vu personne.

GUCHO, à part, regardant ses marottes.

J'ai deux marottes. L'une est en or, l'autre en cuivre.
L'une s'appelle Mal, l'autre s'appelle Bien.
Et je les aime autant l'une que l'autre. Rien
Est mon but.

Il considère le gazon des fosses.

Là des fleurs, là des feuilles séchées.

LE ROI, au prieur

Les mœurs dans vos couvents se sont fort relâchées,
Moine.

LE PRIEUR.

Seigneur...

LE ROI.

On voit des femmes très souvent
Dans ce cloître.

LE PRIEUR.

Ce cloître est voisin d'un couvent
D'ursulines, qui sont nos ouailles; nous sommes...

LE ROI.

Boucs gardant des brebis.

LE PRIEUR, saluant.

Seigneur...

GUCHO, à part.

Tout couvent d'hommes
Confesse le couvent de femmes d'à côté,
Fait la faute, et l'absout, avec paternité,
Et, régnant sur ces cœurs dans sa toute-puissance,
Leur ôte la vertu, puis leur rend l'innocence.
Doux miracle. Secret de la confession.

LE PRIEUR, au roi.

Roi, les fils de Lévi, les filles de Sion...

LE ROI.

Font bon ménage. Mais je sévirai. De sorte
Que Rome le saura.

LE PRIEUR, saluant.

Seigneur.

GUCHO, à part.

Lorsqu'à la porte
De leur cloître, où Jésus a cessé de régner,
Le petit dieu payen Cupidon vient cogner,
Le pape Sixte, ayant deux enfants d'une fille,
[illegible]

LE ROI, au prieur.

Rome est prête à punir, et les temps semblent mûrs.

[illegible]

L'évêque de la seu d'Urgel est dans vos murs.
J'en ai reçu l'avis.

Le prieur s'incline.

Avec puissance entière
De châtier.

LE PRIEUR, avec une nouvelle révérence.

Seigneur, seulement en matière
De dogme, et pour détruire ou vaincre les erreurs.
Rien au delà.

LE MARQUIS, bas, au roi.

Vos yeux sont de bons éclaireurs.

LE ROI, bas, au marquis.

Voir me plaît.

L'œil du roi s'arrête sur l'entrée du souterrain qui est béante à quelques pas de lui.

LE ROI.

Qu'est ceci, moine?

LE PRIEUR.

C'est une tombe
Ouverte.

LE ROI.

Ouverte!

LE PRIEUR.

Oui, roi.

LE ROI.

Pour qui?

LE PRIEUR.

Quand l'homme tombe,
Dieu seul le sait

LE ROI.

Pour qui cette tombe?

Le prieur se tait Le roi insiste

A l'instant
Dis-le, parle, réponds!

LE PRIEUR.

Je l'ignore. Elle attend.

Après un silence.

Pour moi peut-être. Ou bien pour vous.

LE MARQUIS, à l'oreille du roi.

Quand dans un cloître
On sent hors du niveau de l'ordre un moine croître,
Soit du côté du mal, soit du côté du bien,
On le supprime.

LE ROI, bas.

Au fait, le tuer, bon moyen

LE MARQUIS.

Point. L'église a l'horreur du sang! Sire, on l'enterre.
Simplement.

LE ROI.

Je comprends.

LE MARQUIS.

L'endroit est solitaire.
Criez, nul n'entendra; résistez, nul passant.

Montrant le trou où l'on distingue un escalier, puis la dalle qui est auprès.

On pousse l'homme ici marche à marche, il descend,
Et quand il est au fond, on lui met cette pierre
Sur la tête, et la nuit lui remplit la paupière
A jamais, et les bois, les hommes, l'eau, le vent,
Le ciel, sont au-dessus de cette ombre. Et vivant...

LE ROI.

Il est mort. — Oui, c'est simple.

LE MARQUIS.

Il meurt s'il veut. L'église
N'a pas versé le sang.

Signe d'approbation du roi

LE ROI, haut, et regardant dans le jardin du cloître.

Quoi que ce moine en dise,
Les femmes...

LE PRIEUR.

N'entrent pas dans nos murs.

LE ROI, au marquis.

Comme il ment!
J'en vois une!

Il regarde dans les profondeurs du jardin, et continue.

Et près d'elle un jeune homme charmant,
Sans barbe encore, enfant presque, œil vif, taille mince...

LE PRIEUR.

Roi, c'est une princesse.

LE ROI.

Et lui?

LE PRIEUR.

Roi, c'est un prince.

LE ROI, bas au marquis.

J'ai bien fait de venir.

LE PRIEUR.

La règle *Magnates*...

Saluant le roi.

— Nous sommes les sujets du vicomte d'Orthez... —

LE ROI.

Et les miens.

LE PRIEUR, continuant.

... Nous permet, roi, d'admettre une altesse.

LE ROI.

Et même deux. Femelle et mâle.

LE PRIEUR, saluant du côté que lui désigne le doigt du roi

Une comtesse!

LE MARQUIS, bas au roi

Comme le roi de France, évêque du dehors,
Le vicomte d'Orthez, de Dax et de Cahors,
Est clerc en même temps que laïque, étant prince,
Et, tout en bataillant là-bas dans sa province,
Tout en criant: Soudards! gendarmes! en avant!
Il est cardinal-diacre, abbé de ce couvent.

LE ROI, riant.

Homme de guerre en France et d'église en Espagne.

LE MARQUIS, désignant hors du théâtre les deux personnes qu'a aperçues le roi.

Et si ce compagnon trouve ici sa compagne,
C'est lui qui, pour des plans quelconques dans les fleurs
Et dans l'ombre, met l'un près de l'autre ces cœurs.

LE ROI, sérieux.

Quelconque? Non. Je vois son but. Un mariage.

Au prieur

Et depuis quand sont-ils ici?

LE PRIEUR.

Dès leur bas âge.

LE ROI, au marquis

Ils ont grandi tous deux dans ce cloître étouffant.

Au prieur.

Leurs noms?

LE PRIEUR.

Rosa d'Orthez est l'infante.

LE ROI.

Et l'infant?

LE PRIEUR.

Sanche de Salinas.

Mouvement du marquis Il regarde avidement du côté où le roi a aperçu l infante et l'infant.

LE ROI, de plus en plus sérieux.

Ils ont par héritage
Elle, Orthez, lui, Burgos.

LE PRIEUR, avec un signe affirmatif.

Ses droits vont jusqu'au Tage.

LE MARQUIS, à part

Sanche de Salinas! Burgos! Il se pourrait?

LE ROI, au prieur.

Poursuis. Oui, tout cela se construit en secret.
Ce Sanche est mon cousin. Mais je croyais la branche
Éteinte.

LE PRIEUR.

On garde ici secrètement don Sanche.
On l'a fait élever dans ce cloître, en mettant
La nièce du vicomte auprès de lui.

LE MARQUIS, à part

Pourtant
Je les croyais tous morts. Oh! quelle découverte!
Qu'est-ce que j'entrevois? Cet enfant caché, certe,
C'est lui. Je me sens pris aux entrailles. Voici
Du nouveau.

LE ROI, au marquis

Ce couvent désert est bien choisi.

LE PRIEUR.

L'infante et l'infant sont fiancés, et vont être
Époux bientôt Ils ont tous deux le même ancêtre.
Cet ancêtre est un saint qu'ici nous invoquons,
Dont le fils, Loup Centulle, était duc des gascons;
Puis Luc, roi de Bigorre, et Jean, roi de Barége,
Puis le vicomte Pierre, et Gaston cinq...

LE ROI.

Abrége.

LE PRIEUR.

Le cardinal-vicomte, aujourd'hui régnant, veut

Que dans ce coin secret du cloître, autant qu'on peut,
On les tienne cachés.

LE MARQUIS, à part

Sanche !

LE ROI, montrant au marquis le jeune homme qu'il a aperçu, mais qu'on ne voit pas.

Il est beau ! regarde.

Le marquis regarde, avec une sorte de contemplation et d'effarement, du côté que lui désigne le roi

LE PRIEUR, regardant aussi du même côté

Il a droit de mener à sa suite une garde
De cinquante hidalgos que commande un abbé.
Quand il vient à l'église il prend place au jubé,
Et Peñacerrada, sire, est sa capitale.
Mais, comme il semble né sous quelque ombre fatale,
Personne, excepté moi, prieur de ce moutier,
Ne sait qu'il est infant et qu'il est héritier.
Il l'ignore lui-même, et, pour la même cause,
Elle non plus, la nièce infante doña Rose,
Ne se sait pas princesse. On craint quelqu'un.

LE ROI.

Pardieu !
Moi ! le roi ! Je pourrais me fâcher de ce jeu.

Au prieur, et l'œil toujours fixé sur le dehors.

Ils portent comme vous une robe de serge?

LE PRIEUR.

On les a consacrés tous les deux à la vierge.
Sans quoi nous ne pourrions les garder au couvent.
Même ils ont fait leurs vœux de novices, devant
Le chapitre.

LE ROI.

Il est moine à peu près, elle est nonne
Presque.

LE PRIEUR.

Oui, mais ils auront les dispenses qu'on donne
Aux princes, et pourront s'épouser.

LE ROI, au marquis

Moi le loup,
J'entre dans la bergerie, et je puis briser tout.

Pensif, à part

Eh bien, non. Cardinal d'Orthez, va, tu m'arranges,
Vieux démon qui fais croître ensemble ces deux anges!
Enfants, adorez-vous avec un tendre émoi.
Ce complot contre moi, je le tourne pour moi.
Que Rose épouse Sanche! oui, cela fait mon compte.
En mariant ta nièce à mon cousin, vicomte,
Tu veux par Salinas me dérober Burgos.
C'est bon, je laisse faire. Et nos droits sont égaux.
Et moi, qui comme toi de mon bien suis avare,
Je compte par Orthez te prendre la Navarre.
Moi, je te tiens par elle et tu me tiens par lui.
Donc, que ce mariage ait lieu. Soit. Aujourd'hui
On s'épouse; demain on s'attaque.

Regardant au dehors.

L'infante
Est belle.

Pensif.

La façon de régner triomphante,
C'est d'employer pour soi, d'un air presque endormi,
Le mécanisme obscur qu'a fait votre ennemi.
L'intrigue retournée entre à votre service;
Il voulait vous tuer, son bras dévie et glisse;
Le coup de poignard bête, à l'endroit qui vous plaît
Frappe, et votre assassin devient votre valet.

Se tournant vers le dehors

Que disent-ils? Tâchons d'entendre.

Il se dirige vers le fond du théâtre et disparaît dans les arbres.

GUCHO, à part, regardant le roi s'en aller.

Espion!

Dès que le roi est sorti, le marquis fait impérieusement signe au prieur de venir à lui.

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins le roi, LE MARQUIS, LE PRIEUR
seuls en aparté sur le devant du théâtre

LE MARQUIS.

Prêtre!

LE PRIEUR, s'approchant avec soumission

Humblement.

Il fait une profonde révérence au marquis

LE MARQUIS.

Tu n'as pas tout dit au roi.

LE PRIEUR.

Le maître,
C'est Dieu. Ce qu'il apprend par la confession,
Le prêtre ne doit pas le dire.

LE MARQUIS.

Fiction.
Paul deux a déclaré qu'on peut, dans les cas graves,
Tout révéler. Malheur à toi, si tu me braves!
Le roi n'est que mon bras, dis-moi tout à moi!

LE PRIEUR.

Mais
Jurez-moi le secret, vous, si je me soumets.

LE MARQUIS.

Je le jure. Mais tiens, je fais mieux; je te donne

Un chapeau d'or valant cent marcs pour ta madone,
Et six grands chandeliers d'argent, d'un prix égal.

LE PRIEUR.

Vous saurez tout.

Baissant la voix

Doña Sancha de Portugal,
Au temps où vous et moi, monseigneur, étions jeunes
Doña Sancha pour qui nous prions dans nos jeûnes,
Étant femme du roi de Burgos, lui donna
Un fils qu'elle eut d'un page appelé Gorvona.
Le roi se crut le père, ayant en grande estime
Sa femme, et ce bâtard fut de droit légitime.
Il hérita du trône en eut tous les profits,
Puis se maria, puis mourut, laissant un fils,
Qui, tout enfant, passa pour mort d'une mort prompte.
Cette mort fut un rapt du cardinal-vicomte
Qui fit prendre et cacher dans ce fief béarnais
Le petit roi don Sanche.

LE MARQUIS, à part

Oui, je le devinais.

Regardant au dehors, pendant que le prieur marmotte des prières.

C'est mon enfant! le fils de mon fils! Oh! je n'ose
Y croire encor. Je sens s'éveiller quelque chose
Que je ne savais pas avoir en moi, le cœur.
Coup de foudre béni! choc subit et vainqueur!
Moi qui haïssais, j'aime. O mon fils! Je m'enivre
D'être père. A présent, c'est la peine de vivre.
O délivrance! j'ai rompu mon dur lien.
Je vivais pour le mal, je vivrai pour le bien.
Ma conscience noire errait comme la louve,
Je croyais avoir tout perdu. Ciel! je retrouve
Tout! Je suis père, aïeul! Oh! je puis désormais
D'en bas sourire aux purs et radieux sommets,
Jeter furtivement un regard vers la cime

Où, né de mon fumier, croîtra ce lys sublime,
Et dire : C'est mon fils! et revivre! Essayons.
Je sens que cet enfant, avec tous ses rayons,
Vient d'entrer dans ma brume, et que cette jeune âme
A pris possession de mon vieux cœur infâme,
De sorte qu'à présent j'ai, pour me surveiller,
De l'innocence en moi qui va me conseiller,
Et je suis un autre homme, et je pleure, et j'adore,
Et ma sinistre nuit voit un lever d'aurore!
A moi cette lumière! à moi cet ingénu!
Vous êtes donc clément, ô Dieu, sombre inconnu?
Moi, guide de ce roi marchant sur des victimes,
Clarté de sa noirceur, courtisan de ses crimes,
Je sens une main douce alléger mes forfaits.
Oh! je respire enfin, moi, l'affreux portefaix,
Ma tête se relève, hélas! de remords pleine,
Et du côté du ciel je puis reprendre haleine!
Oh! je ne suis plus seul, je vis, j'aime, ébloui!
Hélas! il n'a que moi comme je n'ai que lui.
Que de gouffres autour de lui! piéges sans nombre!
Oui, mais je veille.

Pensif

A lui la lumière, à moi l'ombre.
Restons sous ce manteau sur ma tête étendu.
Le père deviné, l'enfant serait perdu.

Il revient vers le prieur.

LE PRIEUR, bas.

Monseigneur m'a promis le secret.

LE MARQUIS.

Sois tranquille.
Quand don Sanche doit-il sortir de cet asile?

LE PRIEUR.

L'enfant qu'on a cru mort est un homme aujourd'hui.

Monseigneur le vicomte-abbé se sert de lui,
Et le déclarera comte et roi, prince, altesse,
Lorsqu'il en aura fait le mari de sa nièce.

Il jette un regard en arrière Le roi reparaît au fond du théâtre

Le roi !

LE MARQUIS.

Le roi !

A part, se parlant à lui-même.

Vieillard, cache bien à ce roi
Le cœur inattendu qui vient d'éclore en toi.

LE PRIEUR, bas

Protégez-nous. Pourvu qu'ici rien ne le fâche!

LE MARQUIS, à part.

Allons, comédien, reprends ton masque lâche,
Insensible à l'insulte, à la haine, à l'affront,
Et remets-toi ton vil sourire sur le front.

LE PRIEUR.

Monseigneur m'a promis le plus grand secret.

LE MARQUIS, à part

Certes!

Au prieur

Ne crains rien.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE ROI.

LE ROI, à part

Épier des âmes entr'ouvertes
M'amuse.

Il regarde du côté par ou il vient d'entrer.

Les voici Partons

LE MARQUIS.

Vous leur seigneur,
Vous le roi, qu'avez-vous décidé?

LE ROI.

Leur bonheur.
Je veux les marier.

LE MARQUIS

Politique profonde.

LE ROI.

L'Espagne, pierre à pierre et pas à pas, se fonde.
Ce mariage fait mes affaires. Je veux
Aider le cardinal d'Orthez, combler ses vœux,
Et, marquis, avant peu j'aurai Dax et Bayonne.

LE MARQUIS, à part.

O mon vieux cœur farouche et ténébreux, rayonne!
Mon enfant sera roi!

Sur un signe du roi, l'escorte et toute la suite du roi sortent par la brèche Le prieur s'approche et salue le roi, les deux bras en croix sur la poitrine.

LE ROI, au prieur.

Je ne suis pas venu

Ici.

LE PRIEUR, s'inclinant.

Roi...

LE ROI.

Tu ne m'as jamais vu.

LE PRIEUR.

Pauvre et nu,
L'humble moine...

LE ROI.

J'aurai l'œil sur cette abbaye.

LE PRIEUR.

Vous y verrez toujours votre altesse obéie.

A part.

Sois maudit, roi!

LE ROI.

Ton chef est en France.

LE PRIEUR.

Oui, seigneur.

LE ROI.

Mais l'évêque d'Urgel est ici.

LE PRIEUR.

Cet honneur,
Nous l'avons, qu'un évêque est chez nous en visite.

LE ROI.

Il ne doit rien savoir de tout ceci.

Don Sanche et doña Rose paraissent au fond du théâtre. Ils ne voient rien de ce qui se passe. Le roi les montre au marquis, et se dirige vers la brèche.

Au marquis.

Viens vite!

Au prieur

Si ton intention est de vivre, tais-toi.

Au marquis

Viens.

Le roi sort. Gucho le suit.

LE MARQUIS, regardant don Sanche

Qu'il est beau! mon doux enfant!

Il sort

SCÈNE V.

DON SANCHE, DOÑA ROSE

Don Sanche et doña Rose, l'un et l'autre en habit de novices, lui avec le froc blanc elle avec le voile blanc, courent et jouent dans les arbres. Elle seize ans, lui dix-sept. Ils se poursuivent, se fuient, se cherchent Rire et gaîté. Rose tâche d'attraper les papillons. Sanche cueille des fleurs. Il en compose un bouquet qu'il tient à la main

DOÑA ROSE.

Par ici! Voi,
C'est plein de papillons.

DON SANCHE.

Moi, j'aime autant les roses.

Il cueille des églantines, les ajoute à son bouquet, et regarde autour de lui

Oh! je suis enivré par tant de douces choses!

DOÑA ROSE, admirant un papillon

Vois! celui-ci qui vole à la pointe des joncs!

DON SANCHE.

Tout est vie et parfums!

DOÑA ROSE

Écoute, partageons
A toi les fleurs, à moi les papillons.

DON SANCHE, les yeux au ciel

Il passe
On ne sait quoi de tendre et de bon dans l'espace.

Il cueille des fleurs pour son bouquet, pendant que doña Rose court après les papillons Il la contemple.

Rose'

DOÑA ROSE, se retournant et regardant les fleurs que don Sanche a à la main.

A qui ce bouquet, monsieur?

DON SANCHE.

Devine.

DOÑA ROSE.

A moi.

Elle retourne aux papillons, elle tâche de les saisir Ils lui échappent, elle se dépite Elle leur parle.

Je vous trouve jolis, et vous fuyez! Pourquoi?

DON SANCHE.

Ils perdront leurs couleurs, Rosa, si tu les touches.

Rêveur, et regardant les papillons voler

On croit voir des baisers errer, cherchant des bouches.

DOÑA ROSE.

Ils en trouvent. Ce sont les fleurs.

DON SANCHE.

Alors, Rosa,

Puisque vous êtes fleur!

Il la saisit dans ses bras Elle se débat, il l'embrasse.

DOÑA ROSE.

Monsieur, c'est très mal, ça!

DON SANCHE.

Mais puisque nous serons mariés.

Doña Rose suit des yeux un papillon Elle le guette. Il se pose sur une fleur

DOÑA ROSE.

Il s'arrête

Attrapons-le.

Elle s'approche tout doucement.

A don Sanche.

Viens.

DON SANCHE la suit de très près.

Chut!

La bouche de don Sanche rencontre la bouche de doña Rose, le papillon s'envole.

DOÑA ROSE.

Ah! tu n'as pas su, bête!
Prendre le papillon!

DON SANCHE

Mais j'ai pris le baiser

DOÑA ROSE, contemplant les papillons qui reviennent aux fleurs.

Comme aux pieds de leur dame ils viennent se poser!
Bon! les voilà partis, les petits infidèles!

Elle les regarde voler

Pourquoi donc s'en vont-ils si loin, si haut? que d'ailes!

Don Sanche survient en arrière doucement et l'embrasse Elle le repousse.

Avant le mariage, un baiser! Non. Jamais.
Je n'en veux pas.

DON SANCHE.

Alors rends-le-moi.

DOÑA ROSE, souriant.

Non.

DON SANCHE.

Si.

DOÑA ROSE.

Mais...
Je t'aime!

Ils s'embrassent. Ils viennent s'asseoir sur une tombe Elle pose la tête sur son épaule. Tous deux, comme en extase suivent des yeux les papillons.

DON SANCHE

Oh! la nature immense et douce existe!
Vois-tu, que je t'explique. En hiver, le ciel triste
Laisse tomber sur terre un linceul pâle et froid;
Mais, quand avril revient, la fleur naît, le jour croît;
Alors la terre heureuse au ciel qui la protége
Rend en papillons blancs tous ses flocons de neige,
Le deuil se change en fête, et tout l'espace est bleu,
Et la joie en tremblant s'envole et monte à Dieu.
De là ce tourbillon d'ailes qui sort de l'ombre.
Dieu sous le ciel sans borne ouvre les cœurs sans nombre
Et les emplit d'extase et de rayonnement.
Et rien ne le refuse et rien ne le dément,
Car tout ce qu'il a fait est bon!

DOÑA ROSE.

Eh bien! je t'aime.

DON SANCHE, éperdument

Rose!

Il l'étreint dans ses bras Un papillon passe. Doña Rose s'arrache de l'embrassement de don Sanche et court après le papillon

DOÑA ROSE.

Ah! qu'il est beau! Viens! prenons-le. Viens!

DON SANCHE.

Dieu sème
Les grâces du printemps pour égayer tes yeux.

Le papillon se pose sur un buisson.

DOÑA ROSE, avançant la main pour le saisir

Ne faisons pas de bruit.

Le papillon s'envole

Comme il est ennuyeux!
Il s'en va.

Elle suit le papillon Don Sanche la suit.

Dans les lys.

Le papillon vole plus loin.

Bon, dans les clématites.

DON SANCHE.

Nos âmes ont toujours vécu, toutes petites
L'une à côté de l'autre. O ma femme!

Le papillon vole plus loin

DOÑA ROSE.

Il me voit!

Le papillon est sur l'églantine. Elle veut le prendre, elle tend la main, puis la retire vivement.

Oh! le méchant rosier qui m'a piqué le doigt?

DON SANCHE

Ces roses! cela veut boire du sang des anges!

Le moine en habit de dominicain paraît sous les arbres, parmi les tombeaux Il ne les voit pas. Doña Rose l'aperçoit.

DOÑA ROSE.

Ah! voilà ce vieux moine aux allures étranges.
Cet homme me fait peur. Viens-nous-en.

Ils sortent du côté des massifs d'arbres. Le moine avance lentement comme ne voyant rien hors de lui. — Le jour commence à baisser.

SCÈNE VI.

LE MOINE, seul.

LE MOINE.

D'un côté,
La terre, avec la faute, avec l'humanité,
Les princes tout couverts de crimes misérables,
Les savants ignorants, les sages incurables,
La luxure, l'orgueil, le blasphème écumant,
Sennachérib qui tue et Dalila qui ment,
Hérétiques, vaudois, juifs, mozarabes, guèbres,
Les pâles curieux de chiffres et d'algèbres,
Tous, grands, petits, souillant le signe baptismal,
A tâtons, reniant Jésus, faisant le mal,
Tous, le pape, le roi, l'évêque, le ministre. .
Et de l'autre côté, l'immense feu sinistre!
Ici, l'homme, oubliant, vivant, mangeant, dormant,
Et là les profondeurs sombres du flamboiement!
L'enfer! — O créature humaine abandonnée!
O double plateau noir de notre destinée!
Vie et mort. Rire une heure et pleurer à jamais!
L'enfer! O vision! Des caves, des sommets;
La braise dans les puits, sur les cimes le soufre.
Cratère aux mille dents! bouche ouverte du gouffre!
Sous l'infini vengeur, l'infini châtié!
Joie est une moitié; deuil est l'autre moitié.
Cela brûle. On entend des cris : mon fils! ma mère!
Grâce! et l'on voit tomber en cendre une chimère,
L'espérance; des yeux, des visages s'en vont,
Puis reviennent, hagards dans le brasier profond;

Sur les crânes vivants le plomb fondu s'égoutte.
Monde spectre. Il torture et souffre; il a pour voûte
Le dessous monstrueux des cimetières noirs,
Piqué de points de feu comme le ciel des soirs,
Plafond hideux percé de fosses pêle-mêle,
D'où tombe dans l'abîme une pluie éternelle
D'âmes, roulant au fond des braises, au milieu
Du supplice, plus loin que le pardon de Dieu.
Nuit, sanglots. Un vent triste, à travers des trouées,
Tord les flammes sans cesse aux flammes renouées,
L'ardente lave enflée emplit les porches sourds,
Et le ciel dit : jamais! Et l'enfer dit : toujours!
Et tout ce qui sur terre a, par vice ou paresse,
Mal usé du temps, fait un faux pas dans l'ivresse,
Erré, failli, péché, quiconque chancela,
Ne fût-ce qu'un instant, une minute, est là!
Châtiment! Précipice! En douter, impossible.
Qu'avons-nous là devant nos yeux? L'enfer visible.
Son souffle jusqu'à nous vient pestilentiel!
L'âtre de Bélial fait jusqu'en notre ciel,
Avec la fumée âcre et rouge de la cuve,
Monter sa cheminée horrible. Le Vésuve.
L'Etna. Le Stromboli funèbre. Au nord l'Hékla.
Mais à quoi donc penser si ce n'est à cela?
Nous avons devant nous, béant sous notre terre,
Crachant la flamme et l'ombre et la mort, ce mystère.
Nous pouvons nous pencher et regarder dedans.
La nuit nous pouvons voir les damnés, les ardents,
Rouler en tourbillons comme des étincelles,
S'enfuir, et retomber, le feu brûlant leurs ailes.
Hélas! pas de sortie et de fuite. Rentrez.
Rentrez dans vos cachots de braise pénétrés.
Redevenez les flots du noir chaos de flamme.
Au-dessus de vous rit Satan, l'immense infâme!
Ils roulent effrayants, rongés de toutes parts,
Tisons vivants, fumée et flamme, affreux, épars,

Dans l'immobilité morne des étendues.
Tous les serpents du feu lèchent leurs mains tordues;
L'huile les mord, le plomb les boit, la poix les fond;
Ils ont sur eux l'énorme aveuglement sans fond,
Et l'infini farouche, à travers tous ses cribles,
Ne laisse rien passer que ces deux mots terribles :
Jamais! Toujours! — Mon Dieu! qui donc aura pitié?
Moi! Je viens sauver l'homme. Oui, l'homme amnistié,
J'ai cette obsession. En moi l'amour sublime
Crie, et je combattrai l'abîme par l'abîme.
Dominique ébaucha, j'achèverai. L'enfer!
Comment faire tomber le couvercle de fer?
Comment sur cette pente épouvantable, ô Rome,
O Jésus, arrêter l'écroulement de l'homme?
J'ai trouvé. C'est d'ailleurs indiqué par saint Paul.
Car l'aigle, c'est la joie altière de son vol,
Voit tout, et s'éblouit de tout ce qu'il découvre.
Pour que l'enfer se ferme et que le ciel se rouvre,
Que faut-il? Le bûcher. Cautériser l'enfer
Vaincre l'éternité par l'instant. Un éclair
De souffrance abolit les tortures sans nombre.
La terre incendiée éteindra l'enfer sombre
L'enfer d'une heure annule un bûcher éternel.
Le péché brûle avec le vil haillon charnel,
Et l'âme sort, splendide et pure, de la flamme,
Car l'eau lave le corps, mais le feu lave l'âme.
Le corps est fange, et l'âme est lumière; et le feu
Qui suit le char céleste et se tord sur l'essieu,
Seul blanchit l'âme, étant de même espèce qu'elle.
Je te sacrifierai le corps, âme immortelle!
Quel père hésiterait? Quelle mère, voyant
Entre le bûcher saint et l'enfer effrayant
Pendre son pauvre enfant, refuserait l'échange
Qui supprime un démon et qui refait un ange?
Oui, c'est là le vrai sens du mot Rédemption.
Éternelle Gomorrhe, éternelle Sion,

Nul ne fera jamais descendre un peu de joie
De celle qui rayonne à celle qui flamboie,
Mais Dieu permet du moins qu'on sauve l'avenir!
Plus de damnés! la torche auguste vient bénir.
Ah! le temps presse! Hélas! le mal du monde empire;
Une seconde fois Jésus saignant expire;
Tout est méchant, tout est mauvais, tout est penché,
Il pousse d'heure en heure une branche au péché,
Arbre fatal, rameau que Dieu vers lui ramène,
Mais qu'Ève, hélas, courba jusqu'à la lèvre humaine!
Plus de foi. Juifs relaps, moines rompant leurs vœux,
Bégards, nonnes laissant repousser leurs cheveux,
L'un arrache une croix, l'autre souille une hostie.
La foi meurt sous l'erreur comme un lys sous l'ortie
Le pape est à genoux. Devant qui? Devant Dieu?
Non. Devant l'homme. Il craint César. Rome, avant peu,
Soumise aux rois, sera servante de Ninive.
Un pas de plus, le monde est perdu Mais j'arrive
Me voici. Je ramène avec moi les ferveurs.
Pensif, je viens souffler sur les bûchers sauveurs.
Terre, au prix de la chair je viens racheter l'âme.
J'apporte le salut, j'apporte le dictame.
Gloire à Dieu! joie à tous! Les cœurs, ces durs rochers,
Fondront. Je couvrirai l'univers de bûchers,
Je jetterai le cri profond de la Genèse :
Lumière! et l'on verra resplendir la fournaise!
Je sèmerai les feux, les brandons, les clartés,
Les braises, et partout, au-dessus des cités,
Je ferai flamboyer l'autodafé suprême,
Joyeux, vivant, céleste! — O genre humain, je t'aime!

Il lève les yeux au ciel, les mains jointes, la bouche béante, en extase. Derrière lui de la lisière de l'espèce de hallier qui est au fond du cimetière, sort un moine les bras en croix sur la poitrine, le capuchon rabattu Puis, d'un autre point du taillis, un autre moine, puis un autre Ces moines, vêtus de l'habit des augustins, viennent se placer en silence, debout et immobiles, à quelque distance, derrière le moine dominicain, qui ne les voit pas. D'autres moines arrivent successivement de la même façon, isolément et en silence, et viennent se ranger à côté des pre-

miors. Tous ont les bras en croix et les capuchons baissés. On ne voit aucun visage Au bout de quelque temps, c'est une sorte de demi-cercle formé en arrière du dominicain. Ce demi-cercle s'écarte, et l'on voit déboucher de dessous les arbres, la chape sur le dos, la crosse en main et la mitre en tête, un évêque entre deux archidiacres C'est l'evêque de la seu d'Urgel Il avance lentement, suivi du prieur, qui, seul des moines, a le capuchon levé L'evêque, sans dire une parole, se place au centre du demi-cercle de moines qui se referme derrière lui. Le dominicain ne s'est aperçu de rien Le jour continue de baisser

SCÈNE VII.

LE DOMINICAIN, L'ÉVÊQUE DE LA SEU D'URGEL, LE PRIEUR, MOINES.

L'ÉVÊQUE.

Soyez témoins que moi, Jean, évêque, je vais
Juger cet homme ici présent, bon ou mauvais,
Et le questionner d'abord, car la justice
Permet de châtier, mais veut qu'on avertisse.

Le moine s'est retourné. Il considère gravement toute cette apparition. Il ne semble pas ému. Il regarde l'évêque.

Qu'es-tu?

LE MOINE.

Frère prêcheur.

L'ÉVÊQUE.

Ton nom?

LE MOINE.

Torquemada.

L'ÉVÊQUE.

On dit que tout enfant le démon t'obséda
Et que des visions funèbres te poursuivent.
Est-ce vrai?

LE MOINE.

Devant moi les réalités vivent.

L'ÉVÊQUE.

Fictions.

LE MOINE.

Bornez-vous à dire visions.
Je vois Dieu.

Fixant son regard sur le triangle mystique doré au sommet de la grande croix du cimetière

Que veux-tu, Seigneur, que nous fassions,
Nous tes prêtres, devant ta lueur éternelle?
Voir la loi formidable et simple et ne voir qu'elle,
C'est terrible. Mais moi, qu'y puis-je?

L'ÉVÊQUE.

On dit, réponds,
Que, selon toi, nous tous, docteurs, nous nous trompons
En détestant l'impie ainsi que la panthère

LE MOINE.

Vous vous trompez, seigneurs évêques.

L'ÉVÊQUE.

Ver de terre!

LE MOINE.

Il faut aimer l'impie et le sauver

L'ÉVÊQUE.

On dit
Qu'un faux dogme où Didier le Lombard se perdit
Te tente, et que, d'après ton rêve ou ton principe,
L'enfer dans le bûcher s'éteint et se dissipe;
De sorte que la flamme envoie au ciel les morts,
Et que, pour sauver l'âme, il faut brûler le corps.

LE MOINE.

C'est la vérité.

L'ÉVÊQUE.

Moine, une erreur te fascine.
Le mal, cet arbre triste, a l'erreur pour racine.

LE MOINE.

L'âme hait le contact du corps, vil compagnon.
Brûler, c'est épurer.

L'ÉVÊQUE.

Doctrine affreuse.

LE MOINE.

Non.

L'ÉVÊQUE.

Fausse.

LE MOINE

Vraie. Et j'entends y conformer mes actes.

L'ÉVÊQUE.

Vipère!

LE MOINE

J'y crois Oui!

L'ÉVÊQUE.

Si tu ne te rétractes,
Prends garde! Je t'enjoins, moi, de t'en repentir
Et de n'y plus croire.

LE MOINE.

Humble, et ne pouvant mentir,
Je persiste.

L'ÉVÊQUE.

Obstiné!

LE MOINE.

J'ai pour moi le concile
Latran et le pape Innocent trois.

L'ÉVÊQUE.

Docile,

Tu peux prétendre à tout; rebelle, à rien Voyons,
Ton erreur peut jeter, fils, de mauvais rayons.
Un schisme en peut sortir. Frappe-toi la poitrine,
Dis : J'ai tort.

LE MOINE.

J'ai raison.

L'ÉVÊQUE.

Renonce à ta doctrine
Bruno d'Angers, voulant grandir, se repentit.

LE MOINE.

Je ne veux pas grandir, je veux rester petit

L'ÉVÊQUE.

Orgueilleux!

LE MOINE.

Non, croyant.

L'ÉVÊQUE.

Mais que prétends tu faire?

LE MOINE.

J'irai, pieds nus, à Rome, avertir le saint-père.

L'ÉVÊQUE.

C'est lui qui a donné l'ordre de te juger,
Chien!

LE MOINE.

L'aboiement du chien réveille le berger.
Moi, je réveillerai le pape. Il doit m'entendre

L'ÉVÊQUE, aux assistants, montrant le moine

Fils, cet homme est féroce.

LE MOINE.

Oui, parce qu'il est tendre.
Saint Paul a dit : La foi brûle par charité.

L'ÉVÊQUE.

Tu te méprends au sens d'un texte mal cité.
Sixte quatre, pasteur que le monde révère,
Veut l'autel moins farouche et la foi moins sévère.
L'indulgence est en lui comme la sainteté.
C'est de bonté qu'il veut armer la vérité.
L'inquisition tend à s'adoucir. Le pape,
Quand il lève la main bénit, plus qu'il ne frappe.
A peine on voit encor quelques bûchers fumants.

LE MOINE.

Je suis épouvanté de ces relâchements.
La flamme de l'enfer enfle et monte à mesure
Que celle des bûchers décroît.

L'ÉVÊQUE.

Pauvre âme obscure!
Que veux-tu donc?

LE MOINE.

Sauver le monde simplement.

L'ÉVÊQUE.

Comment?

LE MOINE.

Par le feu.

L'ÉVÊQUE.

Crains ce remède inclément.

LE MOINE.

Le médecin n'est pas le maître du remède.

L'ÉVÊQUE.

Mais, dis, qu'espères-tu?

LE MOINE.

Triompher, si Dieu m'aide.

L'ÉVÊQUE.

Nous verrons.

Il montre au moine l'ouverture du caveau.

Entre là.

LE MOINE.

Qu'est ceci?

L'ÉVÊQUE.

Le tombeau.

LE MOINE.

Bien.

Il se dirige vers le caveau

L'ÉVÊQUE.

Recule. Il est temps encore.

LE MOINE, marchant au caveau

Introibo.

L'ÉVÊQUE.

Réfléchis.

LE MOINE, les yeux au ciel

Frappe, ô Dieu, ton prêtre et ton prophète,
Et que ta volonté redoutable soit faite.

Il va au caveau et s'arrête sur le bord

L'ÉVÊQUE.

Tu dois obéissance à ton évêque. Un front
Qui se dresse au milieu du cloître est un affront.
L'église a le devoir de rendre à la nuit l'homme
Qui la trouble.

LE MOINE.

Non.

L'ÉVÊQUE.

Descends.

Le moine descend. On ne le voit plus qu'à mi-corps. L'évêque fait un pas vers lui et s'approche de l'ouverture du souterrain. Il lui montre ce qui est dedans.

Vois cette cruche d'eau,
Ce pain d'orge. On va clore à jamais le rideau
Entre le jour et toi. Les étoiles, l'aurore,
Tout va s'évanouir.

LE MOINE.

Soit.

L'ÉVÊQUE.

Descends.

Le moine descend Il n'a plus que la tête hors du sépulcre.

Songe encore.
Tu vas t'éteindre ici sans air comme un flambeau.
La faim, la soif. Mourir, c'est horrible.

LE MOINE.

C'est beau.

L'ÉVÊQUE.

Descends.

Le moine disparaît dans le souterrain

LA VOIX DU MOINE, dans le cavern.

Je suis au fond.

L'ÉVÊQUE.

Mettez sur lui la pierre.

LA VOIX DU MOINE.

Faites.

Sur un signe de l'évêque, deux moines font glisser la dalle sur l'entrée de l'escalier Au moment de la fermer tout à fait, ils s'arrêtent, ne laissant qu'un étroit soupirail L'évêque se penche sur cette ouverture.

L'ÉVÊQUE

Par Jésus-Christ! par l'anneau de saint Pierre!
Tout à l'heure il sera trop tard, la nuit t'attend.
Te rétractes-tu?

LA VOIX DU MOINE.

Non.

L'ÉVÊQUE

Tu n'as plus qu'un instant.
Renonce à tes erreurs folles et téméraires.
Dédis-toi.

LA VOIX DU MOINE.

Non.

L'ÉVÊQUE.

Va donc en paix!

Les deux moines poussent la dalle et le sépulcre est fermé.

Prions, mes frères.

Toutes les mains se joignent Les moines se forment en procession deux à deux et s'en vont à pas lents, l'évêque marchant le dernier Ils disparaissent sous les arbres On les entend chanter la prière des morts Leurs voix vont s'affaiblissant.

VOIX LOINTAINES DES MOINES.

De profundis ad te clamavi, Domine.

LA VOIX, dans le tombeau.

Ayez pitié, Seigneur, du monde infortuné!

VOIX DES MOINES.

Libera nos.

LA VOIX dans le tombeau.

Mon Dieu, délivrez-moi!

Entrent don Sanche et doña Rose

SCÈNE VIII.

LE MOINE dans le caveau, DON SANCHE,
DOÑA ROSE.

Don Sanche et doña Rose sortent du taillis. Ils s'arrêtent sur la lisière du bois. Ils se regardent et regardent la solitude autour d'eux. Moment de silence. Il fait presque nuit.

DON SANCHE.

Nos âmes,
Parce que tout enfants, vois-tu, nous nous aimâmes,
Se mêlent, et ma main te cherche, et je ne puis
Dire si je t'entraîne ou bien si je te suis.
Un mystère est sur nous, Rose. Parfois j'y rêve.
Ici, dans ce couvent, ensemble on nous élève.
Qui sommes-nous, sais-tu? Pourquoi nous enfermer?
Mais cela m'est égal, on me laisse t'aimer
Je suis le chevalier et vous êtes la dame.
Je ne sais pas pourquoi je parle de mon âme;
Mon âme, c'est ton souffle, haleine et feu des cieux;
Elle sort de ta bouche et brille dans tes yeux.
Je n'ai plus d'âme quand tu n'es plus là. — Ton voile
Me gêne. Un baiser.

DOÑA ROSE.

Non.

Elle le lui laisse prendre, puis elle s'appuie sur son bras et lui montre le ciel.

Vois là-bas cette étoile.

Tous deux dans l'extase contemplent la nuit.

LA VOIX, dans le tombeau.

Dieu! grâce pour la terre!

VOIX LOINTAINES DES MOINES.

Ite, pax sepulcris!

LA VOIX, dans le tombeau.

Grâce!

DOÑA ROSE.

Entends tu des chants?

DON SANCHE.

Non. Mais j'entends des cris.

VOIX DES MOINES.

Elles vont décroissant de plus en plus et s'affaiblissant dans l'éloignement

Onus grave super caput.

DOÑA ROSE.

Tu vois qu'on chante.
La nuit avec des chants dans l'ombre est plus touchante.
Un chant, c'est de la joie offerte au ciel sacré.
Tout aime sur la terre. Aimons!

VOIX DES MOINES.

Miserere!

LA VOIX, dans le tombeau.

Miserere!

DON SANCHE.

Mais non. C'est un cri. L'on appelle.
J'avais raison. D'où vient ce cri?

DOÑA ROSE.

De la chapelle.
C'est l'hymne du soir.

DON SANCHE.

Non.

DOÑA ROSE.

La nuit, dans la vapeur,
Tout fait illusion.

LA VOIX, dans le tombeau

Jésus!

DON SANCHE, distinguant la pierre qui ferme le caveau

C'est là!

DOÑA ROSE.

J'ai peur.

DON SANCHE.

Quelqu'un est là-dessous!

DOÑA ROSE.

Un mort parle!

LA VOIX, dans le tombeau

O Dieu! Père

DON SANCHE.

Un homme est enterré vivant sous cette pierre!

DOÑA ROSE.

N'approche pas. Un spectre, un visage d'effroi,
Un mort, te dis-je, va se lever!

DON SANCHE, presque violemment.

Aide-moi!

Il s'agenouille et essaie de déranger la pierre Elle s'agenouille près de lui et tâche aussi de la soulever. Il se tourne vers elle en souriant.

Si c'est un condamné, qu'il ait par toi sa grâce!

Il se penche sur la pierre et crie :

Est-ce ici qu'on se plaint!

LA VOIX, dans le tombeau.

Est-ce quelqu'un qui passe?
Au secours!

DON SANCHE.

Attendez.

Tous deux font effort sur la dalle du sépulcre.

Rien ne fait dévier
Ni bouger cette dalle. Où trouver un levier?

Il aperçoit à quelques pas la croix de fer qui est sur une tombe près du mur.

Ah! cette croix!

Il se lève et va à la croix.

DOÑA ROSE, l'arrêtant.

Prends garde!

DON SANCHE, regardant dans le caveau

Oh! pauvre homme!

DOÑA ROSE

Ma crainte
C'est de te voir toucher cette croix, chose sainte.

DON SANCHE.

Elle sera plus sainte après l'avoir sauvé.
Je l'arrache, et Jésus m'approuve.

Il déracine la croix de fer

DOÑA ROSE, se signant devant la croix.

O crux, ave!

DON SANCHE, examinant la croix qu'il tient des deux mains.

Bonne barre de fer. Maintenant, une pierre.

Il roule un bloc de roc près du tombeau, et en fait le point d'appui du levier Il introduit la pointe de la hampe de la croix sous la dalle, et tous deux font effort sur la barre

Ah! la mort n'aime pas qu'on rouvre sa paupière.
C'est difficile.

Tous deux s'interrompent et reprennent haleine.

Un cloître est un étrange lieu.
Il s'y passe parfois des choses sombres.

DOÑA ROSE.

Dieu!
Je tremble.

DON SANCHE, *pesant sur le levier.*

Cette dalle est bien lourde.

DOÑA ROSE.

Elle cède!
Le bloc s'écarte.

La dalle commence à remuer

DON SANCHE.

Encore un effort. Un peu d'aide.

Rose appuie sur la barre Sanche pousse la pierre Le caveau se rouvre.

DOÑA ROSE, *battant des mains*

Bien!

DON SANCHE, *regardant dans le trou noir.*

Ah! l'affreux caveau, plein d'un hideux brouillard!

Le moine sort lentement de la fosse Il fixe tour à tour son regard sur don Sanche et doña Rose.

DOÑA ROSE.

Un homme vivant! oui, ce moine, ce vieillard!
Ah! quel bonheur d'avoir été là pour l'entendre!

LE MOINE.

Vous me sauvez. Je jure, enfants, de vous le rendre.

ACTE DEUXIÈME

LES TROIS PRÊTRES

En Italie

Le haut d'une montagne. Une grotte d'ermite. Au fond, l'entrée ouverte sur l'espace.

[illegible]

lequel est posée une tête de mort. Dans un creux de rocher, une cruche d'eau, un pain noir, un plat de bois où l'on voit des pommes et des châtaignes. Des pierres pour siéges, une plus grosse pour table.

Horizon de forêts, d'escarpements brûlés et ravinés, de précipices. Au loin, un torrent. Dans la brume, le clocher d'un monastère.



[illegible]

FRANÇOIS DE PAULE

Il prie agenouillé. Il s'interrompt et se lève. Il écoute. On entend un bruit de trompe, et de cors et des aboiements confus.

[illegible]

Il écoute.

Non, c'est le cor. Le cor sonnant de roche en roche!

Il écoute.

Parfois le torrent semble une foule de voix
Que le vent entrecoupe et mêle au bruit des bois.

Il écoute.

Non. On chasse.

Il regarde au dehors.

Oh! devant la meute, la fanfare,

TORQUEMADA.

Le hallali, le bois mystérieux s'effare,
Et pour la bête, alors, l'homme, c'est le démon.

Il écoute. La rumeur de la chasse devient de plus en plus distincte.

Scandale affreux ! Depuis Dorothée et Simon,
Dans ce désert béni, fief sacré du saint-père,
L'ermite avec le loup partage le repaire ;
Sous la fraternité des branchages épais
On s'aime, et la nature et l'homme ont fait la paix.
Personne, prince ou roi, la tiare romaine
Ayant cette montagne auguste pour domaine,
N'a le droit d'amener dans cette âpre forêt
Les chiens, les cors, les cris.

Les aboiements s'éloignent. Le bruit de la chasse va et vient, cesse, puis recommence

Le pape seul pourrait,
Et ne peut, car il n'est le chasseur que des âmes.
Non, les violateurs même les plus infâmes
Ne viendraient point verser le sang dans ce saint lieu,
Et troubler les oiseaux du ciel, qui sont à Dieu.
Quelqu'un l'ose pourtant, quel est ce téméraire ?

Un moine, vieux, un bâton à la main, les pieds couverts de poussière, se présente à l'entrée de la grotte. Il a le rochet de pèlerin par-dessus l'habit de dominicain. C'est Torquemada Il s'arrête sur le seuil. Il a la barbe grise François de Paule a la barbe blanche

SCÈNE II.

FRANÇOIS DE PAULE, TORQUEMADA.

TORQUEMADA.

Salut à toi, vieillard et père!

FRANÇOIS DE PAULE.

Salut, frère.

TORQUEMADA.

Permets-tu qu'un instant je me repose ici?

FRANÇOIS DE PAULE.

Mon frère, entrez.

TORQUEMADA.

Je suis brûlé, je suis transi,
La fièvre et le soleil me dévorent, je marche,
J'entre, indigne passant, chez toi, saint patriarche.
Je suis très las. Je dis : Lamma sabacthani!
Salut! Sois béni, prêtre.

FRANÇOIS DE PAULE.

Homme, soyez béni.

TORQUEMADA.

Je suis prêtre aussi, moi.

FRANÇOIS DE PAULE.

Puisse Dieu vous conduire!
C'est bien. Vous avez droit de dire ou ne pas dire

Où vous allez et d'où vous venez, car les pas
Viennent tous de l'aurore et vont tous au trépas.
Ce que vous êtes, frère inconnu, nous le sommes.
Fils, le même infini pèse sur tous les hommes,
Et le même voyage est fait par tout mortel.
Nos pieds sont au tombeau, nos genoux à l'autel.

TORQUEMADA.

Je viens de l'Univers et je vais à la Ville.
Je vais à Rome

FRANÇOIS DE PAULE.

A Rome?

TORQUEMADA.

Oui, moi, tête humble et vile,
J'ai quelque chose à faire, et les temps sont venus.
Je me suis mis en route au hasard, seul, pieds nus,
J'ai marché dans le sable et marché dans la neige.
Ma supplique est déjà parvenue au saint-siége,
Car je connais le pape Alexandre six.

FRANÇOIS DE PAULE.

Quoi!
Le nouveau pape?

TORQUEMADA.

Il est espagnol comme moi
Nous nous sommes connus à Valence. Il s'appelle
Borgia. Mais toi, prêtre en cette âpre chapelle,
Qu'es-tu, vieillard que Dieu dans ce désert guida?
Ton nom?

FRANÇOIS DE PAULE.

François de Paule. Et vous?

TORQUEMADA.

Torquemada.

Il recule avec respect devant l'ermite.

François de Paule! un saint!

FRANÇOIS DE PAULE.

Non.

TORQUEMADA.

Tu rends des oracles!

FRANÇOIS DE PAULE.

Non.

TORQUEMADA.

Mais tu fais, dit-on, mon père, des miracles?

FRANÇOIS DE PAULE.

J'en vois. Tous les matins l'aube argente les eaux,
L'énorme soleil vient pour les petits oiseaux,
La table universelle aux affamés servie
Se dresse dans les champs et les bois, et la vie
Emplit l'ombre, et la fleur s'ouvre, et le grand ciel bleu
Luit; mais ce n'est pas moi qui fais cela, c'est Dieu.

TORQUEMADA.

Père, Jésus nous met l'un en face de l'autre.
Moi qui suis le voyant, je parle à toi l'apôtre;
Écoute. N'as-tu pas quelquefois réfléchi
Au pape, homme à tiare et sépulcre blanchi,
Et ne t'es-tu pas dit qu'un inconnu peut-être,
En présence du faux pontife, est le vrai prêtre,
Et que, tout en restant, par devoir, prosterné
Devant l'altier vicaire au hasard couronné,
Cet inconnu pensif porte en lui l'âme même
De l'église, dont l'autre a le vain diadème?

Eh bien, que dirais-tu si ce chef de la foi,
Et si cet inconnu suprême, c'était moi?

FRANÇOIS DE PAULE.

Le pape, homme de Dieu, règne. Il n'est pas deux Romes.

TORQUEMADA.

Nul n'est homme de Dieu s'il n'est l'homme des hommes.
Je suis cet homme-là. L'enfer et sa noirceur
Attendent l'univers. Je suis le guérisseur
Aux mains sanglantes. Calme, il sauve, et semble horrible.
Je me jette, effrayant, dans la pitié terrible,
Vraie, efficace; et j'ai pour abîme l'amour.

FRANÇOIS DE PAULE.

Je ne vous comprends pas. Prions.

Il s'agenouille devant l'autel.

TORQUEMADA.

Jadis, un jour,
J'étais jeune, et j'avais depuis peu cette robe,
J'ai vu dans Sainte-Croix de Ségovie un globe
Qui figure le monde avec tous les états;
Les fleuves, les forêts; toute la terre; un tas
D'empires; les pays, les frontières, les villes;
La neige avec ses monts, la mer avec ses îles;
Toutes les profondeurs où remue à grand bruit
Le vaste genre humain fourmillant dans la nuit,
Tu sais, père, il n'est pas d'empereur qui ne tienne
Un globe dans sa main, idolâtre ou chrétienne;
Moi, j'ai sous mon regard eu cette vision,
L'univers; chaque zone et chaque nation;
Europe, Afrique; et l'Inde où l'on voit l'aube naître;
Et j'ai dit: Il s'agit de devenir le maître;
Et j'ai dit: Il s'agit de dominer cela

Pour Jésus, qui souvent en songe m'appela.
Il faut prendre la terre et la rendre au ciel. Père,
Oui, la sphère terrestre, avec ses cris, sa guerre,
Ses royaumes, ses chocs, son fracas, son effroi,
C'est mon globe, entends-tu.

FRANÇOIS DE PAULE, se levant, et posant un doigt sur la tête de mort

Voici ma sphère à moi.
Ce reste du destin qui naufrage et qui sombre,
La méditation de cette énigme, l'ombre
Que fait l'éternité sur ce néant pensif,
Ce crâne hors du gouffre humain, comme un récif,
Ces dents qui gardent, comme en leur aube première,
Le rire, après que l'œil a perdu la lumière,
Ce masque affreux que tous nous avons sous nos fronts
Cette larve qui sait ce que nous ignorons,
Ce débris renseigné sur la fin inconnue,
Oui, sous ce froid regard sentir mon âme nue,
Penser, songer, vieillir, vivre de moins en moins,
Avec ces deux trous noirs et fixes pour témoins,
Prier, et contempler ce rien, cette poussière,
Ce silence, attentifs dans l'ombre à ma prière,
Voilà tout ce que j'ai; c'est assez.

TORQUEMADA, à part

Un éclair
Traverse mon esprit en l'écoutant. Dans l'air,
Autrefois Constantin, qui de régner fut digne,
A vu le labarum.

Montrant la tête de mort

Et moi je vois ce signe!
Et je vaincrai par lui, comme Constantin. Oui,
Ce saint ermite montre à mon œil ébloui
L'autre forme du vrai, l'autre clarté chrétienne.

Oui, je garde ma sphère et je lui prends la sienne!
De sorte que l'écueil indiquera le port,
Et que la vie aura pour bannière la mort!

A François de Paule.

Écoute. Dominique a mal compris la flamme.
Elle est sublime, à moins qu'elle ne soit infâme.
Dominique voulait punir, je veux sauver.
Les bûchers sont éteints, je viens les relever.
Comprends-tu maintenant?

FRANÇOIS DE PAULE.

Oui.

TORQUEMADA.

Je veux sur la terre
Allumer l'incendie énorme et salutaire.
Père, rien de meilleur jamais ne se rêva.
Et j'entends dans ma nuit Jésus qui me dit: Va!
Va! le but t'absoudra pourvu que tu l'atteignes!
Je vais!

François de Paule pose sur la grosse pierre qui est sur la table le pain, le plat de bois et la cruche d'eau

FRANÇOIS DE PAULE.

Voici de l'eau, du pain et des châtaignes.
Buvez à votre soif, mangez à votre faim.
Et quant à vos projets, dont j'entrevois la fin,
Avant que le premier de vos bûchers flamboie,
Je prierai Dieu pour vous, afin qu'il vous foudroie;
Car mieux vaudrait, pour vous et pour le genre humain,
Votre mort, qu'un tel pas, fils, dans un tel chemin!

TORQUEMADA, à part.

Triste affaiblissement d'un esprit solitaire!
Ce pauvre saint n'a pas compris.

FRANÇOIS DE PAULE.

L'homme est sur terre
Pour tout aimer. Il est le frère, il est l'ami.
Il doit savoir pourquoi, s'il tue une fourmi.
Dieu de l'esprit humain a fait une aile ouverte
Sur la création, et, sous la branche verte,
Dans l'herbe, dans la mer, dans l'onde et dans le vent,
L'homme ne doit proscrire aucun être vivant.
Au peuple un travail libre, à l'oiseau le bocage,
A tous la paix. Jamais de chaîne Point de cage.
Si l'homme est un bourreau, Dieu n'est plus qu'un tyran.
L'évangile a la croix, le glaive est au koran.
Résolvons tout le mal, tout le deuil, toute l'ombre,
En bénédiction sur cette terre sombre.
Qui frappe peut errer. Ne frappons jamais. Fils,
Hélas, les échafauds sont d'effrayants défis.
Laissons la mort à Dieu. Se servir de la tombe!
Quelle audace! L'enfant, la femme, la colombe,
La fleur, le fruit, tout est sacré, tout est béni,
Et je sens remuer en moi cet infini
Quand, jour et nuit, rêveur, du haut de cette cime,
Je répands la prière immense dans l'abîme.
Quant au pape, il est pape, il faut le vénérer.
Fils, toujours pardonner et toujours espérer,
Ne rien frapper, ne point prononcer de sentence,
Si l'on voit une faute en faire pénitence,
Prier, croire, adorer, — c'est la loi. C'est ma loi.
Qui l'observe est sauvé.

TORQUEMADA.

Tu ne sauves que toi!
Mais les autres, vieillard? Ah! l'éternelle chute
Des âmes, nuit et jour, père, à toute minute,
Dans l'enfer, puits fatal, noir gouffre épanoui!
Dans l'horreur, dans la flamme! Ah! tu te sauves, oui!

Mais qu'est-ce que tu fais de tes frères les hommes?
Tu vis calme, mangeant tes noix, mangeant tes pommes,
Comme Anselme ou Pacôme au désert libyen,
[illegible]
Et rien n'est terrible! ombre, enfer, âmes maudites,
Qu'est-ce que cela fait, pourvu que tu médites
Avec ton lit de paille et ta cruche d'eau, [illegible]
Mais c'est vivre en enfant et non pas en aïeul!
Tu n'as donc pas en toi, comme le Dieu qui crée,
Une paternité formidable et sacrée!
Et la famille humaine, est-ce que ce n'est rien?
Mais on a soin d'un bœuf! mais on guérit un chien!
Et l'homme est en danger! Tu n'as donc pas d'entrailles!
[illegible]
[illegible]
A l'homme épouvantable, impie et vénéneux,
[illegible] partout, au fond des antres, sur les cimes,
[illegible]
Aucun de tous ces maux épars ne te rejoint!
Quoi! voyant les vivants passer, tu ne sens point
Que tu tiens par ton ombre à tous ces noirs fantômes!
Ah! tu croises tes mains! Ah! tu chantes des psaumes!
Ah! tu vas et tu viens de l'autel à la croix,
De cet amas de pierre à ce morceau de bois!
Mais c'est l'isolement! Or, quand tout penche, croule,
[illegible]
Le devoir innombrable, implacable, inclément,
Est dans la conscience un noir tourmentement!
[illegible]
Et vous criez au secours! pensez aux multitudes!
[illegible]
[illegible]
Toutes ces femmes, tous ces vieillards, tous ces hommes,
Tous ces esprits, tomber aux hurlantes Sodomes!
Courez! sauvez à coups de fourche ces maudits
Et faites-les rentrer de force au paradis!

Vieillard, voilà pourquoi nous sommes sur la terre.
Ta loi, c'est la clarté; ma loi, c'est le mystère.
Tu n'es que l'espérance, et je suis le salut.
J'aide Dieu.

Depuis quelques instants un homme est apparu sur le seuil de la porte. Il est vieux aussi, et barbe grise. Il tient un épieu à la main, et il a au cou une croix à trois branches. Il est vêtu d'un habit de chasse tout en brocart d'or, et coiffé d'un haut bonnet d'or à trois cercles de perles. Il a un cor à la ceinture. Il a entendu les dernières paroles de François de Paule et écouté celles de Torquemada. Il éclate de rire. François de Paule et Torquemada se retournent.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE CHASSEUR

LE CHASSEUR.

Par ma foi, tous mes joueurs de luth
Ne m'amuseraient pas, fils, plus que vous ne faites.
Je viens de vous entendre avec plaisir. Vous êtes
Deux idiots. J'étais en bas, et je chassais.
J'ai planté là les chiens, les piéges, les lacets,
Et j'ai dit : Allons donc là-haut voir ce bonhomme.
J'arrive. Ah! vous m'avez diverti! Mais, en somme,
Vivre, ce serait fort ennuyeux, si c'était
Ce que vous dites.

Il avance, croise les bras, et les regarde en face

Dieu — s'il existe, il se tait, —
Certes, en faisant l'homme, a fait un sot chef-d'œuvre.
Mais la progression du ver à la couleuvre,
Du serpent au dragon, du dragon à Satan,
C'est beau.

Il fait un pas vers Torquemada

Torquemada, je te connais. Va-t'en.
Retourne en ton pays. J'ai reçu ta demande.
Je te l'accorde. Va, fils. Ton idée est grande.
J'en ris. Rentre en Espagne et fais ce que tu veux.
Je donne tous les biens des juifs à mes neveux.
Fils, vous vous demandiez pourquoi l'homme est sur terre.
Moi, je vais en deux mots le dire. A quoi bon taire
La vérité? Jouir, c'est vivre. Amis, je voi
Hors de ce monde rien, et dans ce monde moi.

Chacun voit un mot luire à travers tous les prismes.

A François de Paule.

Toi, c'est prier; moi, c'est jouir.

TORQUEMADA, regardant alternativement François de Paule et le chasseur

Deux égoïsmes.

LE CHASSEUR.

Le hasard a pétri la cendre avec l'instant;
Cet amalgame est l'homme. Or, moi-même n'étant
Comme vous que matière, ah! je serais stupide
D'être hésitant et lourd quand la joie est rapide,
De ne point mordre en hâte au plaisir dans la nuit,
Et de ne pas goûter de tout, puisque tout fuit!
Avant tout, être heureux. Je prends à mon service
Ce qu'on appelle crime et ce qu'on nomme vice.
L'inceste, préjugé. Le meurtre, expédient.
J'honore le scrupule en le congédiant.
Est-ce que vous croyez que, si ma fille est belle,
Je me gênerai, moi, pour être amoureux d'elle?
Ah çà! mais je serais un imbécile. Il faut
Que j'existe. Allez donc demander au gerfaut,
A l'aigle, à l'épervier, si cette chair qu'il broie
Est permise, et s'il sait de quel nid sort sa proie.
Parce que vous portez un habit noir ou blanc,
Vous vous croyez forcé d'être inepte et tremblant,
Et vous baissez les yeux devant cette offre immense
Du bonheur, que vous fait l'univers en démence.
Ayons donc de l'esprit. Profitons du temps. Rien
Étant le résultat de la mort, vivons bien!
La salle de bal croule et devient catacombe.
L'âme du sage arrive en dansant dans la tombe.
Servez-moi mon festin. S'il exige aujourd'hui
Un assaisonnement de poison pour autrui,
Soit. Qu'importe la mort des autres! J'ai la vie.

Je suis une faim, vaste, ardente, inassouvie,
Et le monde est pour moi le fruit à dévorer.
Mort, je veux t'oublier. Dieu, je veux t'ignorer.
Vivant, je suis en hâte heureux; mort, je m'échappe!

FRANÇOIS DE PAULE, à Torquemada.

Qu'est-ce que ce bandit?

TORQUEMADA.

Mon père, c'est le pape.

DEUXIÈME PARTIE

TORQUEMADA

PERSONNAGES

TORQUEMADA.

DON SANCHE.

DONA ROSE.

LE MARQUIS DE FUENTEL.

FERDINAND, roi.

ISABELLE, reine.

GUCHO.

L'ÉVÊQUE D'URGEL.

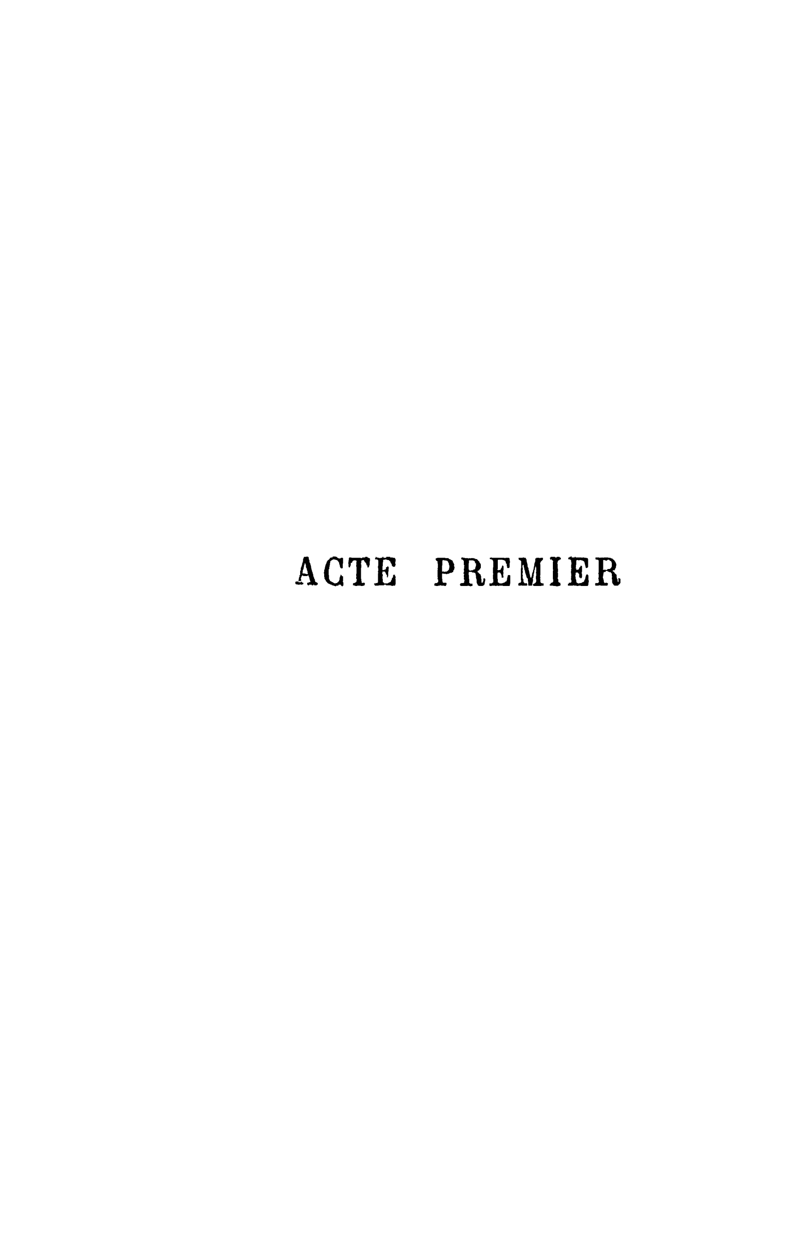
LE CHAPELAIN DU ROI.

MOISE BEN HABIB, grand rabbin.

LE DUC D'ALAVA

UN HUISSIER.

SOLDATS, PAGES, MOINES, JUIFS, PÉNITENTS BLANCS ET NOIRS.



ACTE PREMIER

Le patio royal, dit *Condes-reyes*, au palais-cloître de la Llana, à Burgos.

Cour carrée entourée d'une galerie à arcades trilobées. Le devant du théâtre est occupé par un des côtés de cette galerie. La cour a deux grandes portes publiques ouvertes qui se font vis-à-vis, et donnent sur la ville au dehors. La galerie qui est au premier plan aboutit à gauche à une porte à deux battants, fermée, exhaussée sur un perron de trois marches. A droite elle communique avec un avant-porche qui est une sorte de réduit. Près de cet avant-porche, on voit sur une estrade une haute chaise de fer, blasonnée et couronnée d'un pinacle que surmonte une épée, la pointe en l'air.

Sous l'avant-porche, on distingue deux prêtres immobiles qui semblent préposés à la garde d'un coffre posé à terre.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON SANCHE, LE MARQUIS DE FUENTEL, puis GUCHO.

Don Sanche est habillé de drap d'or. Il a l'épée au côté.

DON SANCHE.

Mais c'est un rêve!

LE MARQUIS.

Non, c'est réel

DON SANCHE.

Je suis prince!

LE MARQUIS.

Comte roi de Burgos.

DON SANCHE.

Moi!

LE MARQUIS.

Dans cette province
Vous êtes le premier après notre seigneur
Le roi don Ferdinand.

Il baise la main de don Sanche.

Vous avez tout, bonheur
Et grandeur.

DON SANCHE.

Oui! je vais épouser doña Rose!

LE MARQUIS.

Dans une heure. On lui met sa couronne, on dispose
La chapelle, et pour vous on commence à prier.
C'est l'évêque d'Urgel qui va vous marier.
C'est moi qui règle tout pour la cérémonie.
Le roi m'en a chargé.

DON SANCHE

Vous, notre bon génie!

LE MARQUIS.

Doña Rose, pendant qu'on allume l'autel,
Vous attend dans ce cloître, et moi, Gil de Fuentel,
J'en vais ouvrir la porte et vous livrer passage,
Afin que votre altesse aille, selon l'usage,
Chercher sa fiancée et la ramène ici
Pour faire hommage au maître et lui dire merci.
Le roi veut vous parler avant qu'on vous marie.
Tel est l'ordre. Il sera dans cette galerie.

DON SANCHE.

J'aimerais mieux aller droit à l'église.

LE MARQUIS.

Il faut
Obéir, monseigneur. Le roi dira ce mot:
Je consens. Et d'ailleurs, c'est la coutume ancienne,
Votre couronne étant vassale de la sienne.

DON SANCHE.

Soit.

LE MARQUIS.

Il faut vous astreindre aux usages légaux.

DON SANCHE.

Ainsi mon père?..

LE MARQUIS.

C'est Jorge, infant de Burgos.

DON SANCHE.

Et mon grand-père, c'est. .

LE MARQUIS, à part

C'est moi!

DON SANCHE.

...C'est le roi, père
De l'infant

LE MARQUIS.

Vous aurez un règne long, prospère... —
Laissez-vous diriger par moi.

DON SANCHE.

Les yeux fermés.
Je ne sais pas pourquoi, je crois que vous m'aimez.
Je ne vous connais pas depuis longtemps. Vous vîntes

Un jour avec un ordre — oh! j'eus d'abord des craintes,
Nous chercher, Rose et moi, dans notre vieux couvent,
Pour nous conduire auprès du maître. En arrivant
J'eus peur, il nous semblait être presque une proie.
Enfin on nous marie, et je suis plein de joie,
Et je sens près de vous mon cœur en sûreté.

LE MARQUIS.

Comptez sur moi. Je veux votre félicité,
Et je confie à Dieu votre tête bénie.
Si vous étiez malade en un lit d'agonie,
Et si, comme jadis pour Jean, comte de Retz,
Il vous fallait du sang à boire, j'ouvrirais
Mes veines pour vous voir, au gré de mon envie,
Pendant que je mourrais, renaître de ma vie!
O mon prince, mon roi, mon seigneur!

A part

Mon enfant!

Entre Gucho. Gucho entend les dernières paroles du marquis

GUCHO, à part, observant le marquis

Comme il a l'air bon! Comme il a l'air triomphant!
Ah bah! je ne veux rien savoir de ce mystère.
Moi, je suis hors de l'homme. Et je pourrais sur terre
Empêcher tout le mal, produire tout le bien,
En remuant un doigt, que je n'en ferais rien.
Je rampe, je regarde, et je suis inutile.
Telle est ma fonction.

Entre une compagnie de soldats de la garde africaine du roi de Castille, ayant à leur tête leur capitaine, le duc d'Alava.

LE MARQUIS, à don Sanche

C'est sous ce péristyle
Que le roi tout à l'heure attendra monseigneur.

Il monte les marches du perron et ouvre à deux battants la porte qui donne dans l'intérieur du palais-cloître. Il fait signe à don Sanche de le suivre.

Prince, entrez.

Il aperçoit les soldats et les montre à don Sanche.

Cette garde est pour vous faire honneur.

Il continue de parler à don Sanche qui monte les marches du perron.

Dès que vous entendrez les clairons, votre altesse
Viendra, menant au roi madame la comtesse,
Et vous mettrez tous deux en terre le genou.

Il jette un regard hors de la galerie.

Ah! voici le roi.

Don Sanche entre sous la porte du perron, et après lui le marquis de Fuentel.

La porte se referme sur eux.

Entre le roi suivi de son chapelain.

SCÈNE II.

LE ROI, GUCHO, LE DUC D'ALAVA,
UN CHAPELAIN DU ROI.

LE ROI, au duc d'Alava.

Duc, ici.

Le duc s'approche du roi

Quand de mon cou
J'ôterai ce collier pour le mettre au sien...

LE DUC

Sire,
J'écoute.

LE ROI, regardant la compagnie des gardes.

Ils sont là. Bien.

Au duc

Quand vous m'entendrez dire :
— Je te fais chevalier. A partir d'aujourd'hui
Règne, et que Dieu te garde! — alors, derrière lui,
Duc, vous tirerez tous ensemble vos épées,
Et vous le tuerez.

LE DUC.

Sire, il suffit.

GUCHO, à part.

Serrant ses deux marottes sur son cœur.

Mes poupées
Sont plus en sûreté que les hommes.

Le chapelain se penche à l'oreille du roi, et lui désigne du doigt le coffre que gardent les deux prêtres debout sous l'avant-porche.

LE CHAPELAIN, bas au roi.

Voici
Les vêtements de bure. Ils sont tout prêts. Ainsi
Que votre altesse en a donné l'ordre.

LE ROI.

Je doute
Qu'ils servent. — C'est égal.

Montrant l'avant-porche.

Attendez sous la voûte.

Le chapelain rejoint les deux prêtres sous l'avant-porche. Le roi se tourne vers le capitaine des gardes.

Toi, duc, sois là.

A part.

Je veux, à tout événement,
Avoir sous la main l'un et l'autre dénoûment.

La porte du perron se rouvre, donne passage au marquis de Fuentel, puis se referme. Le marquis descend lentement les degrés. Le roi a remarqué la chaise de fer et s'est mis à la regarder.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE MARQUIS

LE MARQUIS, à part

Dans une heure il sera marié, prince et comte!
Chaque instant qui s'écoule est un degré qu'il monte
Du fond de la nuit vers la lumière. A présent
Encore un pas, il est auguste, heureux, puissant!
Oh! l'enfant innocent luit sur l'aïeul infâme!
Et je pleure, ébloui de ce que ma vieille âme,
Sombre, rapetissée et vile, ô Dieu clément,
Peut encor contenir d'épanouissement!

Il essuie ses yeux

LE ROI, se retournant.

Ah! te voilà, marquis.

LE MARQUIS, s'inclinant.

Seigneur ..

LE ROI.

Je suis bien aise
De causer avec toi.

Il lui montre le vieux siège de fer

Qu'est-ce que cette chaise?
Et pourquoi cette épée au-dessus?

LE MARQUIS.

Roi, ceci
Est le trône où jadis votre aïeul don Garci

S'asseyait, et le glaive est au plus haut du dôme
Comme attribut du roi.

LE ROI.

Certes, dans ce royaume,
Je suis celui de qui vient la vie et la mort.

GUCHO, au roi.

Vous êtes deux.

Depuis quelques instants un cortége vient de déboucher par la porte de droite dans la cour carrée, se dirigeant vers la porte de gauche. Ce sont deux files de pénitents, l'une noire, l'autre blanche. Elles marchent parallèlement, à pas lents, cagoules rabattues. Les pénitents blancs ont la cagoule noire, les pénitents noirs ont la cagoule blanche. Les cagoules ont des trous pour les yeux. En tête des deux files, un pénitent noir à cagoule noire porte une haute bannière noire, sur laquelle on voit une tête de mort au-dessus de deux os en croix. La tête de mort est blanche ainsi que les deux os en croix. Le cortége traverse le fond du théâtre à pas lents et en silence. — Gucho montre au roi la bannière.

LE ROI, à Gucho.

C'est vrai! Ce moine abject!

GUCHO.

D'accord.
Abject, mais grand. Devant Torquemada, tout tremble.
Même vous.

LE MARQUIS.

Quand on voit cette bannière, il semble
Qu'on sent la chair fumante et l'odeur du bûcher.

LE ROI.

Où ces hommes vont-ils, marquis?

GUCHO.

Ils vont chercher
Ceux qui seront brûlés sur la place publique.
Vous êtes un bourgeois quelconque; on vous implique
Dans quelque imbroglio lugubre, à votre insu;
Ou bien, chez vous, sans trop vous en être aperçu,
Vous avez dit un jour quelque sotte parole;

A peine dit par vous, le mot fatal s'envole,
Court vers le saint-office, et va tomber sans bruit
En cette sombre oreille ouverte dans la nuit.
Alors on voit sortir d'un cloître aux tristes dômes
Cette bannière avec ces deux rangs de fantômes,
Et la procession se met en mouvement.
Elle avance au milieu du peuple lentement.
Elle passe à travers tout ce qu'elle rencontre.
Rien ne l'arrête. On fuit sitôt qu'elle se montre.
Ce sont les familiers de l'inquisition.
On se prosterne. On sait que cette vision
Est une main qui va chez lui saisir un homme.
Elle traverse ainsi toute la ville,

Montrant la bannière et les deux files d'hommes à cagoules qui passent au fond de la cour d'honneur

— comme
En ce moment, — toujours devant elle marchant.
Qu'il fasse jour ou nuit, sans un cri, sans un chant,
Elle va droit au but, muette et redoutable.
Vous, vous êtes chez vous tranquille, assis à table,
Riant, jasant, cueillant des fleurs dans le jardin,
Embrassant vos enfants, et vous voyez soudain
Cette tête de mort venir à vous dans l'ombre.
Oh! que de gens brûlés! on n'en sait plus le nombre.
Quiconque voit marcher cet étendard vers lui
Est perdu.

La procession et la bannière disparaissent par la grande porte de la cour opposée à celle où elles sont entrées.

LE MARQUIS, bas au roi.

Le roi donne au clergé trop d'appui.
Quoi! Torquemada fait un conciliabule
A Rome, parle au pape, et rapporte une bulle,
Cela suffit, le roi s'éclipse! et son pouvoir
Éblouissant, joyeux et doré, devient noir!
Ce moine usurpe. Il a mis, en quelques années,
Son front vil au niveau des têtes couronnées.

Le roi distrait ne semble pas prêter d'attention aux paroles du marquis.
Bas à Gucho

Le roi n'écoute pas.

GUCHO, bas au marquis.

C'est qu'il a dans l'esprit
Autre chose.

Le roi relève la tête, refoule d'un regard tous les assistants qui reculent au fond de la galerie, et fait signe au marquis de venir à lui Il l'amène sur le devant du théâtre, de façon que personne ne puisse entendre ce qu'il va lui dire. Gucho les observe

LE ROI, au marquis.

Toujours j'ai suivi, bien m'en prit,
Tes avis qu'entre tous j'écoute et je préfère.
Je veux te consulter, marquis, sur une affaire
Qu'il faudrait qu'ici même, en hâte, on dépêchât.

Le roi aperçoit Gucho, qui est resté derrière l'estrade du trône de fer Il le chasse du geste Gucho s'éloigne.

GUCHO, à part, regardant le roi et le marquis.

Que va-t-il se passer? jeune tigre et vieux chat.

SCENE IV.

LE ROI, LE MARQUIS, seuls sur le devant du théâtre

Les assistants au fond, hors de la portée de la voix

LE ROI.

Je suivrai tes conseils. J'en connais la justesse

LE MARQUIS, à part

Je sais ce que cela veut dire. Votre altesse
Fera précisément ce que je lui dirai
De ne pas faire.

LE ROI

Tout marche-t-il à ton gré
En politique? Toi, si profond en intrigue,
Que vois-tu de solide en Europe?

LE MARQUIS.

Une digue.
Cette digue, c'est vous. Vous seul, vous restez droit.
Tout s'abaisse devant la France qui s'accroît;
Seigneur, par un seul point vous êtes vulnérable,
La Navarre; frontière ouverte. L'admirable,
C'est que, bien avant nous, vous avez vu le mal
Et trouvé le remède, et pris au cardinal,
A ce vieux roitelet d'Orthez, l'infant don Sanche,
Et de votre côté la balance enfin penche.
La puissance est en vous, Sanche a le droit en lui.
Vous êtes le colosse, il est le point d'appui.
Vous l'avez, comme l'aigle a l'aiglon dans sa serre.

Le seul homme ici-bas qui vous soit nécessaire,
C'est lui. Tant qu'il vivra, la France est en échec.

LE ROI.

Nécessaire! lui seul m'est nécessaire?

LE MARQUIS.

Avec
L'infante doña Rose.

LE ROI.

Et tu dis qu'il m'importe
Que Sanche vive?

LE MARQUIS.

Certe!

LE ROI.

Eh bien, quand cette porte
Va s'ouvrir tout à l'heure, on va le tuer là

Mouvement de stupeur terrifiée du marquis

Rose me plaît. Jamais front plus fier ne mêla
La pudeur au sourire, et jamais une fille
N'accoupla mieux la voix qui charme à l'œil qui brille;
Elle regarde avec un doux air inhumain,
Elle a de petits pieds qui tiendraient dans ma main;
Elle tremble aisément, sa beauté s'en augmente.
Or, puisque, moi le roi, je la trouve charmante,
Sanche est de trop.

LE MARQUIS.

C'est juste.

LE ROI.

Ah! la raison d'état
Voudrait qu'à ses penchants le maître résistât,
Je le sais. Quel parti fallait-il que je prisse?
Cela n'est pas venu tout d'un coup ce caprice.

On hésite longtemps pendant qu'un feu grandit.
Crois-tu que je n'ai pas lutté? Je me suis dit,
Car j'ai dû faire en moi cet ennuyeux triage :
— Diable! elle est bien jolie! oui, mais ce mariage
Est utile, il me faut la Navarre, sans quoi
Je n'ai pas de frontière. Amour, tenez-vous coi!
Mais quels yeux! quelle peau de satin! quelle grâce!
Halte-là, roi! veux-tu pour un jupon qui passe
Perdre en un jour le fruit de dix ans de combats?
Regarde par-dessus les montagnes là-bas,
Le roi d'Espagne fait rire le roi de France.
Allons, marions Sanche et Rose. La Durance
Et l'Adour sont à nous, nos frontières se font,
Soyons un politique admirable et profond,
Qu'ils s'épousent! c'est dit. — Non! quel joug que le nôtre!
Au moment de la voir passer aux bras d'un autre,
Je n'y tiens plus. A bas mon rival! Je la prends.
Suis-je un esclave ayant mes sceptres pour tyrans?
Dois-je me mutiler le cœur fibre par fibre,
Parce que sur la Seine ou le Rhin ou le Tibre
Un tas d'espions rois me regardent, guettant
L'heure où l'ambition distraite se détend?
Être un grand roi, c'est lourd. Le cœur prend sa revanche.
Je suis fâché d'avoir à tuer ce don Sanche,
Et de le tuer là, chez lui, dans son foyer;
Mais on n'est pas sur terre enfin pour s'ennuyer.
Est-ce ma faute à moi si cette fille est belle?

LE MARQUIS.

Ce n'est pas votre faute en effet.

LE ROI.

Isabelle
Me fatigue. Il me faut une autre femme. Enfin,
J'ai bien le droit d'aimer, moi!

LE MARQUIS.

Le lion a faim.

LE ROI

Écoute. J'aime, donc je hais Je me retrace
Leur enfance en commun, ce cloître, elle, sa grâce,
Lui, son audace, l'herbe et le champ de genêt,
Et l'ombre, et les baisers que l'insolent prenait!
Ce don Sanche! oh! j'en suis jaloux! je m'en délivre!
Je me plais à compter dans mon cœur, de rage ivre,
Les sombres battements de la haine, et j'en veux
Sentir l'âpre frisson jusque dans mes cheveux!
Haïr est bon. Tenir son ennemi qu'on broie
Et qu'on foule aux pieds, ah! j'en écume de joie.
Je suis l'abîme, heureux d'engloutir l'alcyon!
Je sens un tremblement d'extermination.
Bien fou qui tenterait de me donner le change!
Pas d'obstacle. J'ai là don Sanche, et je me venge!
Je me venge de quoi? De ce qu'il est aimé.
De ce qu'il est beau. Moi, l'homme obscur et fermé,
J'ai dans l'âme un orage et cent courants contraires.
Le meurtre est mon ami; les Caïns sont mes frères;
Et tandis que j'ai l'air grave, glacé, dormant,
Je sens ma volonté m'emplir affreusement,
Comme le volcan, froid sous la neige farouche,
Sent sa lave aux flots noirs lui monter à la bouche.
Qui voudrait m'adoucir me ferait rugir mieux,
L'essai d'apaisement me rendrait furieux.
Marquis, je briserais Dieu lui-même! — Il existe,
Pour supprimer l'enfant, deux moyens.

LE MARQUIS, à part

Deux!

LE ROI.

L'un triste,
Le cloître; l'autre alerte et rapide, la mort.

Le cloître? Oui. Le tombeau cependant est plus fort.
Il n'entend rien. Son gouffre est sûr. Sa porte est lourde.
Le cloître est un muet, la tombe est une sourde.
Le sépulcre a cela de bon qu'on n'en sort pas.
Un cercle abject, tracé par un hideux compas,
C'est le cloître. A jamais on y tourne. Don Sanche
Verrait sa tête blonde ainsi devenir blanche,
Et, pâle, vieillirait, captif des noirs parvis.
J'ai le choix. — J'aime mieux qu'il meure. — Ton avis?

LE MARQUIS.

Vous avez raison.

LE ROI.

Hein?

LE MARQUIS.

Faites-le mourir, sire.

LE ROI, à part

Qu'est-ce qu'on était donc venu tout bas me dire,
Que Sanche était son fils? Ce n'est pas vrai!

LE MARQUIS.

Je vois
Comme vous.

LE ROI, à part.

Comme on ment dans l'oreille des rois!

LE MARQUIS, l'observant.

Je vous approuve.

LE ROI.

Donc ton avis est qu'il meure?

LE MARQUIS.

Oui.

LE ROI, *à part.*

Hé! c'est louche. Il vient d'affirmer tout à l'heure
Que ce don Sanche m'est nécessaire, et qu'il faut
Qu'il vive pour le bien de mon état. Sitôt
Que Sanche est mort, mon droit sur la Navarre expire.
J'ai d'un côté la France et de l'autre l'empire.

Regardant de travers le marquis.

Où veut-il m'entraîner? Ce traître a des projets.

Haut.

Dévorer Sanche est doux, mais si je le rongeais?
C'est l'avoir sous la dent que l'avoir dans un cloître.
Si je le conservais pour le voir là, décroître,
Languir, agoniser, lâche, morne, hébété?
La lenteur en vengeance est une volupté.
Qu'en penses-tu?

LE MARQUIS.

Pourquoi choisir la ligne courbe?
Sire, allez droit au but. Frappez, tuez.

LE ROI, *à part.*

Le fourbe!
Il était jusqu'ici, dans tous ses entretiens,
Pour don Sanche...— Il l'oublie, oui, mais je m'en souviens.

Observant le marquis qui l'observe.

Double face, où j'épie une lueur soudaine!
Qu'a-t-il à me pousser dans le sens de ma haine?
Diable! comme il a vite été de mon avis!

Haut au marquis.

Le sang..

LE MARQUIS.

Les rois sanglants sont les rois bien servis.
Tuez.

LE ROI, *à part.*

Il est vendu sous main au roi de France!
Gueux!

Haut.

Mais tu me disais : Sanche est votre espérance.
Il vous est nécessaire, et, tant qu'il vit, la paix
Est sûre du côté des monts.

LE MARQUIS.

Je me trompais.
Vous êtes grand, et nul ne vous est nécessaire
Pas même Dieu. Tuez.

LE ROI.

Je te sens très sincère.
Mais réfléchis. Le peuple, un tas de mendiants,
Prend mal la politique et ses expédients;
La foule, apitoyée aisément, se chagrine
Pour quelques coups d'estoc trouant une poitrine.
On plaint le mort, surtout s'il était beau garçon.
On me pleure au cercueil, on m'oublie en prison.
Mon cher, défions-nous des choses trop hardies.
Sanche est jeune. On n'a pas le goût des tragédies.
Beaucoup de bonnes gens, vois-tu, me sauraient gré
Qu'il fût dans un couvent tout doucement muré.
C'est si bon la douceur! Qu'en un cloître on le tienne,
Peut-il fuir? Non.

LE MARQUIS.

La tombe est meilleure gardienne.

LE ROI.

Mais un meurtre...

LE MARQUIS, *montrant le palais.*

Ces murs y sont habitués.

LE ROI, *à part.*

Traître!

Haut.

Marquis, quel est ton dernier mot?

LE MARQUIS.

Tuez.

Bruit de trompettes.

Les clairons! les voici.

La porte du palais-cloître s'ouvre à deux battants Paraissent au haut du perron don Sanche et doña Rose, se tenant par la main. Doña Rose en robe de dentelle d'argent avec la couronne de perles sur sa tête, don Sanche avec le chapeau de comte, surmonté de l'aigrette alumbrado (éclair), mélange de plumes et de pierreries. A la droite du couple marche l'evêque d'Urgel, mitre en tête. Derrière eux, dames, seigneurs, prêtres en chapes brodées.

SCÈNE V.

LES MÊMES, DON SANCHE, DOÑA ROSE,
L'ÉVÊQUE D'URGEL

L'ÉVÊQUE.

Ferdinand de Castille,
Roi, cet homme, don Sanche, épouse cette fille,
Doña Rose, et tous deux descendant des rois goths,
Elle dame d'Orthez, lui comte de Burgos;
Je vais les marier, s'il vous plaît, ô mon maître
Et Sanche à vos genoux amené par le prêtre,
Vous présentant sa femme et vous offrant sa foi,
Vient, car il est le comte et vous êtes le roi.

Don Sanche et doña Rose descendent le perron et mettent le genou en terre devant le roi Le duc d'Alava fait un pas Le marquis de Fuentel observe haletant

DON SANCHE.

Je dépose à vos pieds, sire, mes seigneuries.

LE ROI, regardant fixement l'évêque.

Quelle est cette démence, évêque! tu maries,
Prêtre, une nonne avec un moine!

L'ÉVÊQUE.

Seigneur roi!...

LE ROI.

Ignores-tu qu'ils ont fait des vœux? Sans effroi
Oses-tu consommer ce sacrilége infâme

L'ÉVÊQUE.

Sire!...

LE ROI.

Un froc à cet homme! un voile à cette femme!

Le chapelain et les prêtres sortent de l'avant-porche L'un des prêtres tient à la main un voile noir l'autre une robe de bure. Un prêtre jette le froc sur don Sanche, l'autre jette le voile sur doña Rose, le visage de don Sanche disparaît sous le capuchon, et le visage de doña Rose sous le voile Les soldats les entourent. On arrache à don Sanche son épée. Le roi fait un geste furieux.

Emmenez-les tous deux. Chacun dans un couvent!

DON SANCHE, se débattant sous le capuchon.

Roi!

LE ROI, aux prêtres

Vous me répondez de cet homme.

LE MARQUIS, respirant.

Vivant!

Les prêtres et les soldats emmènent doña Rose d'un côté et don Sanche de l'autre.

LE ROI, bas au marquis.

Je saurai la reprendre. On voit parfois, en somme,
Une femme sortir d'un cloître.

LE MARQUIS, à part

Et même un homme!

ACTE DEUXIÈME

Une salle de l'ancien palais maure, à Séville. Ce palais avait vue sur la Tablada où était le Quemadero.

Cette salle est la salle del consejo (du conseil). Le fond de la salle est de plain-pied avec une galerie à colonnettes arabes qui donne sur le dehors et que ferme un vaste rideau. A gauche, une longue table, aux deux extrémités de laquelle sont placés deux hauts fauteuils à couronnes royales, égaux et se faisant vis-à-vis. Du même côté, dans la tapisserie, une porte masquée, basse, étroite, communiquant à des escaliers dérobés. Du côté opposé, à droite, sur un pan coupé de muraille qui va rejoindre la galerie du fond, une grande porte à deux battants, au-dessus d'un degré de trois marches.

La table est couverte d'un tapis aux armes d'Aragon et de Castille.

Au milieu de la table, sur un grand plat d'argent, sont posées et rangées trente piles d'écus d'or, hautes et épaisses, faisant au centre du plat une sorte de bloc d'or massif, long et carré.

Sur la table, une écritoire de vermeil, parchemins, vélins, cires, cachets. Plumes dorées et pointes dans les trous de l'encrier.

Près de la table une crédence avec tiroirs.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS DE FUENTEL, MOISE-BEN-HABIB,

grand rabbin.

Tous deux entrent par la porte dérobée.

LE MARQUIS.

De l'argent, de l'argent, beaucoup d'argent.

Le grand rabbin lui montre le plat chargé d'écus au milieu de la table. Le marquis examine le tas d'or.

Fort bien.

LE GRAND RABBIN.

Trente piles de mille écus d'or.

LE MARQUIS.

Bon moyen.

LE GRAND RABBIN.

Isabelle est avare.

LE MARQUIS.

Et Ferdinand prodigue.
La vérité se loge au fond d'un puits, l'intrigue
Dans une mine d'or. On obtient des puissants
Permission de vivre à force de présents.
Pour échapper au maître, au juge qui vous triche,
Au prince, au prêtre, il faut qu'un pauvre homme soit riche
Les rois sont mendiants. Il faut les supplier
Les mains pleines.

Au rabbin

Reprends le petit escalier.
Va-t'en, juif. Car le roi me suit de près.

LE GRAND RABBIN.

J'implore
Vos bontés, monseigneur, puisqu'il est temps encore.
Sauvez le peuple juif.

LE MARQUIS.

Le péril est urgent!

Le congédiant.

Va.

LE GRAND RABBIN.

Je compte sur vous.

LE MARQUIS.

Compte sur ton argent.

LE GRAND RABBIN.

Nous sera-t-il permis de venir tout à l'heure,
Toute la pauvre foule au désespoir qui pleure,
Nous jeter aux genoux de la reine et du roi?

LE MARQUIS.

Oui. Soit. — Mais pour l'instant, va-t'en.

LE GRAND RABBIN.

O jour d'effroi!
Si le roi ne nous aide, on va, dans cette ville,
Brûler cent vieillards juifs, ici même, à Séville;
Et le reste du peuple, hélas! sera chassé.

LE MARQUIS, pensif.

Oui, pour l'autodafé, dès longtemps annoncé,
Tout est prêt.

LE GRAND RABBIN.

Est-il vrai que ce soir le roi parte

LE MARQUIS.

Oui. Pour un jour. Demain il reviendra. La charte
De l'ancien roi Tulgas, notre plus vieille loi,
Veut que, le lendemain d'un supplice, le roi
Passe un jour en prière au cloître avec la reine,
Au bourg de Triana.

LE GRAND RABBIN.

L'on n'aurait pas la peine
De prier pour les morts, si l'on ne tuait pas.
Tâchez de nous sauver, monseigneur.

LE MARQUIS.

Parle bas,
Et va t'en.

Le grand rabbin salue jusqu'à terre et sort par la porte de tapisserie
qui se referme sur lui.

LE MARQUIS, regardant la porte par où il est sorti.

A part.

Ce n'est point ta peau de juif, ni celle
De ton peuple, qui fait mon angoisse et mon zèle,
Et qui va me pousser à tout risquer. Hélas,
Quand de l'autodafé j'entends l'horrible glas,
Je frissonne. Don Sanche est dans un monastère,
Refusant d'être moine, obstiné, réfractaire.
On peut à chaque instant le jeter au bûcher.
Je tremble. Ah! cloître affreux! il faut l'en arracher;
Comment?

La grande porte du fond s'ouvre Entre le roi Gucho le suit Les deux battants de la porte retombent dès que le roi est entre.

Le roi est en grand habit d'Alcantara, avec la croix de sinople brodée en émeraudes sur le manteau. Il est coiffé du chapeau de velours vert, sans plume, cerclé de la couronne royale

Gucho vient s'accroupir derrière un des fauteuils

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE ROI, GUCHO.

Le roi semble ne rien voir. Il est absorbé dans une préoccupation profonde.

LE ROI, à part.

Ne rien brusquer vaut mieux. Je le préfère.

LE MARQUIS, avec une révérence, au roi.

Catastrophe aujourd'hui. Si le roi laisse faire.

Le roi lève la tête. Le marquis lui désigne le dehors du palais caché par le grand rideau de la galerie du fond.

Là, grand autodafé. Force gens brûlés vifs.
En même temps, édit d'expulsion des juifs.
Tout un peuple qu'un moine ôte au roi de Castille.

LE ROI.

Une horde qu'on chasse, un bûcher qui pétille,
C'est là ta catastrophe?

Il aperçoit sur la table le plat chargé d'or.

Ah! de l'argent encor?

Au marquis.

De qui?

LE MARQUIS.

Des juifs.

LE ROI.

Combien?

LE MARQUIS.

Trente mille écus d'or,
Qu'ils vous offrent, seigneur, au nom de trente villes.

LE ROI.

Bien. Que demandent-ils?

LE MARQUIS.

Qu'on les laisse tranquilles.

LE ROI.

C'est beaucoup. Je ne puis laisser tranquillement
Des hommes être juifs.

LE MARQUIS.

Que votre cœur clément
Daigne accepter cet or qu'un peuple non rebelle
Met aux pieds de Fernand comme aux pieds d'Isabelle.
Ils demandent au roi leur seigneur d'empêcher
Qu'aujourd'hui cent d'entre eux meurent sur le bûcher.

LE ROI.

C'est beaucoup.

LE MARQUIS.

Cent?

LE ROI.

Non pas C'est beaucoup que j'empêche
Un autodafé. J'ai ma femme qui me prêche;
Le pape aussi. Tous deux sont là, très exigeants.
Il faut bien leur laisser brûler un peu les gens.
Sans quoi je n'aurai pas la paix. — Quelle nouvelle?
Que dit-on?

LE MARQUIS.

Rien. On brûle à Cordoue, à Tudèle,
A Saragosse.

LE ROI.

Et puis?

LE MARQUIS.

Le comte Requesens,
Un jour qu'il était ivre, a juré par les saints.
Roi, l'inquisition l'a, malgré sa couronne,
Fait jeter au bûcher dans sa ville, à Girone,
Et, comme aucun valet ne l'avait dénoncé,
La torture et la torche enflammée ont passé
Sur la maison du comte accusé de blasphème,
Et l'on a tout brûlé, jusqu'à son bouffon même.

Gucho bondit comme éveillé en sursaut

GUCHO, à part.

Je me fais familier de l'inquisition,
Sur-le-champ! Peste et fièvre! et j'entre en fonction!
Diable! être brûlé vif, ce n'est pas mon affaire.

LE ROI, regardant le tas d'or.

Produit d'une saignée aux juifs. Peuple aurifère.

GUCHO, à part

Voir les autres rôtir me suffit.

LE MARQUIS, au roi.

Les hébreux...

LE ROI.

Dis les juifs!

LE MARQUIS.

Les juifs, sire, industrieux, nombreux,
Demandent, prosternés, que le roi les tolère
En Espagne, et les voie à ses pieds sans colère,
Et révoque l'édit qui les exile.

LE ROI.

Alors.

Que veulent-ils?

LE MARQUIS.

Mourir où leurs pères sont morts,
Rester dans leur pays, sire, et je vous présente
Leur rançon. Prenez-la.

LE ROI.

Que la reine consente,
Et je consentirai. Qu'on la fasse venir.

Sur un signe du roi, Gucho va à la porte du fond et l'ouvre. Un officier du palais paraît dans l'entre-bâillement, Gucho lui parle bas L'officier incline la tête et s'en va. La porte se referme. Gucho revient s'accroupir à côté du fauteuil.

LE MARQUIS.

Roi, les juifs passeront leur vie à vous bénir.

LE ROI.

Je veux de leur argent et non de leurs prières.
Leur bénédiction m'insulte.

LE MARQUIS.

Roi, vos pères
Trouvaient bon de régner sur eux. Les juifs chassés,
C'est un peuple de moins dans le royaume.

LE ROI, impérieusement

Assez!
Il s'agit bien d'un peuple! il s'agit d'une fille.
Depuis qu'entre elle et moi j'ai fermé cette grille,
Je ne dors plus, j'en rêve, il me la faut. Ah çà,
Je suis plus que jamais amoureux de Rosa.
Que viens-tu me parler politique! Je penche
Tout entier du côté de l'amour. Et don Sanche?
Est-il moine enfin?

LE MARQUIS.

Non.

LE ROI

Les échafauds sont prêts,
S'il refuse. Il mourra. Je les ai mis exprès
Tous deux dans deux couvents de la ville où j'habite,
Pour les avoir toujours sous la main. La petite
Au cloître Asuncion, et lui sous les verrous
Du couvent Saint-Antoine, où don Jayme le Roux,
Mon aïeul, enferma jadis son fils rebelle.
Don Sanche sera prêtre, et moi j'aurai la belle.
Je vais reprendre Rose.

LE MARQUIS.

Et le nouvel édit
Sur les couvents?

LE ROI, étonné.

L'édit?...

LE MARQUIS.

Est déclaré bandit,
Traître et pervers à Dieu, parricide, anathème,
Quiconque ose en un cloître entrer, fût-ce vous-même,
Pour y mettre la main sur qui que ce soit.

LE ROI.

Hein?

Regardant fixement le marquis.

J'entre et suis roi partout. Le moment est prochain
Où je vais ressaisir l'infante. Je diffère,
Mais j'achève. A moi Rose!

LE MARQUIS.

Ah! vous aurez affaire...

LE ROI.

Affaire à qui?

LE MARQUIS.

Mais...

LE ROI.

Dis. Parle.

LE MARQUIS.

A Torquemada.

LE ROI.

Moi, le roi!

LE MARQUIS.

Lui, le grand inquisiteur!

LE ROI.

Oui-da!

LE MARQUIS.

Seigneur, l'église en lui s'incarne. S'il se fâche...

LE ROI.

Eh bien?

LE MARQUIS.

L'église prend facilement, et lâche
Malaisément. Il est l'inquisiteur. Il est
Chargé de maintenir les couvents au complet.
Pas une nonne, pas un moine, que la fraude
Ou la force lui puisse arracher! Sire, il rôde
Montrant les dents, autour des cloîtres, mordant tout,
Fauve, et tous ces agneaux sont gardés par un loup.
Le roi n'attaque pas le prêtre s'il est sage.
Sire, Torquemada vous barre le passage.
Il fait échec au roi, bien que vous en ayez.

LE ROI.

Ce n'est rien. C'est un homme à corrompre.

LE MARQUIS.

Essayez.

LE ROI.

S'il me plaît de dompter ce moine...

LE MARQUIS.

Essayez, sire.

LE ROI.

Je puis prodiguer tout ce qu'un homme désire,
Et toujours devant moi le plus fier s'inclina.
Et d'abord, pour venir à bout d'un prêtre, on a...
Les femmes.

LE MARQUIS.

Il est vieux

LE ROI.

Les dignités, la mitre,
La pourpre, un diocèse, une grandesse, un titre,
Les honneurs.

LE MARQUIS.

Sire, il veut rester moine.

LE ROI.

L'argent.

LE MARQUIS.

Sire, il veut rester pauvre.

LE ROI, pensif

Oui, vieux, humble, indigent,
Cet homme est fort. —

Le roi croise les bras et songe.

Avoir cette pauvreté sombre
Toute-puissante, égale à moi, jetant de l'ombre

Sur mon trône, à côté de moi! Ce compagnon
Toujours auprès du roi!

LE MARQUIS.

Même plus haut.

LE ROI.

Non! non!

LE MARQUIS.

Les femmes, les honneurs, l'argent, n'ont pas de prise.
Pour vous débarrasser de cette robe grise,
Aucun de ces moyens n'est bon.

LE ROI.

J'en trouverais
D'autres, moi. Comprends-tu? hein?

LE MARQUIS.

Non. Lesquels?

LE ROI

Les vrai
Comprends-tu?

LE MARQUIS.

Non.

LE ROI.

On a — pourquoi pas ce système? —
Poignardé le vieux prêtre Arbuez sur l'autel même.

LE MARQUIS.

Cela réussit mal On a fait saint Arbuez.
Voilà tout. Vous régnez et vous distribuez
Comme il vous plaît les biens, les rangs, les coups de hache
Mais au poing qui l'étreint l'église en feu s'attache.
En la persécutant vous la constituez.
Les prêtres ont cela que si vous les tuez
Ils sont plus vivants. Rien ne les fait disparaître.

D'un tas de prêtres morts naît ce spectre, le prêtre.
Leur sang est éternel et leurs os sont féconds.
Nous les brisons vivants, morts nous les invoquons.
Ah, roi! vous opprimez l'église. Elle s'en tire
Par des palmes, des chants, des pleurs, et du martyre.
Massacrez ces cafards du cloître ivres de fiel,
Frappez. Bien. Maintenant levez les yeux au ciel,
Le voilà plein de saints, de votre façon, sire!
Joignez les mains, tombez à genoux. Moi, j'admire
L'église. Esclave ou reine, elle a le dernier mot.
Elle fourmille en bas, elle fourmille en haut.
Vous l'écrasez vermine, elle renaît pléiade.

LE ROI, abattu

Elle est la maladie, et je suis le malade.
Tu dis vrai. Braver Rome! on s'en est repenti.
Il faut se résigner

LE MARQUIS, à part

Comme il prend son parti!
Le danger avec lui c'est que, pour en extraire
Une action, il faut conseiller le contraire,
Et, pour qu'il aille au sud, le pousser vers le nord.
Cette fois il me croit. Diable! ma ruse a tort.
Le chemin tortueux, que je croyais utile,
Ne vaut rien. Allons droit au but. Changeons de style.

Haut

Ah! vous avez laissé grandir le tonsuré,
Le moine, et maintenant il est démesuré.

LE ROI, pensif.

Ce Torquemada...

LE MARQUIS.

Tient l'Espagne. Il est pontife.
Partout où vous posiez votre ongle, il met sa griffe.
Il vous remplace. Altesse, ah! ce n'est plus le temps
Où, quand bon vous semblait, choisissant vos instants,

Vous pouviez dans un cloître entrer avec menace
Et faire lâcher prise à l'église tenace.
Vous pouviez faire pendre un abbé. Maintenant
Ne vous y frottez point. Ah! ce moine est gênant!
Vos potences! toucher aux prêtres! qu'on y vienne!
Votre justice a tout à craindre de la sienne;
Et certes il rirait de vous voir approcher
Le bois de vos gibets du feu de son bûcher.
Duel inégal. Seigneur, la terre est à ce moine.
Ainsi qu'on met le feu dans de la folle avoine,
Sa torche court et change en cendres les vivants.
Les palais consternés ont un air de couvents.
Partout le clergé pousse et croît comme la ronce.
Tout cède au vil sourcil d'un moine qui se fronce.
Sauve qui peut. Les fiers rampent, et les hardis
Tremblent. Qu'est-ce qu'on fait de Tortose à Cadix
Et d'un bout du royaume à l'autre? On se dénonce.
Le prince de Viane et le marquis Alphonse,
Vos cousins, sont aux fers, et cette âpre main-là,
Sire, a pris au collet l'infant de Tudela.
Jadis, sous don Ramire ou doña Léonore,
Toute ville espagnole était gaie et sonore,
Les grelots gazouillaient sur le peuple dansant.
Aujourd'hui tout se tait. Plus de rire innocent.
Plus de luxe. Un banquet est suspect. Terreur, crainte,
Deuil, et l'immense Espagne est une fête éteinte.
Roi, toutes vos forêts passent en échafauds,
Et le bois va manquer. Crimes vrais, crimes faux,
Se confondent, et tout est bon pour le supplice.
Pour avoir vu quelqu'un passer, on est complice.
Le fils livre son père et le père son fils.
Qui fait sans le vouloir tomber un crucifix
Est brûlé vif. Un mot, un geste, est hérésie.
Ce moine horrible a pris Jésus en frénésie.
Tout est forfait. Songer, jurer par Salomon,
Avoir l'air de parler à voix basse au démon,

Se rayer l'ongle, aller pieds nus les jours de jeûne,
Épouser une femme ou trop vieille ou trop jeune,
Tourner le front d'un mort vers le mur, ne pas fuir
Ceux qui serrent leurs reins d'une corde de cuir,
Mettre un jour de sabbat une nappe à sa table,
A Noël chasser l'âne ou le bœuf de l'étable,
Nommer Dieu plus souvent que Jésus, se cacher;
Tout cela fait monter des hommes au bûcher.'
Suivre en disant des vers un cercueil qu'on emporte,
Pleurer assis dans l'ombre et derrière une porte,
Regarder, dans un lieu désert, et loin du bruit,
Se lever la première étoile de la nuit,
Autant de crimes. Roi, le bûcher luit, dévore,
Monte, et, de plus en plus, de cette rouge aurore,
Sire, au-dessus de vous le ciel va s'empourprant.
Ce sang de vos sujets, c'est à vous qu'on le prend.
Vous n'aurez bientôt plus de soldats pour la guerre.
Tout à l'heure, — mais quoi! le roi n'y songe guère,
D'un mot le roi pourrait tout empêcher, mais non! —
Le saint-office a mis l'Espagne au cabanon,
Et le peuple en est presque à ne plus vous connaître.

Il montre la galerie du fond et le rideau qui la ferme.
Gucho écoute attentivement.

Aujourd'hui même, ô roi, là, sous votre fenêtre,
Le bûcher va flamber, monceau de feu, massif
De braise, où, sous les yeux du confesseur lascif,
Des femmes se tordront d'âpres flammes vêtues.
Aux quatre coins seront droites quatre statues,
Quatre prophètes noirs dressés aux quatre vents,
Bâtis de pierre creuse et pleins d'hommes vivants.
On entendra rugir ces colosses farouches;
On verra frissonner le feu hors de leurs bouches;
Et rien ne restera debout que ces géants;
Et vos peuples hagards, terrifiés, béants,
Verront toute l'Espagne et vous et vos royaumes
Fuir en fumée autour de ces quatre fantômes.

Car toute clarté vient du vil quemadero.
Roi, vous disparaissez dans l'ombre du bourreau.

Le roi s'assied sur un pliant, comme accablé.

LE ROI.

Tout cela c'est le bien de l'église.

LE MARQUIS.

Et la perte
Du trône. La Castille est de charniers couverte,
Et l'épouvante éparse au loin pousse des cris.

Se rapprochant du roi

Ah! vous vous débattez en vain. Vous êtes pris.
Au-dessus de l'Espagne est tendue une toile
Sombre, à travers laquelle on voit Dieu, vague étoile,
Réseau noir que Satan sur la terre riva
Et tira fil à fil du flanc de Jéhovah,
Piége où l'esprit humain misérable se brise,
Espèce de rosace immense d'une église
Infinie, où l'enfer luit sur le maître-autel;
Là frissonnent l'horreur, la nuit, l'effroi mortel;
Et le monde regarde avec des yeux funèbres
Cette chose qu'il a sur lui dans les ténèbres;
Il songe au vieux Baal qui jadis l'étouffait;
Grandir est un abus, penser est un forfait;
On est hardi de vivre, et c'est un péril d'être.
Au centre de la toile obscure on voit le prêtre,
Cette araignée, avec cette mouche, le roi.

Le roi baisse la tête Le marquis l'observe et continue

Certes, c'est un sujet de surprise et d'effroi
Que ce vil écheveau, vœux, cloître, dogme, règle,
Ait pu faire une toile énorme à prendre un aigle.
Mais c'est fait. L'aigle est pris. L'aigle, à l'heure qu'il est,
N'a plus qu'un tremblement d'aile dans le filet.
Devant vous le missel, l'évangile, la bible,
Se dressent, et vouloir ne vous est pas possible;

Aimer, vous n'osez point; régner, vous n'osez plus.
Les vieux rois, durs autant que les monts, chevelus
Ainsi que les forêts, étaient d'humeur plus fière.
Ah! plus que le passé, le présent est poussière.
Un roi se laisse prendre une femme, et, clément,
Rampe, sans essayer même un rugissement.
Il n'est plus rien de grand sur la terre qu'un prêtre.
Lui, ce moine — oh! comment l'enfant ose-t-il naître? —
Ce moine règne; il a sous ses sandales vous!
Le roi! Sur l'âme humaine il pousse les verrous;
Il est plus que l'évêque, il est plus que l'abbesse,
Pour le diacre et la nonne; il vient, la loi se baisse,
Le sceptre ploie ainsi qu'un jonc, l'épée a peur.
De ses yeux fixes sort une immense stupeur;
Il a pour but l'empire, il a l'homme pour cible,
Et, penché, couvrant tout de son ombre terrible,
Il guette l'univers, sombre espion de Dieu.

Regardant le roi en face

L'histoire un jour dira: Ce fut l'âge de feu.
Ce siècle fut un temps d'ombre et de vasselage.
Qu'a-t-il fait? de la cendre. Au glaive de Pélage
La fourche à remuer la braise succéda.
Et comment se nommait le roi? Torquemada.

LE ROI, *se levant*

Par la gorge, marquis, tu mens! Le roi se nomme
Ferdinand, et ni moine, et ni pape de Rome,
Ne feront qu'il en soit autrement, et que moi,
Le tigre et le lion, je ne sois pas le roi!
Et je le prouverai par des têtes coupées.
Tu vas m'aller chercher des gens armés d'épées,
Puis marcher droit au cloître Asuncion, saisir
L'infante, et tout fouler aux pieds, c'est mon plaisir!
Et j'entends que tout plie et se courbe et s'efface
Comme si l'on voyait subitement ma face!
Et voici l'ordre écrit.

Il s'approche de la table, prend une plume et une feuille de parchemin, et écrit rapidement.

« Cédez, de par la loi.
Ce que fait le marquis, c'est ce que veut le roi. »

Il signe et remet le parchemin au marquis.

Et, si quelqu'un résiste, alors frappe, foudroie,
Brûle, écrase, extermine, et passe, et qu'on ne voie,
Au lieu maudit où fut ce couvent, tout à coup,
Pas un être vivant et pas un mur debout!

Gucho redouble d'attention

LE MARQUIS.

Si quelque moine?...

LE ROI.

A mort!

LE MARQUIS.

Quelque reître?

LE ROI.

A la chaîne.
Prends cent coupe-jarrets de ma garde africaine.
C'est assez pour forcer un cloître.

LE MARQUIS, à part

Et même deux.

Haut.

Quoique venant du roi, ce coup est hasardeux.

LE ROI.

Va!

LE MARQUIS.

Quand j'aurai l'infante, il faut la cacher.

LE ROI.

Certe.

LE MARQUIS.

Où?

LE ROI.

Dans mon parc secret, place obscure et déserte
Tu sais? je pars ce soir.

LE MARQUIS.

Je le sais. Pour un jour.

LE ROI.

Je vais à Triana. Je veux à mon retour
Trouver l'infante...

LE MARQUIS.

Au parc secret.

LE ROI.

Là, je suis maître.

LE MARQUIS.

Mais la clef?

Le roi va à la crédence, et en ouvre un tiroir.

LE ROI.

J'en ai deux, car moi seul j'y pénètre,

Il tire du meuble deux clefs, et en remet une au marquis.

Et je t'en confie une.

Il remet l'autre clef dans le tiroir qu'il repousse. Gucho, derrière le dos tourné du roi, se glisse en rampant sous le meuble, rouvre le tiroir, et prend la clef que le roi vient d'y mettre.

GUCHO, à part

Et l'autre, je la prends.

Il referme le tiroir et fourre la clef dans sa poche.

LE ROI.

Ah! les moines sont forts! Ah! les prêtres sont grands!
Ah! Torquemada règne! On verra.

LA VOIX D'UN HUISSIER, du dehors, annonçant.

Son altesse
La reine notre dame.

Entre la reine, tout en jais noir, la tiare royale sur la tête Elle fait une profonde révérence au roi qui lui fait un profond salut, sans ôter son chapeau
La reine va à l'un des fauteuils qui sont à l'extrémité de la table, et s'y assied, puis y demeure immobile, et comme ne voyant et n'entendant rien.
Le roi et la reine ont l'un et l'autre le rosaire à la ceinture.

LE ROI, bas au marquis.

En hâte. La vitesse
Est la condition du succès. Marquis, va,
Fais ce que je t'ai dit.

Entre le duc d'Alava Il se dirige vers le roi.

Qu'est-ce, duc d'Alava?

LE DUC D'ALAVA, saluant tour à tour le roi et la reine.

Les députés des juifs bannis de votre empire
Demandent la faveur de se prosterner, sire
Et madame, aux pieds de vos altesses.

LE ROI.

Soit.
Qu'ils entrent.

Le duc sort — Bas au marquis

Cours, reprends l'infante. Va tout droit
Au cloître Asuncion.

LE MARQUIS, à part.

Ensuite, à Saint-Antoine.

LE ROI.

Va!

LE MARQUIS.

Mais...

LE ROI.

Quoi?

LE MARQUIS.

Si le grand inquisiteur?...

LE ROI.

Ce moine!

Il est le ver de terre et je suis le dragon.

Il fait au marquis un signe de tête impérieux. Le marquis salue, et sort par la porte de tapisserie.

Le roi va s'asseoir sur le fauteuil resté vide, vis-à-vis de la reine.

Entrée des juifs

SCÈNE III.

LE ROI, LA REINE, LES JUIFS.

Par la porte du fond, grande ouverte, arrive une foule effarée et déguenillée entre deux rangs de hallebardes et de piques. Ce sont les députés des juifs, hommes, femmes, enfants, tous couverts de cendre et vêtus de haillons, pieds nus, la corde au cou, quelques-uns mutilés et rendus infirmes par la torture, se traînant sur des béquilles ou sur des moignons, d'autres, à qui l'on a crevé les yeux marchent conduits par des enfants. En tête est le grand rabbin Moïse ben-Habib. Tous ont la rondelle jaune sur leurs habits déchirés.

A quelque distance de la table, le rabbin s'arrête et tombe à genoux. Tous derrière lui se prosternent. Les vieillards frappent le pavé du front.

Ni le roi ni la reine ne les regardent. Ils ont l'œil vague et fixe au-dessus de toutes ces têtes.

MOISE-BEN-HABIB, grand rabbin, à genoux.

Altesse de Castille, altesse d'Aragon,
Roi, reine! ô notre maître, et vous, notre maîtresse,
Nous, vos tremblants sujets, nous sommes en détresse,
Et, pieds nus, corde au cou, nous prions Dieu d'abord,
Et vous ensuite, étant dans l'ombre de la mort,
Ayant plusieurs de nous qu'on va livrer aux flammes,
Et tout le reste étant chassé, vieillards et femmes,
Et, sous l'œil qui voit tout du fond du firmament,
Rois, nous vous apportons notre gémissement.
Altesses, vos décrets sur nous se précipitent,
Nous pleurons, et les os de nos pères palpitent;
Le sépulcre pensif tremble à cause de vous.
Ayez pitié. Nos cœurs sont fidèles et doux;
Nous vivons enfermés dans nos maisons étroites,
Humbles, seuls; nos lois sont très simples et très droites,
Tellement qu'un enfant les mettrait en écrit.
Jamais le juif ne chante et jamais il ne rit.

Nous payons le tribut, n'importe quelles sommes.
On nous remue à terre avec le pied ; nous sommes
Comme le vêtement d'un homme assassiné.
Gloire à Dieu ! Mais faut-il qu'avec le nouveau-né,
Avec l'enfant qui tette, avec l'enfant qu'on sevre,
Nu, poussant devant lui son chien, son bœuf, sa chèvre,
Israël fuie et coure épars dans tous les sens !
Qu'on ne soit plus un peuple et qu'on soit des passants !
Rois, ne nous faites pas chasser à coups de piques,
Et Dieu vous ouvrira des portes magnifiques.
Ayez pitié de nous. Nous sommes accablés.
Nous ne verrons donc plus nos arbres et nos blés !
Les mères n'auront plus de lait dans leurs mamelles !
Les bêtes dans les bois sont avec leurs femelles,
Les nids dorment heureux sous les branches blottis,
On laisse en paix la biche allaiter ses petits,
Permettez-nous de vivre aussi, nous, dans nos caves,
Sous nos pauvres toits, presque au bagne et presque esclaves,
Mais auprès des cercueils de nos pères ; daignez
Nous souffrir sous vos pieds de nos larmes baignés !
Oh ! la dispersion sur les routes lointaines,
Quel deuil ! Permettez-nous de boire à nos fontaines
Et de vivre en nos champs, et vous prospérerez.
Hélas ! nous nous tordons les bras, désespérés.
Épargnez-nous l'exil, ô rois, et l'agonie
De la solitude âpre, éternelle, infinie !
Laissez-nous la patrie et laissez-nous le ciel !
Le pain sur qui l'on pleure en mangeant est du fiel.
Ne soyez pas le vent si nous sommes la cendre.

Montrant l'or sur la table.

Voici notre rançon. Hélas ! daignez la prendre.
O rois, protégez-nous. Voyez nos désespoirs.
Soyez sur nous, mais non comme des anges noirs ;
Soyez des anges bons et doux, car l'aile sombre
Et l'aile blanche, ô rois, ne font pas la même ombre.
Révoquez votre arrêt. Rois, nous vous supplions

Par vos aïeux sacrés, grands comme les lions,
Par les tombeaux des rois, par les tombeaux des reines,
Profonds et pénétrés de lumières sereines,
Et nous mettons nos cœurs, ô maîtres des humains,
Nos prières, nos deuils dans les petites mains
De votre infante Jeanne, innocente et pareille
A la fraise des bois où se pose l'abeille.
Roi, reine, ayez pitié!

Moment de silence Immobilité absolue de Ferdinand et d'Isabelle Ni le roi ni la reine ne tournent les yeux. Le duc d'Alava, qui se tient devant la table l'épée nue, touche du plat de l'épée l'épaule du grand rabbin Le grand rabbin se lève, et lui et tous les juifs sortent tête basse, à reculons Les gardes font la haie et les refoulent. La porte reste ouverte après qu'ils sont sortis.

Le roi fait signe au duc d'Alava, qui s'approche

LE ROI, au duc d'Alava.

Sur l'édit, sur l'arrêt,
La reine et moi voulons nous parler en secret.
Duc, si quelqu'un vient, fût-ce un prince, qu'on l'arrête!
A quiconque ose entrer je fais trancher la tête.
Ferme la porte, va. Garde le corridor.

Le duc baisse l'épée, s'incline, redresse son épée et sort Les deux battants de la porte se referment Le roi et la reine restent seuls.

Pendant cette scène, Gucho a disparu sous le tapis de la table où il s'est caché.

SCÈNE IV.

LE ROI, LA REINE, GUCHO sous la table.

Le roi et la reine se regardent fixement et sans dire un mot. Immobilité et silence. Enfin la reine baisse les paupières et considère l'argent qui est sur la table

LA REINE.

Trente mille marcs d'or.

LE ROI.

Trente mille marcs d'or.

LA REINE.

Mais ce sont des maudits qui regardent les astres.

LE ROI.

Trente mille marcs d'or font six cent mille piastres,
Qui font vingt millions de sequins.

LA REINE.

De sequins?

LE ROI.

De sequins, qui, changés en besans africains,
Reine, feraient de quoi charger une galère!

LA REINE

Oui, mais un juif se fait invisible, et s'éclaire
En allumant les doigts du bras d'un enfant mort.

LE ROI.

Sans doute.

LA REINE.

On chargerait un vaisseau?

LE ROI.

Jusqu'au bord.

LA REINE.

De besans?

LE ROI.

De besans. Et l'on aurait le double
De ce poids en douros d'argent.

LA REINE.

J'ai l'esprit trouble.
Monsieur, si nous disions un pater?

Elle prend son rosaire
Moment de silence Le roi touche aux piles d'or et les remue.

LE ROI, à demi-voix

Je ferais
La guerre à Boabdil avec cet or, sans frais.

LA REINE, tout en dévidant son chapelet.

Monsieur, si de nous deux je mourais la première,
Jurez-moi de ne point vous remarier

LE ROI, à demi-voix

Guerre
A Boabdil, avec cet or...

LA REINE.

Le jurez-vous?

LE ROI.

Quoi? — Sans doute.

Pensif.

Cet or paierait tous les frais, tous.
J'aurais Grenade, perle à notre diadème.

La reine, sa prière achevée, pose son rosaire sur la table.

LA REINE.

Monsieur, prenons l'argent, et chassons tout de même
Les juifs, que je ne puis accepter pour sujets.

Le roi lève la tête. La reine insiste.

Chassons les juifs, gardons leur argent.

LE ROI.

J'y songeais.
Oui, mais cela pourrait en décourager d'autres.

LA REINE, regardant l'argent.

Trente mille écus d'or! dans vos mains...

LE ROI.

Dans les vôtres.

LA REINE.

Pourrait-on demander davantage?

LE ROI.

Plus tard.

Il manie les piles d'or.

Je reprendrais Grenade au vil croissant bâtard.
On garderait les juifs, mais en chassant les mores.

LA REINE, hésitant.

Oui.

LE ROI.

Compensation.

LA REINE.

Choix entre deux Gomorrhes.

LE ROI.

Acceptons-nous l'argent?

LA REINE.

Oui.

LE ROI.

Il prend une plume, et se met à écrire sur un vélin quelques lignes en consultant la reine du regard

Bien. Mise à néant
De l'édit qui bannit ce troupeau mécréant,
Les juifs, et qui du peuple espagnol les sépare;
Défense d'allumer le bûcher qu'on prépare;
Ordre de délivrer tous les juifs prisonniers.

Le roi signe, pousse le vélin vers la reine, et lui passe la plume

LA REINE, prenant la plume.

C'est dit.

Au moment où la reine va signer, la grande porte s'ouvre à grand bruit et à deux battants.

Le roi et la reine se tournent stupéfaits

Gucho avance la tête.

Paraît sur le seuil, au haut des marches, Torquemada, en froc de dominicain, un crucifix de fer à la main.

SCÈNE V.

LE ROI, LA REINE, TORQUEMADA.

Torquemada ne regarde ni le roi ni la reine. Il a l'œil fixé sur le crucifix.

TORQUEMADA.

Judas vous a vendu trente deniers.
Cette reine et ce roi sont en train de vous vendre
Trente mille écus d'or.

LA REINE.

Ciel!

TORQUEMADA, *jetant le crucifix sur les piles d'écus.*

Juifs, venez le prendre!

LA REINE.

Mon père!

TORQUEMADA.

Triomphez, juifs! comme il est écrit!
Cette reine et ce roi vous livrent Jésus-Christ.

LA REINE.

Mon père!

TORQUEMADA, *les regardant tous deux en face.*

Sois maudit, roi! Sois maudite, reine!

LA REINE.

Grâce!

TORQUEMADA, étendant le bras sur eux

A genoux!

La reine tombe à genoux. Le roi hésite, frémissant

Tous deux!

Le roi tombe à genoux.

Montrant Isabelle

Ici la souveraine,

Montrant Ferdinand.

Et là le souverain Un tas d'or au milieu.
Ah! vous êtes la reine et le roi!

Il ressaisit le crucifix et l'élève au-dessus de sa tête

Voici Dieu
Je vous prends en flagrant délit. Baisez la terre.

La reine se prosterne.

LA REINE.

Grâce!

TORQUEMADA.

Horreur!

LA REINE.

Donnez-nous l'absolution, père!

TORQUEMADA.

Excès d'audace! Ainsi, — c'est ton règne, Antechrist!
Les juifs rapatriés, l'autodafé proscrit!
On n'allumera point le bûcher secourable!
Ces rois ne veulent pas. Ainsi ce misérable,
Le sceptre, ose toucher à la croix! Ce bandit,
Le prince, ose être sourd à ce que Jésus dit!
Il est temps qu'on vous parle et qu'on vous avertisse.
Le saint-office a droit sur vous. De sa justice
Le pape est seul exempt, les rois ne le sont pas.
Pendant votre sommeil, pendant votre repas,
A toute heure apportant les sévères tristesses,
Notre bannière a droit d'entrer chez vous, altesses

Toujours les rois, faux dieux, ont donné de l'emploi
Au tonnerre, et le ciel les hait. La vaine loi,
O princes, c'est la vôtre, et nous avons la vraie.
Nous sommes le froment et vous êtes l'ivraie.
Un jour viendra la faulx des immenses moissons!
Rois, nous vous subissons, mais nous vous dénonçons.
Nous jetons chaque jour vos noms dans le mystère
Où vous attend la peine obscure et solitaire!
Des crânes des rois morts les lieux noirs sont pavés.
Ah! vous vous croyez forts parce que vous avez
Vos camps pleins de soldats et vos ports pleins de voiles.
Dieu médite, l'œil fixe, au milieu des étoiles.
Tremblez.

LA REINE.

Grâce!

LE ROI, se levant.

Seigneur inquisiteur, le roi
Et la reine, contrits et confessant la foi,
Entendent réparer le mal qu'ils allaient faire.
Les juifs seront bannis, et nous permettons, père,
A vous, au saint-office, à votre saint clergé,
D'allumer le bûcher sur l'heure.

TORQUEMADA.

Est-ce que j'ai
Attendu?

Il descend les trois marches, va à la galerie du fond et tire violemment le rideau.

— Regardez.

La nuit commence à tomber.

La galerie du fond, large claire-voie toute grande ouverte, laisse voir, dans le crépuscule, la place de la Tablada couverte de foule. Au centre de la place est le quemadero, colossale bâtisse toute hérissée de flammes, pleine de bûchers et de poteaux et de suppliciés en sanbenitos qu'on entrevoit dans la fumée. Des tonneaux de poix et de bitume allumés, accrochés au haut des poteaux, se vident flamboyants sur la tête des condamnés. Des femmes que la flamme a faites nues flambent adossées à des pieux de fer. On entend des cris Aux quatre angles du quemadero, les

quatre gigantesques statues, dites les quatre évangélistes, apparaissent toutes rouges dans la braise. Elles ont des trous et des crevasses par où l'on voit passer des têtes hurlantes et s'agiter des bras qui semblent des tisons vivants. Énorme aspect de supplice et d'incendie.

Le roi et la reine regardent terrifiés. Gucho, sous la table, dresse le cou et tâche de voir.

Torquemada en contemplation repaît ses yeux du quemadero.

TORQUEMADA.

O fête, ô gloire, ô joie!
La clémence terrible et superbe flamboie!
Délivrance à jamais! Damnés, soyez absous!
Le bûcher sur la terre éteint l'enfer dessous.
Sois béni, toi par qui l'âme au bonheur remonte,
Bûcher, gloire du feu dont l'enfer est la honte,
Issue aboutissant au radieux chemin,
Porte du paradis rouverte au genre humain,
Miséricorde ardente aux caresses sans nombre,
Mystérieux rachat des esclaves de l'ombre,
Autodafé! pardon, bonté, lumière, feu,
Vie! éblouissement de la face de Dieu!
Oh! quel départ splendide et que d'âmes sauvées!
Juifs, mécréants, pécheurs, ô mes chères couvées,
Un court tourment vous paie un bonheur infini;
L'homme n'est plus maudit, l'homme n'est plus banni.
Le salut s'ouvre au fond des cieux. L'amour s'éveille,
Et voici son triomphe, et voici sa merveille!
Quelle extase! entrer droit au ciel! ne pas languir!

Cris dans le brasier.

Entendez-vous Satan hurler de les voir fuir?
Que l'éternel forçat pleure en l'éternel bouge!
J'ai poussé de mes poings l'énorme porte rouge.
Oh! comme il a grincé lorsque je refermais
Sur lui les deux battants hideux, Toujours, Jamais!
Sinistre, il est resté derrière le mur sombre.

Il regarde le ciel.

Oh! j'ai pansé la plaie effrayante de l'ombre.
Le paradis souffrait; le ciel avait au flanc

Cet ulcère, l'enfer brûlant, l'enfer sanglant;
J'ai posé sur l'enfer la flamme bienfaitrice,
Et j'en vois, dans l'immense azur, la cicatrice.
C'était ton coup de lance au côté, Jésus-Christ!
Hosanna! la blessure éternelle guérit.
Plus d'enfer. C'est fini. Les douleurs sont taries.

Il regarde le quemadero.

Rubis de la fournaise! ô braises! pierreries!
Flambez, tisons! brûlez, charbons! feu souverain,
Pétille! luis, bûcher! prodigieux écrin
D'étincelles qui vont devenir des étoiles!
Les âmes, hors des corps comme hors de leurs voiles,
S'en vont, et le bonheur sort du bain de tourments!
Splendeur! magnificence ardente! flamboiements!
Satan, mon ennemi, qu'en dis-tu?

En extase.

Feu! lavage
De toutes les noirceurs par la flamme sauvage!
Transfiguration suprême! acte de foi!
Nous sommes deux sous l'œil de Dieu, Satan et moi.
Deux porte-fourches. Lui, moi. Deux maîtres des flammes.
Lui perdant les humains, moi secourant les âmes;
Tous deux bourreaux, faisant par le même moyen
Lui l'enfer, moi le ciel, lui le mal, moi le bien;
Il est dans le cloaque et je suis dans le temple.
Et le noir tremblement de l'ombre nous contemple.

Il se retourne vers les suppliciés.

Ah! sans moi, vous étiez perdus, mes bien-aimés!
La piscine de feu vous épure enflammés.
Ah! vous me maudissez pour un instant qui passe,
Enfants! mais tout à l'heure, oui, vous me rendrez grâce
Quand vous verrez à quoi vous avez échappé;
Car, ainsi que Michel archange, j'ai frappé;
Car les blancs séraphins, penchés au puits de soufre,
Raillent le monstrueux avortement du gouffre;

Car votre hurlement de haine arrive au jour,
Bégaie, et, stupéfait, s'achève en chant d'amour!
Oh! comme j'ai souffert de vous voir dans les chambres
De torture, criant, pleurant, tordant vos membres,
Maniés par l'étau d'airain, par le fer chaud!
Vous voilà délivrés! partez! Fuyez là-haut!
Entrez au paradis!

Il se penche et semble regarder sous terre.

Non, tu n'auras plus d'âmes!

Il se redresse.

Dieu nous donne l'appui que nous lui demandâmes
Et l'homme est hors du gouffre. Allez, allez, allez!
A travers l'ombre ardente et les grands feux ailés,
L'évanouissement de la fumée emporte
Là-haut l'esprit vivant sauvé de la chair morte!
Tout le vieux crime humain de l'homme est arraché;
L'un avait son erreur, l'autre avait son péché,
Faute ou vice, chaque âme avait son monstre en elle
Qui rongeait sa lumière et qui mordait son aile;
L'ange expirait en proie au démon. Maintenant
Tout brûle, et le partage auguste et rayonnant
Se fait devant Jésus dans la clarté des tombes.
Dragons, tombez en cendre; envolez-vous, colombes!
Vous que l'enfer tenait, liberté! liberté!
Montez de l'ombre au jour. Changez d'éternité!

ACTE TROISIÈME

Il est nuit.

Une terrasse du parc secret dit *Huerto del Rey*, à Séville.

La terrasse est large. Elle communique à droite et à gauche avec des allées d'arbres. Au fond, elle se coupe brusquement à un escalier dont on ne voit pas les marches, et par lequel on monte des profondeurs du jardin à cette terrasse. Cet escalier occupe toute la longueur de la terrasse. Ceux qui arrivent par cet escalier apparaissent d'abord par le haut du corps, puis on les voit grandissant jusqu'à ce qu'ils soient de plain-pied avec la terrasse. Sur la terrasse il y a un banc de marbre.

Le bas du jardin se perd dans l'obscurité derrière la coupure de la terrasse. Tout au fond, paysage de montagnes. Solitude.

La lune se lève pendant l'acte.

SCÈNE PREMIÈRE

TORQUEMADA, GUCHO.

Ils entrent par l'allée de droite, Gucho conduisant Torquemada. Gucho serre d'un bras contre sa poitrine ses deux marottes, et de l'autre présente une clef à Torquemada.

GUCHO.

Daignez vous souvenir, monseigneur, que c'est moi
Qui vous livre la clef du parc secret du roi,
Moi Gucho, le bouffon dudit roi notre sire.
Quel crime y fera-t-on? Je ne saurais le dire.

Je ne m'y connais pas Je trouve qu'il est mieux
Que vous soyez ici pour tout voir par vos yeux.
Il s'agit des saints droits du cloître, et d'une fille
Que le roi veut forcer, bien que par sa famille
Elle soit fiancée à son jeune cousin;
C'est tout ce que je sais de ce méchant dessein.
Je suis le fou du roi. C'est moi qui le fais rire.

Torquemada prend la clef des mains de Gucho,

Gucho, à part

Dénoncer, c'est mal; mais être rôti, c'est pire.
Mon choix est fait. Bonsoir. Je ne suis point coiffé
Du bonheur de briller dans un autodafé.
Brillons comme un esprit, non comme une chandelle.
Question. A cette heure à qui suis-je fidèle?
A moi. Cela suffit. Niais qui m'avez cru
Un héros, un vaillant hardi, cassant, bourru,
Un martyr souhaitant la mort, vous vous trompâtes.
Que va-t-il arriver? Je m'en lave les pattes.
D'ailleurs, si je brûlais, le roi resterait froid.
Ce vieux bonhomme-ci n'a qu'à lever le doigt,
Et l'on verra tomber son altesse à plat ventre.
Donc dénonçons. Tant pis. Ne songeons qu'à moi, diantre!
Je retire du jeu mon épingle. Et m'en vais.

TORQUEMADA, considérant la clef. A part.

A peine absous, ce roi recommence. Mauvais
Et lâche.

Gucho est allé au fond de la terrasse. Il jette un regard dans la profondeur obscure du jardin.

GUCHO, à part.

J'aperçois un groupe sous un arbre,
Je crois qu'ils vont monter par l'escalier de marbre.
Ils sont trois! Pourquoi trois? Laissons là ce pourquoi,
Sauvons-nous, et que tout croule derrière moi!

TORQUEMADA, à part, regardant le jardin.

Donc c'est le parc secret. La cachette des vices.

Il sort à pas lents dans l'allée d'arbres à gauche

GUCHO, à part, regardant dans l'escalier

Voilà qu'on vient. Partons.

Il sort du côté par où il est entré On voit monter et arriver par l'escalier le marquis de Fuentel d'abord, puis don Sanche et doña Rosa en habits de novices comme au premier acte Le marquis les introduit le doigt sur la bouche, en regardant autour de lui avec précaution

SCÈNE II.

LE MARQUIS DE FUENTEL, DON SANCHE, DOÑA ROSE.

LE MARQUIS.

Vos robes de novices,
S'il faisait jour, seraient un péril. Mais le lieu
Est désert, il fait nuit, nul ne nous voit. Mon Dieu!
Vous voilà délivrés. Personne ne se doute
Que vous êtes ici, j'ai pris une autre route
Que la route ordinaire et nul ne m'a suivi,
J'ai renvoyé les gens dont je m'étais servi,
Mais rien n'est fait encore, et je tremble. Il faut vite
Des habits, des chevaux, partir, prendre la fuite.
Nous n'avons que jusqu'à demain pour y songer.

Regardant les allées solitaires du parc

Oh! j'ai bien refermé la porte. Nul danger.
Le roi seul peut entrer. Mais il est absent.

A don Sanche.

Prince,
Madame, fiez-vous à moi. Pour que j'en vinsse
A vous tirer de là, tout ce qu'il a fallu
De peine est effrayant, mais je suis résolu,
Et devant le péril je sens ma force croître.
J'ai dévoué ma vie à vous deux. Hors du cloître,
C'est le premier pas; hors d'Espagne est le second.
Hélas! je ne suis point d'un esprit infécond,
Mais comment ferons-nous pour passer la frontière?
Torquemada se dresse et tient l'Espagne entière,

Et de l'abaissement du roi fait sa hauteur.
J'ai forcé deux couvents. Le grand inquisiteur
Va me poursuivre. Ici rien ne nous trouble encore.
Mais il nous faut un autre asile avant l'aurore.
Le roi peut survenir. Ah! que faire? Où trouver
Quelqu'un qui vous abrite et veuille vous sauver?
Il faudrait pour cela quelque moine. Les prêtres
Sont tout-puissants. Je vais chercher. Mais ils sont traîtres.
Parfois un prêtre vend ceux qui l'ont acheté.
Oh! que je vous voudrais en France en sureté!
J'ai de plus un souci que je ne puis vous taire,
C'est que ce parc secret, bien que fort solitaire,
Est voisin des palais du saint-office, au point
Que sa muraille au mur des prisons se rejoint.
Je vous quitte un instant. Fuir ou mourir ensemble?
Oui! — Je vais vous chercher un refuge. Ah! je tremble.
C'est égal, vous voilà vivants. Soyez bénis.

DON SANCHE.

Ah! nous vous devons tout!

LE MARQUIS.

O mes pauvres bannis,
Il faut trouver moyen d'échapper aux poursuites.
Attendez-moi.

DON SANCHE.

Comment vous remercier, dites?

LE MARQUIS.

En étant heureux.

Il sort du côté par ou est sorti Gucho.

SCÈNE III.

DON SANCHE, DOÑA ROSE.

DON SANCHE.

Ah! je frémis. Te revoir
C'est le ciel. Mais trembler pour toi, quel désespoir!

DOÑA ROSE.

Dieu nous réunit, Dieu nous sauvera.

Elle le regarde avec ivresse.

Je t'aime!

Ils se jettent éperdument dans les bras l'un de l'autre.

DON SANCHE, regardant la nuit au-dessus de sa tête.

Oh! de cette hauteur étoilée et suprême,
Est-ce qu'il ne va pas descendre un immortel
Qui vienne te couvrir de son ombre? Le ciel
N'a-t-il plus d'ange, et l'ange, hélas, n'a-t-il plus d'aile?

DOÑA ROSE.

Nous avons un ami, ce pauvre homme fidèle.

DON SANCHE.

Hélas! il est lui-même effrayé. Le danger
Est partout.

Paraît Torquemada. Il est dans l'obscurité des arbres. Il a entendu ces dernières paroles. Il écoute et regarde. Il considère dans la pénombre don Sanche et doña Rose avec une sorte de surprise croissante. Ni l'un ni l'autre ne le voient.

Don Sanche prend la main de doña Rose, et lève les yeux au ciel.

Oh ! qui donc viendra te protéger?

TORQUEMADA.

Moi.

Tous deux se retournent stupéfaits.

SCÈNE IV.

DON SANCHE, DOÑA ROSE, TORQUEMADA

TORQUEMADA.

Je vous reconnais.

DOÑA ROSE.

Ce vieillard!

TORQUEMADA.

Je suis l'homme
Condamné par Gomorrhe et frappé par Sodome,
Que vous avez aidé, vous, enfants inconnus.
J'étais dans le sépulcre et vous êtes venus.
Vous m'avez délivré. Vous êtes la colombe
Et l'aigle qui m'avez retiré de la tombe.
Vous êtes ceux à qui je dois de voir le jour.
Ah! vous m'avez sauvé, maintenant c'est mon tour!

DOÑA ROSE.

C'est ce vieillard!

TORQUEMADA.

Je vois à vos robes de serge
Que vous êtes tous deux consacrés à la vierge.
Je vous retrouve tels que je vous vis d'abord.
Je n'étais plus vivant et je n'étais pas mort;
Vous m'êtes arrivés d'en haut comme deux anges;
Vous m'avez sauvé. Dieu, par des routes étranges,
Me ramene aujourd'hui, moi, dans votre chemin.

Vous appelez à l'aide et je vous tends la main.
Dieu, pour les surveiller, penche saint Dominique
Sur Pierre deux, et moi sur Fernand, prince inique.
Je passe, et vous entends. Vous semblez en péril.
Êtes-vous prisonniers? Quel secours vous faut-il?
Dieu, pour faire un devoir quelconque, me procure
L'entrée en ce palais suspect, caverne obscure,
Je vous y trouve en peine, et ne m'étonne pas
Puisque Dieu nous conduit vous et moi pas à pas.
J'étais dans le tombeau, vous vîntes. Toi captive,
Toi captif, vous tremblez dans ce lieu noir. J'arrive
Sans moi vous péririez. Sans vous j'étais perdu.
Vous fûtes imprévus, je suis inattendu.
Comment donc êtes-vous ici? Comment y suis-je?
Vous fûtes le miracle et je suis le prodige.
Dieu sait ce qu'il fait.

DON SANCHE, à doña Rose.

Oui, c'est lui!

TORQUEMADA.

Ne craignez plus.
Je suis là. J'entrevois quelque piége. Reclus
Et moine, je connais les hommes. Je vous aime,
Et je vous défendrai contre le roi lui-même.

DON SANCHE.

Vous êtes donc auprès du roi même?

TORQUEMADA.

Au-dessus.

DON SANCHE.

Qui donc êtes-vous?

TORQUEMADA.

Rien par moi. Tout par Jésus.

DON SANCHE.

Comment vous nommez-vous?

TORQUEMADA.

Mon nom est Délivrance.
Je suis celui qui voit l'affreuse transparence
De la terre et l'enfer dessous; et mes regards
Poursuivent les démons consternés et hagards,
Et j'aperçois en bas le gouffre qu'il faut craindre,
Le feu sombre, et je tiens l'urne qui doit l'éteindre.
Mais vous, dites-moi donc les noms que vous portez.

DON SANCHE.

Sanche, infant de Burgos.

DOÑA ROSE.

Rose, infante d'Orthez.

DON SANCHE.

Nous sommes fiancés.

TORQUEMADA.

Vous n'avez fait, je pense,
Que des vœux qu'on délie avec une dispense.
Mais comment se fait-il que vous soyez ici?

DON SANCHE.

Le roi m'a mis de force au couvent. Elle aussi.
Nous nous sommes enfuis.

TORQUEMADA.

Vous paierez une amende.
Le roi paiera plus cher, sa faute étant plus grande.
Que le cloître de Dieu soit la prison du roi.
C'est un crime, et nul n'entre au couvent malgré soi.
Vous êtes libres. Rose, espère! Sanche, espère!
Que voulez-vous encor?

DON SANCHE.

Nous marier, mon père.

TORQUEMADA.

Soit. Je vous marierai moi-même.

DOÑA ROSE.

O monseigneur!

Elle veut se jeter à ses pieds Torquemada, d'un geste, l'en empêche.

TORQUEMADA.

Aux morts le paradis, aux vivants le bonheur;
Voilà ce que j'apporte, et je tiens, humble et calme,
D'une main une torche et de l'autre une palme.
Soyez heureux!

DON SANCHE.

O joie! oh! je ne sais pourquoi,
Quand je suis près de vous, je ne crains plus le roi.
Si je craignais quelqu'un, ce serait vous! Vous êtes
Comme une providence étrange sur nos têtes.
Je vous sens formidable et suprême.

TORQUEMADA.

Rosa,
Comme Rachel qui vit Jacob et l'épousa,
Vous épouserez Sanche, et la grâce divine
Déjouera les projets du roi, que je devine.
Oui, je vous sauverai tous les deux. Comptez-y.

DOÑA ROSE.

Oh! qui que vous soyez, prêtre, évêque, merci!
Père, soyez béni. Ce fut une heure auguste
Que celle où Dieu permit, ô vieillard saint et juste,
Que nous entendissions vos cris dans le tombeau!

DON SANCHE.

Je m'en souviens, j'y suis encore, il faisait beau,
On était en avril, moi je cueillais des roses,
Elle courait après les papillons, les choses
Que nous disions tout bas se mêlaient au soleil ;
Le soir vint, tout à coup j'entends un cri, pareil
A l'appel d'un mourant, et je vois une pierre,
Et j'écoute...

DOÑA ROSE.

Et tu dis : Un homme est sous la terre!
Sauvons-le! Mais la pierre était trop lourde, hélas!

DON SANCHE

Rose, une croix de fer était tout près...

DOÑA ROSE.

Tu l'as
Arrachée.

Mouvement d'épouvante de Torquemada.

DON SANCHE.

Oui, j'ai pris la croix, bon levier, certe,
Et grâce à cette croix la tombe s'est ouverte.
Et vous êtes sorti du sépulcre, vivant.

TORQUEMADA, *à part*

O ciel, ils sont damnés!

DON SANCHE.

A nous deux, moi levant
La pierre, elle pesant sur la barre et penchée,
Nous ouvrîmes la fosse.

TORQUEMADA, *à part.*

Une croix arrachée!
Sacrilége majeur! Le feu, l'éternel feu

Sous eux s'entr'ouvre! ils sont hors du salut. Grand Dieu
Les voilà hors de l'ombre immense du calvaire!
Malheureux! ce n'est plus au roi qu'ils ont affaire,
C'est à Dieu.

A don Sanche et à doña Rose.

Ce levier de fer, êtes-vous sûrs
Que c'était une croix?

DON SANCHE.

Certe; au pied des vieux murs,
Elle était là debout dans de l'herbe séchée,
Je l'ai prise en mes poings.

TORQUEMADA, à part.

Une croix arrachée!
Une croix! — C'est égal. Sauvons-les. — Autrement.

Il leur fait de la main un signe d'adieu.

A tout à l'heure.

DON SANCHE.

Ici, dans ce sombre moment,
Nous n'avons pas d'amis, nous n'avons pas d'asiles;
Notre salut, c'est vous, seigneur.

TORQUEMADA.

Soyez tranquilles.
Oui, je vous sauverai.

Il sort par le fond, et on le voit lentement s'enfoncer et disparaître dans la descente de l'escalier.

SCÈNE V.

DON SANCHE, DOÑA ROSE.

DOÑA ROSE.

Rendons grâce à genoux.
Secours d'en haut! Dieu fait des miracles pour nous.
Comme on espère vite! est-il pas vrai, don Sanche?
Et comme on se reprend n'importe à quelle branche!
L'homme sauvé par nous est dans cette maison
Et nous sauve! Oui, j'ai foi, j'espère. Ai-je raison?
Trouves-tu?

DON SANCHE.

Certe! espère, ange! Il nous doit la vie,
Il nous la rend. Espère! Ah! j'ai l'âme ravie.
Je suis comme ivre.

Il l'attire à lui.

Viens! viens! respirons enfin!
Oh! cette ombre que fait l'aile du séraphin,
Je la sens sur nos fronts après tant de désastres.
Une main est ouverte entre nous et les astres.

DOÑA ROSE.

Oui, c'est la main de Dieu qui nous protége.

DON SANCHE.

Oh! dis,
Entends-tu s'approcher des voix du paradis?

Lui montrant le parc et les massifs d'arbres.

Toute cette nature est comme un bruit de lyre.

DOÑA ROSE.

Ah! quand on se revoit, tout ce qu'on veut se dire
Vous arrive à la fois aux lèvres, le passé,
Le présent, ce qu'on a souffert, voulu, pensé.
Tant de nuits sans sommeil, Dieu, sa miséricorde,
Les hommes, si méchants... Enfin l'âme déborde,
On dit : Je t'aime! alors on voit qu'on a tout dit.
Ami, j'ai bien pleuré! Quand l'espoir se perdit,
Quand je me vis au fond de ce cloître emmenée,
Oh! quand je vis le fil de notre destinée
Se rompre, et nos deux cœurs l'un de l'autre arrachés,
Et les projets du roi vaguement ébauchés,
Horreur! je me sentis tendre, invincible, forte,
Fière, et j'ai souhaité bien des fois être morte.

Un vague clair de lune commence à se mêler aux perspectives obscures de l'horizon

DON SANCHE.

Et moi, si tu savais!... Mais, Rose, oublions tout.
Le cœur seul est vivant, l'amour seul est debout.
Tout le reste s'écroule et meurt. Nous allons être,
Oui! mariés, sauvés! Moi, je crois en ce prêtre.
Il nous rend ce qu'il a reçu de nous. Aimons!
Vivons! Vois se lever la lune sur les monts,
Vois ces eaux, vois ces bois qu'emplit une âme immense;
Toute cette beauté, Rose, est de la clémence.
Toute cette douceur éparse en ce beau lieu
Nous ordonne de croire et nous répond de Dieu.
Ne crains plus rien, belle âme innocente apaisée!
[illegible]
[illegible]
La douleur s'ouvre, et Dieu d'en haut pleure attendri.
Et c'est là l'espérance. Oui, nos deuils, notre cri
[illegible] des gardiens inconnus nous préservent.
Je vois autour de nous des ombres qui nous servent.
Que te dire? Je t'aime! Ah! nous sommes vainqueurs,

Et tout le bleu profond du ciel entre en nos cœurs.
Espérons!

DOÑA ROSE.

Oui, je sens que quelqu'un nous délivre.
Oui, j'espère. Espérer, c'est naître.

DON SANCHE.

Aimer, c'est vivre.

DOÑA ROSE.

Qu'avais-je dans l'esprit? Ah! voilà! je voudrais
Te dire que je t'aime!

DON SANCHE.

Approche alors.

Elle approche

Tout près.

Elle approche. Tous deux tombent sur le banc, doña Rose dans les bras de don Sanche.

DOÑA ROSE, le contemplant.

O don Sanche! ô mon roi! quel beau front que le vôtre!

DON SANCHE.

Rose, nous allons être à jamais l'un à l'autre.
Rose, comme c'est vrai! Dieu vient quand vous priez.
Oh! comprends-tu ce mot céleste, mariés!
Beauté, pudeur, ton corps sacré, ta chair bénie,
— Oh! les rêves du cloître! oh! l'ardente insomnie! —
Être l'époux! saisir l'ange éperdu qui fuit!
Te voir à chaque instant, te parler jour et nuit,
Tous les mots du bonheur, t'entendre me les dire
Tremblante, et les venir baiser sur ton sourire!
Avoir le paradis pour joug et pour devoir!
Et, qui sait? bientôt, Rose, oh! ne rougis pas! voir
Entre ses petits doigts adorés un doux être

Presser ton sein charmant, moi l'amant, lui le maître!
L'entendre bégayer de ses lèvres de miel:
Mère!

DOÑA ROSE, avec adoration.

Il te dira : Père, ô mon bien-aimé!

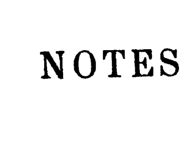
Pendant leur extase, au fond, en arrière et au-dessous de la coupure de l'escalier, apparaît le haut d'une bannière noire. La bannière monte lentement. On la voit tout entière. Au centre il y a une tête de mort et deux os en croix, blancs sur le fond noir. Cela grandit et approche

Don Sancho et dona Rose se retournent pétrifiés.

La bannière continue de monter. On voit apparaître la cagoule du porte-bannière et à droite et à gauche les cagoules de deux files de pénitents blancs et noirs.

DON SANCHE.

Ciel!



NOTES

NOTES

NOTE I.

On lit sur la première page du manuscrit :

Commencé le 1er mai 1869, pendant le moment de la publication de *l'Homme qui rit*.

En tête du second acte de la première partie, *les Trois prêtres* :

Cet acte, nécessaire au développement de l'idée, devant probablement être supprimé à la représentation, je le numérote à part.

Cet acte épisodique a dû être écrit après les autres ; il porte à la première page la date « 1er juillet ».

L'acte I de la deuxième partie est indiqué comme ayant été commencé le 20 mai, et achevé le 28 mai.
L'acte II, commencé le 1er juin, terminé le 16.
L'acte III a été commencé le 16 juin.

Au bas de la dernière page on lit :

21 juin 1869. Il y a quarante ans, en ce même mois de juin (1829), j'écrivais *Marion de Lorme*.

NOTE II.

PRÉFACE COMMENCÉE.

Quand un homme, qui a laissé sa marque aux institutions et aux événements, est resté pour l'histoire à l'état d'énigme et a disparu sans dire le secret de sa conscience, — ce secret, le philosophe et le poëte ont-ils le droit de le chercher? l'explication, ont-ils le droit de la donner? l'interprétation, ont-ils le droit de la faire?

L'auteur l'a pensé. De là *Torquemada.*

Les opinions des historiens sont partagées sur Torquemada. Pour les uns, c'est un sanguinaire, bourreau par nature; pour les autres, c'est un visionnaire, bourreau par pitié.

Entre ces deux données, l'auteur a choisi celle qui lui a paru, au point de vue humain, la plus philosophique, et, au point de vue littéraire, la plus dramatique.

Le Torquemada de ce drame, le visionnaire dans le bourreau, n'a, du reste, rien de contraire à la réalité possible. . . . .

. . . .

NOTE III.

PARTIE I, ACTE I, SCÈNE II.

Le pape Sixte ayant deux enfants d'une fille.

Vérification faite, les deux enfants attribués ici à Sixte IV appartiennent à Innocent VIII. N'en faisons pas tort à ce pape et restituons-lui ses deux bâtards. Rendons à César ce qu'on doit à César et à Innocent ce qu'on doit à Innocent.

NOTE IV.

PARTIE I, ACTE I, SCÈNE VII.

Saint Paul a dit : La foi brûle par charité.

Torquemada s'appuyait, dit-on, sur ce verset de saint Paul :

« ... Qu'un tel homme soit livré a Satan pour la destruction de la chair, afin que l'esprit soit sauvé au jour du Seigneur Jésus. » — *Épître aux Corinthiens,* ch. v.

Est-ce en effet de ce texte énigmatique de saint Paul qu'est sorti Torquemada? Question.

NOTE V.

PARTIE I, ACTE II.

PERSONNAGES : ALEXANDRE VI, pape.

Il y a connexité entre Borgia et Torquemada. De là, un anachronisme dans ce drame.

Quoique cette proposition soit bizarre à énoncer, nous la croyons vraie : en art, la philosophie de l'histoire doit passer avant l'histoire.

Le fait est le serviteur de l'idée. S'il se présente incomplet, le devoir du poëte est de le compléter. De cette obéissance du réel à l'idéal résulte la vérité suprême.

NOTE VI.

VARIANTE.

PREMIÈRE PARTIE. — ACTE I.

LE MARQUIS DE FUENTEL, LE PRIEUR

. . . .

LE PRIEUR.

. . . . Sous un maître implacable
Nous plions. Le pouvoir séculier nous accable.
Dieu voit son sanctuaire en deuil, et submergé
D'amertume!

LE MARQUIS.

Opprimer à ce point le clergé,
Au fait, c'est un scandale.

LE PRIEUR

Ah! monseigneur!...

LE MARQUIS.

Mon père,
Vous êtes, j'en suis sûr, pauvres?

LE PRIEUR.

Ce monastère
Est indigent.

LE MARQUIS.

Prenez cette bourse.

LE PRIEUR.

Pour moi.
Non, mais pour Dieu.

LE MARQUIS à part.

Qui certe en a besoin.

LE PRIEUR

Le roi
Vous amène avec lui ?

LE MARQUIS.

Je suis de son cortége

LE PRIEUR.

Mais vous êtes bon, vous Le roi, — que Dieu protége!
Nous l'aimons. C'est le roi. D'ailleurs c'est un vaillant.
Mais puisque vous m'aidez d'un regard bienveillant,
Je vous ouvre mon cœur. Pour nous, l'homme sinistre,
C'est ce gueux, le marquis de Fuentel, son ministre.

LE MARQUIS.

Le marquis de Fuentel, c'est moi. Parlez toujours.

LE PRIEUR.

Monseigneur!...

LE MARQUIS.

Parlez donc!

Silence effaré du prieur.

Je viens à ton secours,
Et j'aide tes secrets à sortir. Moine, écoute.
Et vois si je suis bien informé.

Montrant le cloître.

Cette voûte
Est un couvercle obscur d'intrigues. Soit. C'est bien.

Faites. Le roi croit tout savoir et ne sait rien.
Et quant à toi, tu sais ce que je vais te dire
Par la confession.

LE PRIEUR.

Seigneur !...

LE MARQUIS.

Écoute. Elvire,
Femme du comte roi de Burgos, lui donna
Un fils qu'elle eut d'un page appelé Gorvona.
Le roi se crut le père, ayant en grande estime
Sa femme, et ce bâtard fut de droit légitime.
Il hérita du trône, en eut tous les profits,
Puis se maria, puis mourut, laissant un fils
Qui tout enfant passa pour mort de mort subite.
Cet enfant n'est pas mort. C'est ici qu'il habite.
Vous le cachez au fond de ce cloître, et je sais
Pour quels projets.

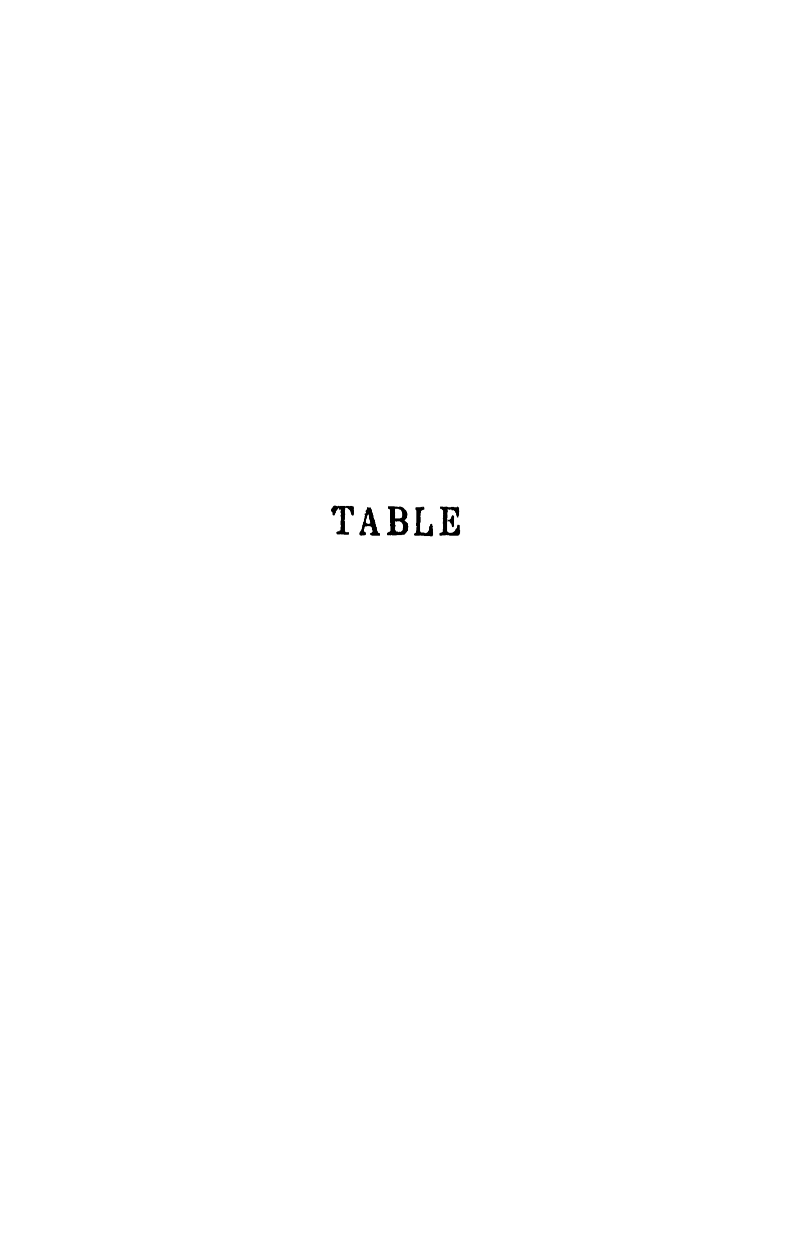
LE PRIEUR.

Des faits depuis longtemps passés
Revivent... Je croyais, s'il faut que je le dise,
Savoir seul le secret de cette bâtardise,
Dont l'auteur fut ce page infâme Gorvona.

LE MARQUIS.

Le page Gorvona, c'est moi...

Rougeur nouvelle et effarement du prieur.



TABLE